

GIL BLAS CORRIGÉ ;

OU

HISTOIRE

DE

G I L B L A S

DE SANTILLANE.

PAR M. LE SAGE.

Dont on a retranché les Expressions & Passages contraires à la
Décence, à la Religion, & aux Mœurs,
& à laquelle on a ajouté

UN RECUEIL DE

TRAITS BRILLANS,

Des plus célèbres Poëtes François.

PAR J. N. OSMOND.

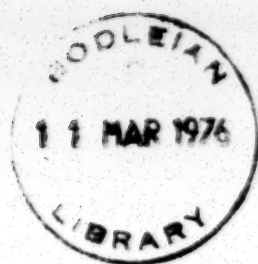
TOME SECOND.

à LONDRES :

CHEZ M. M. LACKINGTON, ALLEN, & COMP. TEMPLE OF THE MUSES,
FINSBURY SQUARE ; & J. WALLIS, NO. 46, PATERNOSTER ROW.

1798.

[Price 16s. Boards.]



GIL BLAS

CORRIGÉ.

LIVRE QUATRIÈME.

UN reste d'honneur & de religion, que je ne laissois pas de conserver parmi des mœurs si corrompues, me fit résoudre, non seulement à quitter Arsénie, mais à rompre même tout commerce avec Laure. Heureux qui peut ainsi profiter des momens de raison qui viennent troubler les plaisirs dont il est trop occupé ! Un beau matin, je fis mon paquet, & sans compter avec Arsénie, qui ne me devoit, à la vérité, presque rien, sans prendre congé de Laure, je sortis de cette maison. Je n'eus pas plutôt fait cette bonne action, que le Ciel m'en récompensa. Je rencontrai l'intendant de feu Don Mathias mon maître. Je le saluai, il me reconnut, & s'arrêta pour me demander qui je servois. Je lui répondis que depuis un instant

j'étois hors de condition; qu'après avoir demeuré près d'un mois chez Arsénie, dont les mœurs ne me convenoient point, je venois d'en sortir de mon propre mouvement, pour sauver mon innocence. L'intendant, comme s'il eût été scrupuleux de son naturel, approuva ma délicatesse, & me dit qu'il vouloit me placer lui-même avantageusement, puisque j'étois un garçon si plein d'honneur. Il accomplit sa promesse, & me mit dès ce jour-là chez Don Vincent de Gusman, dont il connoissoit l'homme d'affaires.

Je ne pouvois entrer dans une meilleure maison. Aussi ne me suis-je point repenti dans la suite d'y avoir demeuré. Don Vincent étoit un vieux seigneur fort riche, qui vivoit heureux depuis plusieurs années sans procès & sans femme; les médecins lui ayant ôté la sienne, en voulant la défaire d'une toux qu'elle auroit encore pu conserver long-tems, si elle n'eût pas pris leurs remèdes. Au lieu de songer à se remarier, il s'étoit donné tout entier à l'éducation d'Aurore, sa fille unique, qui entroit alors dans sa vingt-sixième année, & pouvoit passer pour une personne accomplie. Avec une beauté peu commune, elle avoit un esprit excellent & très-cultivé. Son père étoit un petit génie; mais il avoit le talent de bien gouverner ses affaires. Il avoit

un défaut qu'on doit pardonner aux vieillards; il aimoit à parler, & principalement de guerre & de combats. Si par malheur on venoit à toucher cette corde en sa présence, il embouchoit dans le moment la trompette héroïque, & ses auditeurs se trouvoient trop heureux, quand ils en étoient quittes pour la relation de deux sièges & de trois batailles. Comme il avoit consumé les deux tiers de sa vie dans le service, sa mémoire étoit une source inépuisable de faits divers qu'on n'entendoit pas toujours avec autant de plaisir qu'il les racontoit. Ajoutez à cela qu'il étoit bégue & diffus, ce qui ne rendoit pas sa manière de conter fort agréable. Au reste, je n'ai point vu de seigneur d'un si bon caractère. Il avoit l'humeur égale. Il n'étoit ni entêté ni capricieux; j'admirois cela dans un homme de qualité. Quoiqu'il fût bon ménager de son bien, il vivoit honorablement. Son domestique étoit composé de plusieurs valets, & de trois femmes qui servoient Aurore. Je reconnus bientôt que l'intendant de Don Mathias m'avoit procuré un bon poste, & je ne songeai qu'à m'y maintenir. Je m'attachai à connoître le terrein; j'étudiai les inclinations des uns & des autres; puis réglant ma conduite là-dessus, je ne tardai guère à prévenir en ma faveur mon maître & tous les domestiques.

Il y avoit déjà plus d'un mois que j'étois chez Don Vincent, lorsque je crus m'appercevoir que sa fille me distinguoit de tous les valets du logis. Toutes les fois que ses yeux venoient à s'arrêter sur moi, il me sembloit y remarquer une sorte de complaisance que je ne voyois point dans les regards qu'elle laissoit tomber sur les autres. Lorsqu'elle me voyoit, elle ne manquoit pas de me sourire & de témoigner de la joie. On pouvoit sans passer pour fat donner dans de si belles apparences. Aussi n'y eut-il pas moyen de m'en défendre. Je crus Aurore fortement éprise de mon mérite, & pour paroître en quelque façon moins indigne du bien que ma bonne fortune me vouloit procurer, je commençai d'avoir plus de soin de ma personne, que je n'en avois eu jusqu'alors ; je m'attachai à chercher ce qui pouvoit me donner quelque agrément ; je dépensai en linges, en pommades & en essences tout ce que j'avois d'argent. La première chose que je faisois le matin, c'étoit de me parer & de me parfumer, pour n'être point en négligé, s'il falloit me présenter devant ma maîtresse.

Parmi les femmes d'Aurore, il y en avoit une qu'on appelloit Ortiz. C'étoit une vieille personne qui demouroit depuis plus de vingt années chez Don Vincent. Elle avoit élevé sa fille, & conservoit encore la qualité de

duègne; mais elle n'en remplissoit plus l'emploi pénible. Au contraire, au lieu d'éclairer comme autrefois les actions d'Aurore, elle ne s'occupoit alors qu'à les cacher. Un soir la dame Ortiz ayant trouvé l'occasion de me parler, sans qu'on pût nous entendre, me dit tout bas, que si j'étois sage & discret, je n'avois qu'à me rendre à minuit dans le jardin, qu'on m'apprendroit là des choses que je ne serois pas fâché de savoir. Je répondis à la duègne, en lui serrant la main, que je ne manquerois pas d'y aller, & nous nous séparâmes vite, de peur d'être surpris. Je ne doutai plus que je n'eusse fait une tendre impression sur la fille de Don Vincent, & j'en ressentis une joie que je n'eus pas peu de peine à contenir. Que le tems me dura depuis ce moment jusqu'au souper, quoiqu'on soupât de fort bonne heure, & depuis le souper jusqu'au coucher de mon maître! Il me sembloit que tout se faisoit ce soir-là dans la maison avec une lenteur extraordinaire. Pour surcroît d'ennui, lorsque Don Vincent fut retiré dans son appartement, au lieu de songer à se reposer, il se mit à rebattre ses campagnes de Portugal, dont il m'avoit souvent étourdi. Mais ce qu'il n'avoit point encore fait, & ce qu'il me gardoit pour ce soir-là, il me nomma tous les officiers qui s'étoient distingués de son tems

Il me raconta même leurs exploits. Que je souffris à l'écouter jusqu'au bout ! Il acheva pourtant de parler, & se coucha. Je passai aussi-tôt dans une petite chambre où étoit mon lit, & d'où l'on descendoit dans le jardin par un escalier dérobé. Je me pommadaï & me parfumai, & quand je n'eus rien oublié de tout ce qui me parut pouvoir contribuer à flatter l'entêtement de ma maîtresse, j'allai au rendez-vous.

Je n'y trouvai point Ortiz. Je jugeai qu'en-nuyée de m'attendre, elle avoit regagné son appartement, & que l'heure du berger étoit passée. J'entendis sonner dix heures. Je crus que l'horloge alloit mal, & qu'il étoit impossible qu'il ne fût pas au moins une heure après minuit. Cependant je me trompois si bien, qu'un gros quart-heure après, je comptai encore dix heures à une autre horloge. Fort bien, dis-je alors en moi-même ; je n'ai plus que deux heures entières à garder le mulet. On ne se plaindra pas du moins de mon peu d'exactitude. Que vais-je devenir jusqu'à minuit ? Promenons nous dans ce jardin, & songeons au rôle que je dois jouer. Il est assez nouveau pour moi.

C'est ainsi que je raisonnois. Je me représentois qu'en peu de tems j'aurois le plaisir de me voir aux pieds de cette aimable dame,

& de lui dire mille choses passionnées. Je rappelai même dans ma mémoire tous les endroits de nos pièces de théâtre dont je pouvois me servir dans notre tête-a-tête, & me faire honneur. Je comptois de les bien appliquer, & j'espérois qu'à l'exemple de quelques comédiens de ma connoissance, je passerois pour avoir de l'esprit, quoique je n'eusse que de la mémoire. En m'occupant de toutes ces pensées, qui amusoient plus agréablement mon impatience que les récits militaires de mon maître, j'entendis sonner onze heures. Bon, dis-je alors, je n'ai plus que soixante minutes à attendre. Armons-nous de patience. Je pris courage, & me replongeai dans ma rêverie, tantôt en continuant de me promener, & tantôt assis dans un cabinet de verdure qui étoit au bout du jardin. L'heure enfin, que j'attendois depuis si long-tems, minuit, sonna. Quelques instans après Ortiz, aussi ponctuelle, mais moins impatiente que moi, parut : Seigneur Gil Blas, me dit-elle en m'abordant, combien y a-t-il que vous êtes ici : Deux heures, lui répondis-je. Ah vraiment, reprit-elle en faisant un éclat de rire à mes dépens, vous êtes bien exact. C'est un plaisir de vous donner des rendez-vous la nuit. Il est vrai, continua-t-elle d'un air sérieux, que vous ne sauriez trop payer le bonheur que j'ai à vous annoncer.

Ma maîtresse veut avoir un entretien particulier avec vous, & elle m'a ordonné de vous introduire dans son appartement où elle vous attend. Je ne vous en dirai pas davantage. Le reste est un secret que vous ne devez apprendre que de sa propre bouche. Suivez-moi. Je vais vous conduire. A ces mots, la duègne me prit la main, & par une petite porte dont elle avoit la clef, elle me mena mystérieusement dans la chambre de sa maîtresse.

Je trouvai Aurore en déshabillé. Je la saluai fort respectueusement, & de la meilleure grâce qu'il me fut possible. Elle me reçut d'un air riant, me fit asseoir auprès d'elle malgré moi, & dit à son ambassadrice de passer dans une autre chambre. Après cela, m'adressant la parole : Gil Blas, me dit-elle, vous avez du vous appercevoir que je vous regarde favorablement, & vous distingue de tous les autres domestiques de mon père ; & quand mes regards ne vous auroient point fait juger que j'ai quelque bonne volonté pour vous, la démarche que je fais cette nuit ne vous permettroit pas d'en douter.

Je ne lui donnai pas le tems de m'en dire davantage. Je me levai avec transport, & me jetant aux pieds d'Aurore, comme un héros de théâtre qui se met à genoux devant sa princesse, je m'écriai d'un ton de déclamateur : Ah !

madame, l'ai-je bien entendu ? Est-ce à moi que ce discours s'adresse ? Seroit-il possible que Gil Blas, jusqu'ici le jouet de la fortune & le rebut de la nature entière, eût le bonheur de vous avoir inspiré des sentimens . . . Ne parlez pas si haut, interrompit en riant ma maîtresse ; vous allez reveiller mes femmes qui dorment dans la chambre prochaine. Levez-vous. Reprenez votre place, & m'écoutez jusqu'au bout sans me couper la parole. Oui, Gil Blas, poursuivit-elle en reprenant son sérieux, je vous veux du bien ; & pour vous prouver que je vous estime, je vais vous faire confidence d'un secret d'où dépend le repos de ma vie. J'aime un jeune cavalier, beau, bien fait, & d'une naissance illustre. Il se nomme Don Luis Pachéco. Je le vois quelquefois à la promenade & aux spectacles ; mais je ne lui ai jamais parlé. J'ignore même de quel caractère il est, & s'il n'a point de mauvaises qualités. C'est de quoi pourtant je voudrois bien être instruite. J'aurois besoin d'un homme qui s'enquît soigneusement de ses mœurs, & m'en rendît un compte fidèle. Je fais choix de vous préféablement à tous nos autres domestiques. Je crois que je ne risque rien à vous charger de cette commission. J'espère que vous vous en acquitterez avec tant d'adresse & de discrétion, que je ne me repentirai point de vous avoir mis dans ma confidence.

Ma maîtresse cessa de parler en cet endroit, pour entendre ce que je lui répondrois là-dessus. J'avois d'abord été déconcerté d'avoir pris si désagréablement le change ; mais je me remis promptement l'esprit, & surmontant la honte que cause toujours la témérité quand elle est malheureuse, je témoignai à la dame tant de zèle pour ses intérêts, je me dévouai avec tant d'ardeur à son service, que si je ne lui ôtai pas la pensée que je m'étois follement flatté de lui avoir plu, du moins je lui fis connoître que je savois bien réparer une sottise. Je ne demandai que deux jours pour lui rendre bon compte de Don Luis. Après quoi la dame Ortiz, que sa maîtresse rappela, me remena dans le jardin, & me dit d'un air railleur, en me quittant : Bon soir, Gil Blas, je ne vous recommande point de vous trouver de bonne au heure premier rendez-vous. Je connois trop votre ponctualité là-dessus.

Je retournai dans ma chambre, non sans quelque dépit de voir mon attente trompée. Je fus néanmoins assez raisonnable pour m'en consoler, & je me couchai dans la résolution de faire ce qu'Aurore exigeoit de moi. Je sortis pour cet effet le lendemain. La demeure d'un cavalier tel que Don Luis ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voisinage ; mais les personnes à qui je m'adres-

sai ne purent pleinement satisfaire ma curiosité. Ce qui m'obligea le jour suivant à recommencer mes perquisitions. Je fus plus heureux. Je rencontrai par hasard dans la rue un garçon de ma connoissance. Nous nous arrêtâmes pour nous parler. Il passa dans ce moment un de ses amis qui nous aborda, & nous dit qu'il venoit d'être chassé de chez Don Joseph Pacheco, père de Don Luis, pour un quartaut de vin qu'on l'accusoit d'avoir bu. Je ne perdus pas une si belle occasion de m'informer de tout ce que je souhaitois d'apprendre ; & je fis tant par mes questions, que je m'en retournai au logis fort content d'être en état de tenir parole à ma maîtresse. C'étoit la nuit prochaine que je devois la revoir à la même heure & de la même manière que la première fois. Je n'eus pas ce soir-là tant d'inquiétude, & bien loin de souffrir impatiemment les discours de mon vieux patron, je le remis sur compagnes. J'attendis minuit avec la plus grande tranquillité du monde, & ce ne fut qu'après l'avoir entendu sonner à plusieurs horloges, que je descendis dans le jardin, sans me pommader & me parfumer ; je me corrigeai encore de cela.

Je trouvai au rendez-vous la très-fidèle duègne, qui me reprocha malicieusement que j'avois bien rabattu de ma diligence. Je ne lui répondis point, & je me laissai conduire à

l'appartement d'Aurore, qui me demanda dès que je parus, si je m'étois bien informé de Don Luis. Oui, madame, lui dis-je, & j'ai de quoi satisfaire votre curiosité. Je vous dirai premièrement qu'il est sur le point de partir pour s'en retourner à Salamanque achever ses études. C'est, à ce qu'on m'a dit, un jeune cavalier rempli d'honneur & de probité. Pour du courage il n'en sauroit manquer, puisqu'il est gentilhomme & Castillan. De plus il a beaucoup d'esprit, & les manières fort agréables ; mais, ce qui peut-être ne sera guère de votre goût, & que je ne puis pourtant me dispenser de vous dire, c'est qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes seigneurs ; il est très-libertin. Que m'apprenez-vous ? reprit Aurore ? Mais êtes-vous bien assuré, Gil Blas, qu'il mène une vie licentieuse ? Oh ! je n'en doute pas, madame, lui repartis-je. Un valet, qu'on a chassé de chez lui ce matin, me l'a dit, & les valets sont fort sincères, quand ils s'entretiennent des défauts de leurs maîtres. D'ailleurs, il fréquente Don Alexo Ségiar, Don Antonio Centellés, & Don Fernand de Gamboa. Cela seul prouve démonstrativement son libertinage. C'est assez, Gil Blas, dit alors ma maîtresse en soupirant ; je vais sur votre rapport combattre mon indigne amour. Quoiqu'il ait déjà de profondes racines dans mon cœur, je ne

désespère pas de l'en arracher. Allez, poursuivait-elle, en me mettant entre les mains une petite bourse qui n'étoit pas vuide ; voilà ce que je vous donne pour vos peines. Gardez-vous de révéler mon secret. Songez que je l'ai confié à votre silence.

J'assurai ma maîtresse que j'étois l'Harporate* des valets confidens, & qu'elle pouvoit demeurer tranquille là-dessus. Après cette assurance, je me retirai fort impatient de savoir ce qu'il y avoit dans la bourse. J'y trouvai vingt pistoles. Aussi-tot je pensai qu'Aurore m'en auroit sans doute donné davantage, si je lui eusse annoncé une nouvelle agréable, puisqu'elle en payoit si bien une chagrinante. Je me repentis de n'avoir pas imité les gens de justice, qui fardent quelquefois la vérité dans leurs procès verbaux. J'étois fâché d'avoir détruit dans sa naissance une galanterie qui m'eût été très-utile dans la suite. J'avois pourtant la consolation de me voir dédommagé de la dépense que j'avois faite si mai à propos en pommades & en parfums.

Il arriva peu de tems après cette aventure, que le seigneur Don Vincent tomba malade. Quand il n'auroit pas été dans un âge fort avancé, les symptômes de sa maladie parurent

* C'étoit, chez les anciens, le dieu du silence.

si violens, qu'on eût craint un événement funeste. Dès le commencement du mal on fit venir les deux plus fameux médecins de Madrid. L'un s'appeloit le docteur Andros, & l'autre le docteur Oquéto. Ils examinèrent attentivement le malade, & convinrent tous deux après une exacte observation, que les humeurs étoient en fougue ; mais ils ne s'accordèrent qu'en cela l'un & l'autre. L'un vouloit qu'on saignât le malade dès ce jour-là, & l'autre étoit d'avis qu'on différât la saignée. Il faut, dit Andros, se bien garder de saigner quand les humeurs sont crues & pendant qu'elles sont dans une agitation violente de flux & de reflux. Oquéto soutint au contraire qu'il ne falloit pas attendre que les humeurs fussent cuites, avant que d'employer la saignée. Mais votre méthode, reprit le premier, est directement opposée à celle du prince de la médecine. Hippocrate avertit de ne pas saigner ; & dit en termes formels, qu'il ne faut pas le faire, quand les humeurs sont en *orgasme*, c'est-à-dire, en fougue. Oh ! c'est ce qui vous trompe, répartit Oquéto. Hippocrate par le mot d'*orgasme* n'entend pas la fougue, il entend plutôt la coction des humeurs.

Là-dessus nos docteurs s'échauffent. L'un rapporte le texte Grec, & cite tous les auteurs qui l'ont expliqué comme lui ; l'autre s'en fiant

à une traduction Latine, le prend sur un ton encore plus haut. Qui des deux croire? Don Vincent n'étoit pas homme à décider la question. Cependant se voyant obligé d'opter, il donna sa confiance à celui des deux qui avoit le plus expédié de malades, je veux dire au plus vieux. Aussi-tôt Andros, qui étoit le plus jeune, se retira, non sans lancer à son ancien quelques traits railleurs sur *l'orgasme*. Voilà donc OquétoS triomphant. Comme il étoit dans les principes du docteur Sangrado, il commença par faire saigner abondamment le malade sans attendre que les humeurs fussent cuites; mais la Mort, qui craignoit sans doute qu'une saignée si sagement ordonnée ne lui enlevât sa proie, prévint la coction, & emporta mon maître. Telle fut la fin du seigneur Don Vincent, qui perdit la vie, parce que son médecin ne savoit pas le Grec.

Aurore, après avoir fait à son père des funérailles dignes d'un homme de sa naissance, entra dans l'administration de son bien. Devenue maîtresse de ses volontés elle congédia quelques domestiques, en leur donnant des récompenses proportionnées à leurs services, & se retira bien tôt à un château qu'elle avoit sur les bords du Tage, entre Sacedon & Buendia. Je fus du nombre de ceux qu'elle retint, & qui la suivirent à la campagne. J'eus même le

bonheur de lui devenir nécessaire. Malgré le rapport fidèle que je lui avois fait de Don Luis, elle aimoit encore ce cavalier ; ou plutôt n'ayant pu vaincre son amour, elle s'y étoit entièrement abandonnée. Elle n'avoit plus besoin de prendre des précautions pour me parler en particulier. Gil Blas, me dit-elle en soupirant, je ne puis oublier Don Luis ; quelque effort que je fasse pour le bannir de ma pensée, il s'y présente sans cesse, non tel que tu me l'as peint, mais tel que je voudrois qu'il fût, tendre, amoureux, constant. Elle s'attendrit en disant ces paroles, & ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Peu s'en fallut que je ne pleurasse aussi, tant je fus touché de ses pleurs. Je ne pouvois mieux lui faire ma cour, que de paroître si sensible à ses peines. Mon ami, continua-t-elle, après avoir essuyé ses beaux yeux, je vois que tu es d'un très-bon naturel, & je suis si satisfaite de ton zèle, que je te promets de le bien récompenser. Ton secours, mon cher Gil Blas, m'est plus nécessaire que jamais. Il faut que je te découvre un dessein qui m'occupe. Tu vas le trouver fort bizarre. Apprends que je veux partir au plutôt pour Salamanque. Là, je prétends me déguiser en cavalier, & sous le nom de Don Felix faire connoissance avec Pachéco. Je tâcherai de gagner sa confiance & son amitié. Je lui

parlerai souvent d'Aurore de Gusman, dont je passerai pour cousin. Il souhaitera peut-être de la voir ; & c'est où je l'attends. Nous aurons deux logemens à Salamanque. Dans l'un je serai Don Felix, dans l'autre Aurore ; & m'offrant aux yeux de Don Luis, tantôt travestie en homme, tantôt sous mes habits naturels, je me flatte que je pourrai peu à peu l'amener à la fin que je me propose. Je demeure d'accord, ajouta-t-elle, que mon projet est extravagant ; mais l'innocence de mes intentions achève de m'étourdir sur la démarche que je veux hasarder.

J'étois fort du sentiment d'Aurore sur la nature de son dessein. Il me paroissoit insensé. Cependant quelque déraisonnable que je le trouvasse, je me gardai bien de faire le pédagogue. Au contraire, je commençai à dorer la pilule, & j'entrepris de prouver, que ce projet fou n'étoit qu'un jeu d'esprit agréable & sans conséquence. Je ne me souviens plus de ce que je lui dis pour lui prouver cela ; mais elle se rendit à mes raisons ; les amans étant bien aises qu'on flatte leurs plus folles imaginations. Nous ne regardâmes donc plus cette entreprise téméraire, que comme une comédie, dont il ne falloit songer qu'à bien concerter la représentation. Nous choisîmes nos acteurs dans le dome-

stique ; puis nous distribuâmes les rôles ; ce qui se passa sans clameurs & sans querelles, parce que nous n'étions pas des comédiens de profession. Il fut résolu que la dame Ortiz feroit la tante d'Aurore, sous le nom de Dona Kimena de Gusman ; qu'on lui donneroit un valet & une suivante ; & qu'Aurore travestie en cavalier m'auroit pour valet de chambre, avec une de ses femmes déguisée en page, pour la servir en particulier. Les personnages ainsi réglés, nous retournâmes à Madrid, où nous apprîmes que Don Luis étoit encore, mais qu'il ne tarderoit guère à partir pour Salamanque. Nous fîmes faire en diligence les habits dont nous avons besoin. Lorsqu'ils furent achevés, ma maîtresse les fit emballer proprement, attendu que nous ne devions les mettre qu'en tems & lieu. Puis laissant le soin de sa maison à son homme d'affaires, elle partit dans un carrosse à quatre mules, & prit le chemin du royaume de Léon avec tous ceux de ses domestiques qui avoient quelques rôles à jouer dans cette pièce.

Nous avons déjà traversé la Castille Vieille, quand l'essieu du carrosse se rompit. C'étoit entre Avila & Villafior, à trois ou quatre cens pas d'une montagne. La nuit approchoit, & nous étions fort embarrassés. Mais il passa

par hasard auprès de nous un paysan, qui nous tira d'embarras. Il nous apprit, que le château qui s'offroit à notre vue, appartenoit à Dona Elvira, veuve de Don Pédro de Pinarés, & il nous dit tant de bien de cette dame, que ma maîtresse m'envoya au château demander de sa part un logement pour cette nuit. Elvire ne démentit point le rapport du paysan. Elle me reçut d'un air gracieux, & me fit la réponse que je désirois. Nous nous rendîmes tous au château, où les mules traînèrent doucement le carrosse. Nous rencontrâmes à la porte la veuve de Don Pédre, qui venoit au devant de ma maîtresse. Je passerai sous silence les discours que la civilité obligea de tenir de part & d'autre en cette occasion. Je dirai seulement qu'Elvire étoit une vieille dame qui savoit mieux que femme du monde remplir les devoirs de l'hospitalité. Elle conduisit Aurore dans un appartement superbe, où la laissant reposer quelques momens, elle vint donner son attention jusqu'aux moindres choses qui nous regardoient. Ensuite, quand le souper fut prêt, elle ordonna qu'on servît dans la chambre d'Aurore, où toutes deux elles se mirent à table. La veuve de Don Pédro n'étoit pas de ces personnes qui font mal les honneurs d'un repas en prenant un air rêveur ou chagrin. Elle avoit l'humeur gaye, &

soutenoit agréablement la conversation. Elle s'exprimoit noblement, & en beaux termes. J'admirois son esprit, & le tour fin qu'elle donnoit à ses pensées. Aurore en paroissoit aussi charmée que moi. Elles lièrent amitié l'une avec l'autre, & se promirent réciproquement d'avoir ensemble un commerce de lettres. Comme notre carrosse ne pouvoit être racommodé que le jour suivant, & que nous courions risque de partir fort tard, il fut arrêté que nous demeurerions au château le lendemain. On nous servit à notre tour des viandes avec profusion, & nous ne fûmes pas plus mal couchés que nous avons été régelés.

Le jour d'après, ma maîtresse trouva de nouveaux charmes dans l'entretien d'Elvire. Elles dînèrent dans une grande salle où il y avoit plusieurs tableaux. On en remarquoit un, entre autres, dont les figures étoient merveilleusement bien représentées; mais il offroit aux yeux un spectacle bien tragique. Un cavalier mort, couché à la renverse & noyé dans son sang, y étoit peint, & tout mort qu'il paroissoit, il avoit un air menaçant. On voyoit auprès de lui une jeune dame dans une autre attitude, quoiqu'elle fût aussi étendue par terre. Elle avoit une épée plongée dans son sein, & rendoit les derniers soupirs, en attachant ses regards mourans

sur un jeune homme qui sembloit avoir une douleur mortelle de la perdre. Le peintre avoit encore chargé son tableau d'une figure qui n'échappa point à mon attention. C'étoit un vieillard de bonne mine, qui vivement touché des objets qui frappaient sa vue, ne s'y montrait pas moins sensible que le jeune homme. On eût dit que ces images sanglantes leur faisoient sentir à tous deux les mêmes atteintes, mais qu'ils en recevoient différemment les impressions. Le vieillard plongé dans une profonde tristesse, en paroisoit comme accablé; au lieu qu'il y avoit de la fureur mêlée avec l'affliction du jeune homme. Toutes ces choses étoient peintes avec des expressions si fortes, que nous ne pouvions nous lasser de les regarder. Ma maîtresse demanda quelle triste histoire ce tableau représentoit. Madame, lui dit Elvire, c'est une peinture fidèle des malheurs de ma famille. Cette réponse piqua la curiosité d'Aurore, qui témoigna un si grand désir d'en savoir davantage, que la veuve de Don Pédre ne put se dispenser de lui promettre la satisfaction qu'elle souhaitoit. Cette promesse qui se fit devant Ortiz, ses deux compagnes & moi, nous arrêta tous quatre dans la salle après le repas. Ma maîtresse voulut nous renvoyer; mais Elvire qui s'aperçut bien que nous

mourions d'envie d'entendre l'explication du tableau, eut la bonté de nous retenir, en disant que l'histoire qu'elle alloit raconter n'étoit pas de celles qui demandent du secret. Un moment après, elle commença son recit dans ces termes.

Le mariage de vengeance,

NOUVELLE.

Roger roi de Sicile avoit un frère & une sœur. Ce frère appelé Mainfroy, se révolta contre lui, & alluma dans le royaume une guerre qui fut dangereuse & sanglante ; mais il eut le malheur de perdre deux batailles, & de tomber entre les mains du roi, qui se contenta de lui ôter la liberté pour le punir de sa révolte. Cette clémence ne servit qu'à faire passer Roger pour un barbare dans l'esprit d'une partie de ses sujets. Ils disoient qu'il n'avoit sauvé la vie à son frère que pour exercer sur lui une vengeance lente & inhumaine. Tous les autres, avec plus de fondement, n'imputoient les traitemens durs que Mainfroy souffroit dans sa prison qu'à sa sœur Mathilde. Cette princesse avoit en effet toujours haï ce prince, & elle ne cessa point de le persécuter tant qu'il vécut. Elle mourut peu de tems après lui, & l'on regarda sa mort comme une juste punition de ses sentimens dénaturés.

Mainfroy laissa deux fils. Ils étoient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que parvenus à un âge plus avancé, le désir de venger leur père ne les portât à relever un parti qui n'étoit pas si bien abattu, qu'il ne pût causer de nouveaux troubles dans l'état. Il communiqua son dessein au sénateur Léontio Siffrédi son ministre, qui ne l'approuva point ; & qui pour l'en détourner se chargea de l'éducation du prince Enrique qui étoit l'aîné, & lui conseilla de confier au connétable de Sicile la conduite du plus jeune, qu'on appeloit Don Pédre. Roger persuadé que ses neveux seroient élevés par ces deux hommes dans la soumission qu'ils lui devoient, les leur abandonna, & prit soin lui-même de Constance sa nièce. Elle étoit de l'âge d'Enrique, & fille unique de la princesse Mathilde. Il lui donna des femmes & des maîtres, & n'épargna rien pour son éducation.

Léontio Siffrédi avoit un château à deux petites lieues de Palerme, dans un lieu nommé Belmonte. C'étoit-là que ce ministre s'attachoit à rendre Enrique digne de monter un jour sur le trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce prince des qualités si aimables, qu'il s'y attacha comme s'il n'avoit point eu d'enfant. Il avoit pourtant deux filles. L'aînée, qu'on nommoit Blanche, plus jeune

d'une année que le prince, étoit pourvue d'une beauté parfaite; & la cadette, appelée Porcie, après avoir, en naissant, causé la mort de sa mère, étoit encore au berceau. Blanche & le prince Enrique sentirent de l'amour l'un pour l'autre, dès qu'ils furent capables d'aimer; mais ils n'avoient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le prince néanmoins ne laissa pas quelquefois d'en trouver l'occasion. Il sut même si bien profiter de ces momens précieux, qu'il engagea la fille de Siffrédi à lui permettre d'exécuter un projet qu'il méditoit. Il arriva justement dans ce tems-là que Léontio fut obligé par ordre du roi de faire un voyage dans une province des plus reculées de l'île. Pendant son absence, Enrique fit faire une ouverture au mur de son appartement qui répondoit à la chambre de Blanche. Cette ouverture étoit couverte d'une coulisse de bois, qui se fermoit & s'ouvroit sans quelle parût, parce qu'elle étoit si étroitement jointe au lambris, que les yeux ne pouvoient appercevoir l'artifice. Un habile architecte, que le prince avoit mis dans ses intérêts, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de secret.

Enrique s'introduisoit par là quelquefois dans la chambre de sa maîtresse; mais il n'abusoit point de ses bontés. Si elle avoit eu l'imprudence

de lui permettre une entrée secrète dans son appartement, du moins ce n'avoit été que sur les assurances qu'il lui avoit données qu'il n'exigeroit jamais d'elle que les faveurs les plus innocentes. Une nuit, il la trouva fort inquiète. Elle avoit appris que Roger étoit très-malade, & qu'il venoit demander Siffrédi comme grand chancelier du royaume, pour le rendre dépositaire de ses dernières volontés. Elle se représentoit déjà sur le trône son cher Enriquer, & craignant de le perdre dans ce haut rang, cette crainte lui causoit une étrange agitation. Elle avoit même les larmes aux yeux, lorsqu'il parut devant elle. Vous pleurez, madame, lui dit-il, que dois-je penser de la tristesse où je vous vois plongée ? Seigneur, lui répondit Blanche, je ne puis vous cacher mes allarmes. Le roi votre oncle cessera bientôt de vivre, & vous allez remplir sa place. Quand j'envisage combien votre nouvelle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avoue que j'ai de l'inquiétude. Un monarque voit les choses d'un autre œil qu'un amant ; & ce qui faisoit tous ses desirs, quand il reconnoissoit un pouvoir au-dessus du sien, ne le touche plus que foiblement sur le trône. Soit pressentiment soit raison, je sens s'élever dans mon cœur des mouvemens qui m'agitent, & que ne peut calmer toute la confiance que je dois à vos bontés. Je ne me défie

point de la fermeté de vos sentimens ; je ne me défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, répliqua le prince, vos craintes sont obligeantes & justifient mon attachement ; mais l'excès où vous portez vos défiances offense mon amour, & , si je l'ose dire, l'estime que vous me devez. Non, non, ne pensez pas que ma destinée puisse être séparée de la vôtre. Croyez plutôt que vous seule ferez toujours ma joie & mon bonheur. Perdez donc une crainte vaine. Faut-il qu'elle trouble des momens si doux ? Ah ! Seigneur, reprit la fille de Léontio, dès que vous serez couronné, vos sujets pourront vous demander pour reine une princesse descendue d'une longue suite de rois, & dont l'hymen éclatant joigne de nouveaux états aux vôtres, & peut-être, hélas ! répondrez-vous à leur attente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Eh ! pourquoi, reprit Enrique avec emportement, pourquoi trop prompte à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir ? Si le Ciel dispose du roi mon oncle, & me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous dans Palerme, en présence de toute ma cour.

Les protestations d'Enrique rassurèrent un peu la fille de Siffrédi. Le reste de leur entretien roula sur la maladie du roi. Enrique fit voir la bonté de son naturel. Il plaignit le sort

de son oncle, quoiqu'il n'eût pas sujet d'en être fort touché, & la force du sang lui fit regretter un prince dont la mort lui promettoit une couronne. Blanche ne savoit pas encore tous les malheurs qui la menaçoient. Le connétable de Sicile, qui l'avoit rencontrée comme elle sortoit de l'appartement de son père, un jour qu'il étoit venu au château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avoit été frappé. Il en fit dès le lendemain la demande à Siffrédi, qui agréa sa recherche ; mais la maladie de Roger étant survenue dans ce tems-là, ce mariage demeura suspendu, & Blanche n'en avoit point entendu parler.

Un matin, comme Enrique achevoit de s'habiller, il fut surpris de voir entrer dans son appartement Léontio suivi de Blanche. Seigneur, lui dit ce ministre, la nouvelle que je vous apporte, aura de quoi vous affliger ; mais la consolation qui l'accompagne doit modérer votre douleur. Le roi votre oncle vient de mourir. Il vous laisse par sa mort héritier de son sceptre. La Sicile vous est soumise. Les grands du royaume attendent vos ordres à Palerme. Ils m'ont chargé de les recevoir de votre bouche ; & je viens, seigneur, avec ma fille, vous rendre les premiers & les plus sincères hommages que vous doivent vos nouveaux sujets. Le prince, qui savoit bien

que Roger, depuis deux mois, étoit atteint d'une maladie qui le détruisoit peu à peu, ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant frappé du changement subit de sa condition, il sentit naître dans son cœur mille mouvemens confus. Il rêva quelque tems, puis rompant le silence, il adressa ces paroles à Léontio. Sage Siffrédi, je vous regarde toujours comme mon père. Je ferai gloire de me régler par vos conseils, vous régnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots s'approchant d'une table sur laquelle étoit une écritoire, & prenant une feuille blanche, il écrivit son nom au bas de la page. Que voulez-vous faire, seigneur, lui dit Siffrédi; vous marquer ma reconnoissance & mon estime, répondit Enrique. Ensuite ce prince présenta la feuille à Blanche, & lui dit; Recevez, madame, ce gage de ma foi, & de l'empire que je vous donne sur mes volontés. Blanche la prit en rougissant, & fit cette réponse au prince: Seigneur, je reçois avec respect les grâces de mon roi; mais je dépends d'un père, & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je remette votre billet entre ses mains, pour en faire l'usage que sa prudence lui conseillera.

Elle donna effectivement à son père la signature d'Enrique. Alors Siffrédi remarqua ce qui jusqu'à ce moment étoit échappé à sa pénétration. Il démêla les sentimens du prince, & lui

dit : Votre majesté n'aura point de reproche à me faire. Je n'abuserai, point de la confiance . . . Mon cher Léontio, interrompit Enrique, ne craignez point d'en abuser. Quelque usage que vous fassiez de mon billet, j'en approuverai la disposition. Mais allez, continua-t-il, retournez à Palerme. Ordonnez-y les apprêts de mon couronnement & dites à mes sujets que je vais sur vos pas recevoir le serment de leur fidélité, & les assurer de mon affection. Ce ministre obéit aux ordres de son nouveau maître, & prit avec sa fille le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le prince partit aussi de Belmonte, plus occupé de son amour, que du haut rang où il alloit monter. Lorsqu'on le vit arriver dans la ville, on poussa mille cris de joie ; il entra parmi les acclamations du peuple dans le palais où tout étoit déjà prêt pour la cérémonie. Il y trouva la princesse Constance, vêtue de longs habillemens de deuil. Elle paroissoit fort touchée de la mort de Roger. Comme ils se devoient un compliment réciproque sur la mort de ce monarque, ils s'en acquittèrent l'un & l'autre avec esprit ; mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique, que de celle de Constance, qui malgré les démêlés de leur famille, n'avoit pu haïr ce prince. Il se plaça sur le trône, & la princesse s'assit à ses côtés sur un fauteuil un peu moins élevé.

Les grands du royaume prirent leurs places chacun selon son rang. La cérémonie commença, & Léontio, comme grand chancelier de l'état, & dépositaire du testament du feu roi, en ayant fait l'ouverture, se mit à le lire à haute voix. Cet acte contenoit en substance, que Roger, se voyant sans enfant, nommoit pour son successeur le fils aîné de Mainfroy, à condition qu'il épouserait la princesse Constance, & que s'il refusoit sa main, la couronne de Sicile, à son exclusion, tomberoit sur la tête de l'infant Don Pédre son frère, à la même condition.

Ces paroles surprirent étrangement Enrique. Il en sentit une peine inconcevable ; & cette peine devint encore plus vive, lorsque Léontio, après avoir achevé la lecture du testament, dit à toute l'assemblée : Seigneurs, ayant rapporté les dernières intentions du feu roi à notre nouveau monarque, ce généreux prince consent d'honorer de sa main la princesse Constance sa cousine. A ces mots Enrique interrompit le chancelier : Léontio, lui dit-il, souvenez-vous de l'écrit que Blanche vous Seigneur, interrompit avec précipitation Siffrédi, sans donner le tems au prince de s'expliquer, le voici. Les grands du royaume, poursuivit-il, en montrant le billet à l'assemblée, y verront par l'auguste seing de votre majesté, l'estime

que vous faites de la princesse, & la déférence que vous avez pour les dernières volontés du feu roi votre oncle. Ayant achevé ces paroles, il se mit à lire le billet dans les termes dont il l'avoit rempli lui-même. Le nouveau roi y faisoit à ses peuples dans la forme la plus authentique une promesse d'épouser Constance, conformément aux intentions de Roger. La salle retentit de longs cris de joie. Vive notre magnanime roi Enrique, s'écrièrent tous ceux qui étoient présens. Comme on n'ignoroit pas l'aversion que ce prince avoit toujours marquée pour la princesse, on avoit craint avec raison qu'il ne se révoltât contre la condition du testament, & ne causât des mouvemens dans le royaume ; mais la lecture du billet, en rassurant là-dessus les grands & le peuple, excitoit ces acclamations générales qui déchiroient en secret le cœur du monarque.

Constance, qui, par l'intérêt de sa gloire, & par un sentiment de tendresse y prenoit plus de part que personne, choisit ce tems pour l'assurer de sa reconnoissance. Le prince eut beau vouloir se contraindre, il reçut le compliment de la princesse avec tant de trouble, il étoit dans un si grand désordre, qu'il ne put lui même répondre ce que la bienséance exigeoit de lui. Enfin, cédant à la violence qu'il se faisoit, il s'approcha de Siffrédi, que le

devoir de sa charge obligeoit de se tenir assez près de sa personne, & lui dit tout bas. Que faites-vous, Léontio? L'écrit que j'ai mis entre les mains de votre fille, n'étoit point destiné pour cet usage. Vous trahissez Seigneur, interrompit encore Siffrédi d'un ton ferme, songez à votre gloire. Si vous refusez de suivre les volontés du roi votre oncle, vous perdez la couronne de Sicile. Il n'eut pas achevé de parler ainsi, qu'il s'éloigna du roi, pour l'empêcher de lui répliquer. Enrique demeura dans un embarras extrême. Il se sentoit agité de mille mouvemens contraires. Il étoit irrité contre Siffrédi. Il ne pouvoit se résoudre à quitter Blanche: &, partagé entre elle & l'intérêt de sa gloire, il fut assez long-tems incertain du parti qu'il avoit à prendre. Il se détermina pourtant, & crut avoir trouvé le moyen de conserver la fille de Siffrédi, sans renoncer au trône. Il feignit de vouloir se soumettre aux volontés de Roger, se proposant, tandis qu'on solliciteroit à Rome la dispense de son mariage avec sa cousine, de gagner par ses bienfaits les grands du royaume, & d'établir si bien sa puissance, qu'on ne pût l'obliger à remplir la condition du testament.

Dès qu'il eut formé ce dessein, il devint plus tranquille; & se tournant vers Constance, il lui confirma ce que le grand chancelier avoit

Iu devant toute l'assemblée. Mais au moment même qu'il se trahissoit, jusqu'à lui offrir sa foi, Blanche arriva dans la salle du conseil. Elle y venoit par ordre de son père rendre ses devoirs à la princesse, & ses oreilles en entrant furent frappées des paroles d'Enrique. Outre cela, Léontio ne voulant pas qu'elle pût douter de son malheur, lui dit en la présentant à Constance: Ma fille, rendez vos hommages à votre reine. Souhaitez-lui les douceurs d'un règne florissant, & d'un heureux hyménée. Ce coup terrible accabla l'infortunée Blanche. Elle entreprit inutilement de cacher sa douleur. Son visage rougit & pâlit successivement, & tout son corps frissonna. Cependant la princesse n'en eut aucun soupçon. Elle attribua le désordre de son compliment à l'embarras d'une jeune personne élevée dans un désert, & peu accoutumée à la cour. Il n'en fut pas ainsi du jeune roi. La vue de Blanche lui fit perdre contenance, & le désespoir qu'il remarquoit dans ses yeux, le mettoit hors de lui-même. Il ne doutoit pas que jugeant sur les apparences, elle ne le crût infidèle. Il auroit eu moins d'inquiétude, s'il eût pu lui parler; mais comment en trouver les moyens, lorsque toute la Sicile, pour ainsi dire, avoit les yeux sur lui? D'ailleurs le cruel Siffrédi

lui en ôta l'espérance. Ce ministre, qui lisoit dans le cœur de ces deux amans, & vouloit prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvoit causer dans l'état, fit adroitement sortir sa fille de l'assemblée, & reprit avec elle le chemin de Belmonte, résolu de la marier au plutôt.

Lorsqu'ils y furent arrivés, il lui fit connoître toute l'horreur de sa destinée. Il lui déclara qu'il l'avoit promise au connétable. Juste Ciel ! s'écria-t-elle, emportée par un mouvement de douleur que la présence de son père ne put réprimer, à quels affreux supplices réserviez-vous la malheureuse Blanche ? Son transport même fut si violent, que toutes les puissances de son âme en furent suspendues. Son corps se glaça, & devenant froide & pâle, elle tomba évanouie entre les bras de son père. Il fut touché de l'état où il la voyoit. Néanmoins quoiqu'il ressentît vivement ses peines, sa première résolution n'en fut point ébranlée. Blanche reprit enfin ses esprits, plus par le vif ressentiment de sa douleur, que par l'eau que Siffrédi lui jeta sur le visage ; & lorsqu'en ouvrant ses yeux languissans, elle l'aperçut qui s'empressoit à la secourir : Seigneur, lui dit-elle, d'une voix presque éteinte, j'ai honte de vous laisser voir ma foiblesse ; mais la mort qui ne peut tarder à finir mes

tourmens, va bientôt vous délivrer d'une malheureuse fille, qui a pu disposer de son cœur sans votre aveu. Non, ma chère Blanche, répondit Léontio, vous ne mourrez point, & votre vertu reprendra sur vous son empire. La recherche du connétable vous fait honneur. C'est le parti le plus considérable de l'état . . . J'estime sa personne & son mérite, interrompit Blanche; mais, seigneur, le roi m'avoit fait espérer . . . Ma fille, interrompit à son tour Siffrédi, je sais tout ce que vous pouvez dire là-dessus. Je n'ignore pas votre tendresse pour ce prince, & je ne la désapprouverois pas dans d'autres conjonctures. Vous me verriez même ardent à vous assurer la main d'Enrique, si l'intérêt de sa gloire & celui de l'état ne l'obligeoient pas à la donner à Constance. C'est à la condition seule d'épouser cette princesse, que le feu roi l'a désigné son successeur. Voulez-vous qu'il vous préfère à la couronne de Sicile? Croyez que je gémis avec vous du coup mortel qui vous frappe. Cependant, puisque nous ne pouvons aller contre les destinées, faites un effort généreux. Il y va de votre gloire, de ne pas laisser voir à tout le royaume que vous vous êtes flattée d'une espérance frivole. Votre sensibilité pour le roi donneroit même lieu à des

bruits désavantageux pour vous ; & le seul moyen de vous en préserver, c'est d'épouser le connétable. Enfin, Blanche, il n'est plus tems de délibérer. Le roi vous cède pour un trône. Il épouse Constance. Le connétable a ma parole. Dégagez-la, je vous en prie ; & s'il est nécessaire, pour vous y résoudre, que je me serve de mon autorité, je vous l'ordonne.

En achevant ces paroles, il la quitta pour lui laisser faire ses réflexions sur ce qu'il venoit de lui dire. Il espéroit qu'après avoir pesé les raisons dont il s'étoit servi pour soutenir sa vertu contre le penchant de son cœur, elle se détermineroit d'elle-même à se donner au connétable. Il ne se trompa point ; mais combien en coûta-t-il à la triste Blanche pour prendre cette résolution ? Elle étoit dans l'état du monde le plus digne de pitié. La douleur de voir ses pressentimens sur l'infidélité d'Enrique, tournés en certitude, & d'être contrainte en le perdant, d'épouser un homme qu'elle ne pouvoit aimer, lui causoit des transports d'affliction si violens, que tous ses momens devenoient pour elle des supplices nouveaux. Si mon malheur est certain, s'écrioit-elle, comment y puis je résister sans mourir ? Impitoyable destinée, pourquoi me repaissois-tu des plus douces espérances, si tu devois me précipiter dans un abîme de maux ?

Et toi, perfide amant, tu te donnes à une autre quand tu me promets une éternelle fidélité ! As-tu donc pu sitôt mettre en oubli la foi que tu m'as jurée ? Puisse ton hymen devenir aussi affreux que le mien ! Oui, traître, je vais épouser le connétable que je n'aime point, pour me venger de moi-même ; pour me punir d'avoir si mal choisi l'objet de ma folle passion. Puisque ma religion me défend d'attenter à ma vie, je veux que les jours qui me restent à vivre ne soient qu'un tissu malheureux de peines & d'ennuis. Si tu conserves encore pour moi quelque sentiment d'amour ce sera me venger aussi de toi, que de me jeter à tes yeux entre les bras d'un autre ; & si tu m'as entièrement oubliée, la Sicile du moins pourra se vanter d'avoir produit une femme, qui s'est punie elle-même d'avoir trop légèrement disposé de son cœur.

Ce fut dans une pareille situation que cette triste victime de l'amour & du devoir passa la nuit qui précéda son mariage avec le connétable. Siffrédi la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il souhaitoit se hâta de profiter de cette disposition favorable. Il fit venir le connétable à Belmonte le jour même, & le maria secrètement avec sa fille dans la chapelle du château. Quelle journée pour Blanche ! Ce n'étoit point assez de renoncer à une couronne, de perdre un

amant aimé, & de se donner à un objet haï; il falloit encore qu'elle contraignît ses sentimens devant un mari prévenu pour elle de la passion la plus ardente, & naturellement jaloux. Cet époux étoit sans cesse à ses genoux. Il ne lui laissoit pas seulement la triste consolation de pleurer en secret ses malheurs. La nuit arrivée, la fille de Léontio sentit redoubler son affliction. Mais que devint-elle, lorsque ses femmes la laissèrent seule avec le connétable? Il lui demanda respectueusement la cause de l'abattement où elle sembloit être. Cette question embarrassa Blanche, qui feignit de se trouver mal & qui, ne pouvant plus se contraindre, donna un libre cours à ses soupirs & à ses larmes. Quelle vue pour un homme qui s'étoit cru au comble de ses vœux! Il ne douta plus que l'affliction de sa femme ne renfermât quelque chose de sinistre pour son amour. Néanmoins, quoique cette connoissance le mît dans une situation presque aussi déplorable que celle de Blanche, il eut assez de force sur lui pour cacher ses soupçons.

Pendant que la fille de Siffrédi se livroit à sa douleur, le connétable cherchoit en lui-même ce qui pouvoit lui rendre son mariage si rigoureux. Il jugeoit bien qu'il avoit un rival; mais quand il vouloit le découvrir, il se perdoit dans ses idées. Il savoit seulement qu'il étoit

le plus malheureux de tous les hommes. Il avoit déjà passé les deux tiers de la nuit dans ces agitations, lorsqu'un bruit sourd frappa ses oreilles. Il fut surpris d'entendre quelqu'un trainer lentement ses pas dans la chambre. Il crut se tromper ; car il se souvint qu'il avoit fermé la porte lui-même, après que les femmes de Blanche furent sorties. Il ouvrit le rideau pour s'éclaircir par ses propres yeux de la cause du bruit qu'il entendoit, mais la lumière, qu'on avoit laissée dans la cheminée, s'étoit éteinte, & bientôt il ouït une voix foible & languissante qui appela Blanche à plusieurs reprises. Alors ses soupçons jaloux le transportèrent de fureur, il prit son épée, & marcha du côté que la voix lui sembloit partir. Il sent une épée nue qui s'oppose à la sienne. Il avance, on se retire. Il poursuit, on se dérobe à sa poursuite. Il cherche celui qui semble le fuir par tous les endroits de la chambre autant que l'obscurité le peut permettre, & ne le trouve plus. Il s'arrête. Il écoute, & n'entend plus rien. Quel enchantement ! Il s'approche de la porte, dans la pensée qu'elle avoit favorisé la fuite de ce secret ennemi de son honneur ; mais elle étoit fermée au verrou comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette aventure, il appela ceux de ses gens qui étoient le plus à portée d'entendre sa voix, & comme il ouvrit

la porte pour cela, il en ferma le passage, & se tint sur ses gardes, craignant de laisser échapper ce qu'il cherchoit.

A ses cris redoublés, quelques domestiques accoururent avec des flambeaux ; il prend une bougie, & fait une nouvelle recherche dans la chambre en tenant son épée nue. Il n'y trouva toutefois personne, ni aucune marque apparente qu'on y fût entré. Il n'apperçut point de porte secrète, ni d'ouverture par où l'on eût pu passer. Il ne pouvoit pourtant s'aveugler lui-même sur les circonstances de son malheur. Il demeura dans une étrange confusion de pensées. De recourir à Blanche, elle avoit trop d'intérêt à déguiser la vérité, pour qu'il en dût attendre le moindre éclaircissement. Il prit le parti d'aller ouvrir son cœur à Léontio, après avoir renvoyé ses gens, en leur disant qu'il croyoit avoir entendu quelque bruit dans la chambre, & qu'il s'étoit trompé. Il rencontra son beau-père, qui sortoit de son appartement au bruit qu'il avoit ouï, & lui racontant ce qui venoit de se passer, il fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation & d'une profonde douleur.

Siffrédi fut surpris de l'aventure. Quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laissa pas de la croire véritable ; & jugeant tout possible à l'amour du roi, cette pensée l'affligea vivement.

Mais bien loin de flatter les soupçons jaloux de son gendre, il lui représenta d'un air d'assurance que cette voix qu'il s'imaginait avoir entendue, & cette épée qui s'étoit opposée à la sienne, ne pouvoient être que des phantômes d'une imagination séduite par la jalousie ; qu'il étoit impossible que quelqu'un fût entré dans la chambre de sa fille ; qu'à l'égard de la tristesse qu'il avoit remarquée dans son épouse, quelque indisposition l'avoit peut-être causée ; que l'honneur ne devoit point être responsable des altérations du tempérament ; que le changement d'état d'une fille accoutumée à vivre dans un desert, & qui se voit brusquement livrée à un homme qu'elle n'a pas eu le tems de connoître & d'aimer, pouvoit bien être la cause de ces pleurs, de ces soupirs, & de cette vive affliction dont il se plaignoit ; que l'amour dans le cœur des filles d'un sang noble ne s'allumoit que par le tems & par les services ; qu'il l'exhortoit à calmer ses inquiétudes, à redoubler sa tendresse & ses empressemens pour disposer Blanche à devenir plus sensible ; & qu'il le prioit enfin de retourner vers elle, persuadé que ses défiances & son trouble offensoient sa vertu.

Le connétable ne répondit rien aux raisons de son beau-père, soit qu'en effet il commençât à croire qu'il pouvoit s'être trompé dans le

désordre où étoit son esprit, soit qu'il jugeât plus à propos de dissimuler, que d'entreprendre inutilement de convaincre le vieillard d'un évènement si dénué de vraisemblance. Il retourna dans l'appartement de sa femme, se remit auprès d'elle, & tâcha d'obtenir du sommeil quelque relâche à ses inquiétudes. Blanche de son côté, la triste Blanche, n'étoit pas plus tranquille. Elle n'avoit que trop entendu les mêmes choses que son époux, & ne pouvoit prendre pour illusion une aventure dont elle savoit le secret & les motifs. Elle étoit surprise qu'Enrique cherchât à s'introduire dans son appartement, après avoir donné si solennellement sa foi à la princesse Constance. Au lieu de s'applaudir de cette démarche, & d'en sentir quelque joie, elle la regardoit comme un nouvel outrage, & son cœur en étoit tout enflammé de colère.

Tandis que la fille de Siffrédi, prévenue contre le jeune roi, le croyoit le plus coupable des hommes, ce malheureux prince plus épris que jamais de Blanche, souhaitoit de l'entretenir pour la rassurer contre les apparences qui le condamnoient. Il seroit venu plutôt à Belmonte pour cet effet, si tous les soins dont il avoit été obligé de s'occuper le lui eussent permis ; mais il n'avoit pu avant cette nuit se dérober à sa cour. Il connoissoit trop bien les détours d'un

lieu où il avoit été élevé, pour être en peine de se glisser dans le château de Siffrédi, & même il conservoit encore la clef d'une porte secrète, par où l'on entroit dans les jardins. Ce fut par là qu'il gagna son ancien appartement, & qu'ensuite il passa dans la chambre de Blanche. Imaginez-vous quel dut être l'étonnement de ce prince d'y trouver un homme, & de sentir une épée opposée à la sienne. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât, & ne fût punir à l'heure même l'audacieux qui osoit lever sa main sacrilège sur son propre roi; mais le ménagement qu'il devoit à la fille de Léontio, suspendit son ressentiment. Il se retira de la même manière qu'il étoit venu; & plus troublé qu'auparavant, il reprit le chemin de Palerme. Il y arriva quelques momens avant le jour, & s'enferma dans son appartement. Il étoit trop agité pour y prendre du repos. Il ne songeoit qu'à retourner à Belmonte. Sa sûreté, son honneur, & surtout son amour, ne lui permettoit pas de différer l'éclaircissement de toutes les circonstances d'une si cruelle aventure.

Dès qu'il fut jour, il commanda son équipage de chasse, & sous prétexte de prendre ce divertissement, il s'enfonça dans la forêt de Belmonte avec ses piqueurs, & quelques-uns de ses courtisans. Il suivit quelque tems la chasse pour cacher son dessein; & lorsqu'il

vit que chacun couroit avec ardeur à la queue des chiens, il s'écarta de tout le monde, & prit seul le chemin du château de Léontio. Il connoissoit trop les routes de la forêt, pour pouvoir s'y égarer; & son impatience ne lui permettant pas de ménager son cheval, il eut en peu de tems parcouru tout l'espace qui le séparoit de l'objet de son amour. Il cherchoit dans son esprit quelque prétexte plausible pour se procurer un entretien secret avec la fille de Siffrédi, quand traversant une petite route qui aboutissoit à une des portes du parc, il apperçut auprès de lui deux femmes assises, qui s'entrenoient au pied d'un arbre. Il ne douta point que ces personnes ne fussent du château, & cette vue lui causa de l'émotion; mais il fut bien plus agité, lorsque ces femmes s'étant tournées de son côté au bruit que son cheval faisoit en courant, il reconnut sa chère Blanche. Elle s'étoit échappée du château avec Nise, celle de ses femmes qui avoit le plus de part à sa confiance, pour pleurer du moins son malheur en liberté.

Il vola, il se précipita, pour ainsi dire, à ses pieds, & voyant dans ses yeux tous les signes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blanche, lui dit-il, suspendez les mouvemens de votre douleur. Les appa-

rences, je l'avoue, me peignent coupable à vos yeux ; mais quand vous serez instruite du dessein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime, vous paroîtra une preuve de mon innocence, & de l'excès de mon amour. Ces paroles qu'Enrique croyoit capables de modérer l'affliction de Blanche, ne servirent qu'à la redoubler. Elle voulut répondre ; mais les sanglots étouffèrent sa voix. Le prince, étonné de son saisissement, lui dit : Quoi, madame, je ne puis calmer votre trouble ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance, moi qui mets en péril ma couronne & même ma vie, pour me conserver à vous ? Alors la fille de Léontio, faisant un effort sur elle pour s'expliquer, lui dit, Seigneur, vos promesses ne sont plus de saison. Rien désormais ne peut lier ma destinée à la vôtre. Ah ! Blanche, interrompit brusquement Enrique, quelles paroles cruelles me faites-vous entendre ? Qui peut vous enlever à mon amour ? Qui voudra s'opposer à la fureur d'un roi, qui mettroit en feu toute la Sicile, plutôt que de vous laisser ravir à ses espérances ? Tout votre pouvoir, seigneur, reprit languissamment la fille de Siffrédi, devient inutile contre les obstacles qui nous séparent. Je suis femme du connétable.

Femme du connétable ! s'écria le prince, en reculant de quelques pas. Il ne put continuer, tant il fut saisi, accablé de ce coup imprévu. Ses forces l'abandonnèrent. Il se laissa tomber au pied d'un arbre qui se trouva derrière lui. Il étoit pâle, tremblant, défait, & n'avoit de libre que les yeux, qu'il attacha sur Blanche, d'une manière à lui faire comprendre combien il étoit sensible au malheur qu'elle lui annonçoit. Elle regardoit de son côté d'un air qui lui faisoit assez connoître que ces mouvemens étoient peu différens des siens, & ces deux amans infortunés gardoient entre deux un silence qui avoit quelque chose d'affreux. Enfin le prince, revenant un peu de son désordre par un effort de courage, reprit la parole, & dit à Blanche en soupirant : Madame, qu'avez-vous fait ? Vous m'avez perdu, & vous vous êtes perdue vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le prince sembloit lui faire des reproches, lorsqu'elle croyoit avoir les plus fortes raisons de se plaindre de lui ; Quoi ! seigneur, répondit-elle, vous ajoutez la dissimulation à l'infidélité ? Vouliez-vous que je démentisse mes yeux & mes oreilles, & que, malgré leur rapport, je vous crusse innocent ? Non, seigneur, je vous l'a-

voue, je ne suis point capable de cet effort de raison. Cependant, madame, répliqua le roi, ces témoins, qui vous paroissent si fidèles, vous en ont imposé. Ils ont aidé eux-mêmes à vous trahir; & il n'est pas moins vrai que je suis innocent & fidèle, qu'il est vrai que vous êtes l'épouse du connétable. Eh! qu'oi, seigneur, reprit-elle, je ne vous ai point entendu confirmer à Constance le don de votre main & de votre cœur? Vous n'avez point assuré les grands de l'état que vous rempliriez les volontés du feu roi, & la princesse n'a pas reçu les hommages de vos nouveaux sujets, en qualité de reine & d'épouse du prince En-rique? Mes yeux étoient-ils donc fascinés? Dites, dites plutôt, infidèle, que vous n'avez pas cru que Blanche dût balancer dans votre cœur l'intérêt d'un trône; & sans vous abaisser à feindre ce que vous ne sentez plus, & ce que vous n'avez peut-être jamais senti, avouez que la couronne de Sicile vous a paru plus assurée avec Constance, qu'avec la fille de Léontio. Vous avez raison, seigneur, un trône éclatant ne m'étoit pas plus dû que le cœur d'une prince tel que vous. J'étois trop vaine d'oser prétendre à l'un & à l'autre; mais vous ne deviez pas m'entretenir dans cette erreur. Vous savez les allarmes que je vous ai temoignées sur votre perte,

qui me sembloit presque infaillible pour moi. Pourquoi m'avez-vous rassurée? Falloit-il dissiper mes craintes? J'aurois accusé le sort plutôt que vous, & du moins vous auriez conservé mon cœur au défaut d'une main qu'un autre n'eût jamais obtenue de moi. Il n'est plus tems présentement de vous justifier. Je suis l'épouse du connétable, & pour m'épargner la suite d'un entretien qui fait rougir ma gloire, souffrez, seigneur, que, sans manquer au respect que je vous dois, je quitte un prince qu'il ne m'est plus permis d'écouter.

A ces mots, elle s'éloigna d'Enrique avec toute la précipitation dont elle pouvoit être capable dans l'état où elle se trouvoit. Arrêtez, madame, s'écria-t-il. Ne désespérez point un prince plus disposé à renverser un trône que vous lui reprochez de vous avoir préféré, qu'à répondre à l'attente de ses nouveaux sujets. Ce sacrifice est présentement inutile, répartit Blanche. Il falloit me ravir au connétable, avant que de faire éclater des transports si généreux, puisque je ne suis plus libre, il m'importe peu que la Sicile soit réduite en cendres, & à qui vous donniez votre main. Si j'ai eu la foiblesse de laisser surprendre mon cœur, du moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvemens, & de faire voir au nouveau roi

de Sicile que l'épouse du connétable n'est plus l'amante du prince Enrique. En parlant de cette sorte, comme elle touchoit à la porte du parc, elle y rentra brusquement avec Nise ; & fermant après elle cette porte, elle laissa le prince accablé de douleur. Il ne pouvoit revenir du coup que Blanche lui avoit porté par la nouvelle de son mariage. Injuste Blanche ! s'écrioit-il, vous avez perdu la mémoire de notre engagement. Malgré mes sermens & les vôtres, nous sommes séparés. Ah ! cruelle, que j'achète chèrement l'avantage de vous avoir fait approuver mon amour.

Alors l'image du bonheur de son rival vint s'offrir à son esprit avec toutes les horreurs de la jalousie ; & cette passion prit sur lui tant d'empire pendant quelques momens, qu'il fut sur le point d'immoler à son ressentiment le connétable & Siffrédi même. La raison toutefois calma peu à peu la violence de ses transports. Cependant l'impossibilité où il se voyoit d'ôter à Blanche les impressions qu'elle avoit de son infidélité, le mettoit au désespoir. Il se flattoit de les effacer, s'il pouvoit l'entretenir en liberté. Pour y parvenir, il jugea qu'il falloit éloigner le connétable, & il se résolut à le faire arrêter comme un homme suspect dans les conjonctures où l'état se trouvoit. Il en donna l'ordre au capitaine de ses gardes qui se rendit

à Belmonte, s'assura de sa personne à l'entrée de la nuit, & le mena au château de Palerme.

Cet incident répandit à Belmonte la consternation. Siffrédi partit sur le champ pour aller répondre au roi de l'innocence de son gendre, & lui représenter les suites fâcheuses d'un pareil emprisonnement. Ce prince, qui s'étoit bien attendu à cette démarche de son ministre, & qui vouloit au moins se ménager une libre entrevue avec Blanche, avant que de relâcher le connétable, avoit expressément défendu que personne lui parlât jusqu'au lendemain ; mais Léontio, malgré cette défense, fit si bien qu'il entra dans la chambre du roi : Seigneur, dit-il, en se présentant devant lui, s'il est permis à un sujet respectueux & fidèle de se plaindre de son maître, je viens me plaindre à vous de vous-même. Quel crime a commis mon gendre ? Votre majesté a-t-elle bien réfléchi sur l'opprobre éternel dont elle couvre ma famille, & sur les suites d'un emprisonnement qui peut aliéner de votre service les personnes qui remplissent les postes de l'état les plus importans ? J'ai des avis certains, répondit le roi, que le connétable a des intelligences criminelles avec l'infant Don Pédre. Des intelligences criminelles ? interrompit avec surprise Léontio. Ah ! seigneur, ne le croyez pas. L'on abuse votre majesté. La trahison

n'eut jamais d'entrée dans la famille de Siffrédi ; & il suffit au connétable qu'il soit mon gendre, pour être à couvert de tout soupçon. Le connétable est innocent ; mais des vues secrètes vous ont porté à le faire arrêter.

Puisque vous me parlez si ouvertement, repartit le roi, je vais vous parler de la même manière. Vous vous plaignez de l'emprisonnement du connétable ! Eh ! n'ai-je point à me plaindre de votre cruauté ? C'est vous, barbare Siffrédi, qui m'avez ravi mon repos, & réduit par vos soins officieux à envier le sort des plus vils mortels. Car ne vous flattez pas que j'entre dans vos idées. Mon mariage avec Constance est vainement résolu . . . Quoi, seigneur, interrompit en frémissant Léontio, vous pourriez ne point épouser la princesse, après l'avoir flattée de cette espérance aux yeux de tous vos peuples ? Si je trompe leur attente, répliqua le roi, ne vous en prenez qu'à vous. Pourquoi m'avez-vous mis dans la nécessité de leur promettre ce que je ne pouvois leur accorder ? Qui vous obligeoit à remplir du nom de Constance un billet que j'avois fait à votre fille ? Vous n'ignoriez pas mon intention. Falloit-il tyranniser le cœur de Blanche, en lui faisant épouser un homme qu'elle n'aimoit pas ? & quel droit avez vous sur le mien pour en disposer en faveur d'une princesse que je hais ?

Avez-vous oublié qu'elle est fille de cette cruelle Mathilde, qui foulant aux pieds les droits du sang & de l'humanité, fit expirer mon père dans les rigueurs d'une dure captivité ? Et je l'épouserois ! Non, Siffrédi, perdez cette espérance. Avant que de voir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flammes & ses sillons inondés de sang.

L'ai-je-bien entendu ? s'écria Léontio. Ah ! seigneur, que me faites-vous envisager ? Quelles terribles menaces ! Mais je m'allarme mal à propos, continua-t-il en changeant de ton. Vous chérissez trop vos sujets, pour leur procurer une si triste destinée. Vous ne vous laisserez point surmonter par l'amour. Vous ne ternirez pas vos vertus en tombant dans les foiblesses des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille au connétable, je ne l'ai fait, seigneur, que pour acquérir à votre majesté un sujet vaillant, qui pût appuyer de son bras, & de l'armée dont il dispose, vos intérêts contre ceux du prince Don Pédre. J'ai cru qu'en le liant à ma famille par des nœuds si étroits . . . Eh ! ce sont ces nœuds s'écria le prince Farique, ce sont ces funestes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami, pourquoi me porter un coup si sensible ? Vous avois-je chargé de ménager mes intérêts aux dépens de mon cœur ? Que

ne me laissiez-vous soutenir mes droits moi-même ? Manquai-je de courage pour réduire ceux de mes sujets qui voudront s'y opposer ? J'aurois bien su punir le connétable, s'il m'eût désobéi. Je sais que les rois ne sont pas des tyrans, que le bonheur de leurs peuples est leur premier devoir ; mais doivent-ils être les esclaves de leurs sujets ? & du moment que le Ciel les choisit pour gouverner, perdent-ils le droit que la nature accorde à tous les hommes, de disposer de leurs affections ? Ah ! s'ils n'en peuvent jouir comme les derniers des mortels, reprenez, Siffrédi, cette souveraine puissance que vous m'avez voulu assurer aux dépens de mon repos.

Vouz ne pouvez ignorer, seigneur, répliqua le ministre, que c'est au mariage de la princesse que le feu roi votre oncle attache la succession de la couronne. Et quel droit, repartit Enrique, avoit-il lui-même d'établir cette disposition ? Avoit-il reçu cette indigne loi du roi Charles son frère, lorsqu'il lui succéda ? Deviez-vous avoir la foiblesse de vous soumettre à une condition si injuste ? Pour un grand chancelier, vous êtes bien mal instruit de nos usages. En un mot, quand j'ai promis ma main à Constance, cet engagement n'a pas été volontaire. Je ne prétends point tenir ma promesse ; & si Don Pédre fonde sur mon refus l'espérance de mon-

ter au trône, sans engager les peuples dans un démêlé qui coûteroit trop de sang, l'épée pourra décider entre nous qui des deux sera le plus digne de régner. Léontio n'osa le presser davantage, & se contenta de lui demander à genoux la liberté de son gendre; ce qu'il obtint. Allez, lui dit le roi, retournez à Belmonte. Le connétable vous y suivra bientôt. Le ministre sortit, & regagna Belmonte, persuadé que son gendre marcheroit incessamment sur ses pas. Il se trompoit. Enrique vouloit voir Blanche cette nuit, & pour cet effet il remit au lendemain matin l'élargissement de son époux.

Pendant ce tems-là le connétable faisoit de cruelles réflexions. Son emprisonnement lui avoit ouvert les yeux sur la véritable cause de son malheur. Il s'abandonna tout entier à sa jalousie, & démentant la fidélité qui l'avoit jusqu'alors rendu si recommandable, il ne respira plus que vengeance. Comme il jugeoit bien que le roi ne manqueroit pas cette nuit d'aller trouver Blanche; pour les surprendre ensemble, il pria le gouverneur du château de Palerme de la laisser sortir de prison, l'assurant qu'il y rentreroit le lendemain avant le jour. Le gouverneur, qui lui étoit tout dévoué, y consentit d'autant plus facilement qu'il avoit déjà su que Siffrédi avoit obtenu sa liberté, & même il lui fit

donner un cheval pour se rendre à Belmonte. Le connétable y étant arrivé, attacha son cheval à un arbre, entra dans le parc par une petite porte dont il avoit la clef, & fut assez heureux pour se glisser dans le château, sans rencontrer personne. Il gagna l'appartement de sa femme, & se cacha dans l'antichambre, derrière un paravent qu'il y trouva sous sa main. Il se proposoit d'observer de là tout ce qui se passeroit, & de paroître subitement dans la chambre de Blanche au moindre bruit qu'il y entendroit. Il en vit sortir Nise qui venoit de quitter sa maîtresse pour se retirer dans un cabinet où elle couchoit.

La fille de Siffrédi, qui avoit pénétré sans peine la motif de l'emprisonnement de son mari, jugeoit bien qu'il ne reviendrait pas cette nuit à Belmonte, quoique son père lui eût dit que le roi l'avoit assuré que le connétable partiroit bientôt après lui. Elle ne doutoit pas qu'Enrique ne voulût profiter de la conjoncture pour la voir & l'entretenir en liberté. Dans cette pensée, elle attendoit ce prince, pour lui reprocher une action qui pouvoit avoir de terribles suites pour elle. Effectivement, peu de tems après la retraite de Nise, la coulisse s'ouvrit, & le roi vint se jeter aux genoux de Blanche: Madame, lui dit-il, ne me condamnez point sans m'enten-

dre. Si j'ai fait emprisonner le connétable, songez que c'étoit le seul moyen qui me restoit pour me justifier. N'imputez donc qu'à vous seule cet artifice. Pourquoi ce matin refusiez-vous de m'entendre? Hélas! demain votre époux sera libre, & je ne pourrai plus vous parler. Ecoutez-moi donc pour la dernière fois. Si votre père rend mon sort déplorable, accordez-moi du moins la triste consolation de vous apprendre que je ne me suis point attiré ce malheur par mon infidélité. Si j'ai confirmé à Constance le don de ma main, c'est que je ne pouvois m'en dispenser dans la situation où votre père avoit réduit les choses. Il falloit tromper la princesse pour votre intérêt & pour le mien; pour vous assurer la couronne & la main de votre amant. Je me promettois d'y réussir. J'avois déjà pris des mesures pour rompre cet engagement; mais vous avez détruit mon ouvrage, & disposant de vous trop légèrement, vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parfait amour auroit rendu contents.

Il acheva ce discours avec des signes si visibles d'un véritable désespoir, que Blanche en fut touchée. Elle ne douta plus de son innocence. Elle en eut d'abord de la joie; ensuite le sentiment de son infortune en devint plus vif. Ah! seigneur, dit-elle au prince,

après la disposition que le destin a fait de nous, vous me causez une peine nouvelle en m'apprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai-je, fait, malheureuse? Mon ressentiment m'a séduite. Je me suis crue abandonnée & dans mon dépit j'ai reçu la main du connétable, que mon père m'a présentée. J'ai fait le crime & nos malheurs. Hélas! dans le tems que je vous accusois de me tromper, c'étoit donc moi qui rompois des nœuds que j'avois juré de rendre éternels? Vengez-vous seigneur, à votre tour. Hâissez l'ingrate Blanche . . . Oubliez . . . Eh! le puis-je, madame, interrompit tristement Enrique? Le moyen d'arracher de mon cœur une passion que votre injustice même ne sauroit éteindre. Il faut pourtant vous faire cet effort, seigneur, reprit en soupirant la fille de Siffrédi . . Eh! serez-vous capable de cet effort, vous-même, répliqua le roi? Je ne me promets pas d'y réussir, repartit-elle; mais je n'épargnerai rien pour en venir à bout. Ah! cruelle, dit le prince, vous oublierez facilement Enrique, puisque vous pouvez en former le dessein. Quelle est donc votre pensée, dit Blanche d'un ton ferme? Vous flattez vous que je puisse vous permettre de continuer à me rendre des soins? Non, seigneur, renoncez à cette espérance. Si je n'étois pas née pour être

reine, le Ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illégitime. Mon époux est comme vous, seigneur, de la noble maison d'Anjou, & quand ce que je lui dois n'opposeroit pas un obstacle insurmontable à vos galanteries, ma gloire m'empêcheroit de les souffrir. Je vous conjure de vous retirer. Il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie, s'écria le roi: Ah! Blanche, est-il possible que vous me traitiez avec tant de rigueur? Ce n'est donc point assez pour m'accabler, que vous soyez l'épouse du connétable? Vous voulez encore m'interdire votre vue, la seule consolation qui me reste. Fuyez plutôt, répondit la fille de Siffrédi en versant quelques larmes. La vue de ce qu'on a tendrement aimé n'est plus un bien, lorsqu'on a perdu toute espérance. Adieu, seigneur, fuyez-moi. Vous devez cet effort à votre gloire & à ma réputation. Je vous le demande aussi pour mon repos; car enfin, quoique ma vertu ne soit point allarmée des mouvemens de mon cœur, le souvenir de votre tendresse me livre des combats si cruels, qu'il m'en coûte trop pour les soutenir.

Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'elle renversa, sans y penser, un flambeau qui étoit sur une table derrière elle. La bougie s'éteignit en tombant. Blanche la ramasse, & pour la rallumer, elle ouvre

la porte de l'antichambre, & gagne le cabinet de Nise qui n'étoit pas encore couchée ; puis elle revient avec de la lumière. Le roi, qui attendoit son retour, ne la vit pas plutôt, qu'il se remit à la presser de souffrir son attachement. A la voix de ce prince, le connétable, l'épée à la main, entra brusquement dans la chambre presque en même tems que son épouse, & s'avançant vers Enrique avec tout le ressentiment que sa rage lui inspiroit ; C'en est trop, tyran, lui cria-t-il, ne crois pas que je sois assez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur. Ah ! traître, lui répondit le roi, en se mettant en défense, ne t'imagines pas toi-même pouvoir impunément exécuter ton dessein. A ces mots, il commencèrent un combat qui fut trop vif pour durer long-tems. Le connétable, craignant que Siffrédi & ses domestiques n'accourussent trop vite aux cris que poussoit Blanche & ne s'opposassent à sa vengeance, ne se menagea point. Sa fureur lui ôta le jugement. Il prit si mal ses mesures, qu'il s'enferra lui-même dans l'épée de son ennemi. Elle lui entra dans le corps jusqu'à la garde. Il tomba, & le roi s'arrêta dans le moment

La fille de Léontio, touchée de l'état où elle voyoit son époux, & surmontant la répugnance naturelle qu'elle avoit pour lui, se

jeta à terre, & s'empessa de le secourir. Mais ce malheureux époux étoit trop prévenu contre elle, pour se laisser attendrir aux témoignages qu'elle lui donnoit de sa douleur & de sa compassion. La mort dont il sentoit les approches, ne put étouffer les transports de sa jalousie. Il n'envisagea dans ces derniers momens que le bonheur de son rival; & cette idée lui parut si affreuse, que rappelant tout ce qui lui restoit de force, il leva son épée qu'il tenoit encore, & la plongea dans le cœur de Blanche: Meurs, lui dit-il, en la perçant, meurs, infidèle épouse, puisque les nœuds de l'hyménée n'ont pu me conserver une foi que tu m'avois jurée sur les autels. Et toi, poursuivit-il, Enrique, ne t'applaudis point de ta destinée. Tu ne saurois jouir de mon malheur. Je meurs content. En achevant de parler de cette sorte, il expira, & son visage, tout couvert qu'il étoit des ombres de la mort, avoit encore quelque chose de fier & de terrible. Celui de Blanche offroit un spectacle bien différent. Le coup qui l'avoit frappée étoit mortel. Elle tomba sur le corps mourant de son époux; & le sang de l'innocente victime se confondit avec celui de son meurtrier, qui avoit si brusquement exécuté sa cruelle résolution, que le roi n'en avoit pu prévenir l'effet.

Ce prince infortuné fit un cri, en voyant tomber Blanche ; & plus frappé qu'elle du coup qui l'arrachoit à la vie, il se mit en devoir de lui rendre les mêmes soins qu'elle avoit voulu prendre, & dont elle avoit été si mal récompensée. Mais elle lui dit d'une voix mourante : Seigneur, votre peine est inutile. Je suis la victime que le sort impitoyable demandoit. Puisse-t-elle apaiser sa colère, & assurer le bonheur de votre règne. Comme elle achevoit ces paroles, Léontio, attiré par les cris qu'elle avoit poussés, arriva dans la chambre ; & saisi des objets qui se présentoient à ses yeux, il demeura immobile. Blanche, sans l'appercevoir, continua de parler au roi. Adieu, prince, lui dit-elle ; conservez chèrement ma mémoire. Ma tendresse & mes malheurs vous y obligent. N'ayez point de ressentiment contre mon père. Ménagez ses jours & sa douleur, & rendez justice à son zèle. Sur tout, faites lui connoître mon innocence. C'est ce que je vous recommande plus que toute autre chose. Adieu, mon cher Enrique je meurs recevez mon dernier soupir.

A ces mots elle mourut. Le roi garda quelque tems un morne silence. Ensuite il dit à Siffrédi, qui paroissoit dans un accablement mortel : Voyez, Léontio, contemplez votre ouvrage. Considérez dans ce tragique événe-

ment le fruit de vos soins officieux, & de votre zèle pour moi. Le vieillard ne répondit rien, tant il étoit pénétré de douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des choses qu'aucuns termes ne peuvent exprimer ? Il suffit de dire qu'ils firent l'un & l'autre les plaintes du monde les plus touchantes, dès que leur affliction leur permit de faire éclater leurs mouvemens.

Le roi conserva toute sa vie un tendre souvenir de Blanche. Il ne put se résoudre à épouser Constance. L'infant Don Pédre se joignit à cette princesse, & tous deux ils n'épargnèrent rien pour faire valoir la disposition du testament de Roger ; mais ils furent enfin obligés de céder au roi Enrique, qui vint à bout de ses ennemis. Pour Siffrédi, le chagrin qu'il eut d'avoir causé tant de malheurs, le détacha du monde, & lui rendit insupportable le séjour de sa patrie. Il abandonna la Sicile ; & passant en Espagne avec Porcie, la fille qui lui restoit, il acheta ce château. Il vécut ici près de quinze années, après la mort de Blanche, & il eut, avant que de mourir, la consolation de marier Porcie. Elle épousa Don Jérôme de Silva, & je suis l'unique fruit de ce mariage. Voilà, poursuivit la veuve de Don Pedro de Pinarés, l'histoire de ma famille, & un fidèle récit des malheurs qui sont représentés dans ce

tableau, que Léontio mon ayeul fit faire pour laisser à sa postérité un monument de cette funeste aventure.

Ortiz, ses compagnes & moi, après avoir entendu cette histoire, nous sortîmes de la salle, où nous laissâmes Aurore avec Elvire. Elles y passèrent le reste de la journée à s'entretenir. Elles ne s'ennuyoient point l'une avec l'autre, & le lendemain, quand nous partîmes, elles eurent autant de peine à se quitter, que deux amies qui se sont fait une douce habitude de vivre ensemble.

Enfin, nous arrivâmes sans accident à Salamanque. Nous y louâmes d'abord une maison toute meublée ; & la dame Ortiz, ainsi que nous en étions convenus, prit le nom de Dona Kiména de Guzman. Elle avoit été trop longtemps duègne, pour n'être pas une bonne actrice. Elle sortit un matin avec Aurore, une femme de chambre & un valet, & se rendit à un hôtel garni, où nous avions appris que Pachéco logeoit ordinairement. Elle demanda s'il y avoit quelque appartement à louer. On lui répondit qu'oui, & on lui en montra un assez propre, qu'elle arrêta. Elle donna même de l'argent d'avance à l'hôtesse, en lui disant

que c'étoit pour un de ses neveux, qui venoit de Tolède étudier à Salamanque, & qui devoit arriver ce jour-là.

La duègne & ma maitresse, après s'être assurées de ce logement, revinrent sur leurs pas, & la belle Aurore sans perdre de tems se travestit en cavalier ; elle couvrit ses cheveux noirs d'une fausse chevelure blonde, se teignit les sourcils de la même couleur, & s'ajusta de sorte qu'elle pouvoit fort bien passer pour un jeune seigneur. Elle avoit l'action libre & aisée, & à la réserve de son visage, qui étoit un peu trop beau pour un homme, rien ne trahissoit son déguisement. La suivante qui devoit lui servir de page, s'habilla aussi, & nous n'apprehendions point qu'elle fît mal son personnage ; outre qu'elle n'étoit pas des plus jolies, elle avoit un petit air effronté qui convenoit fort à son rôle. L'après-dinée, ces deux actrices se trouvant en état de paroître sur la scène, c'est-à-dire, dans l'hôtel garni, j'en pris le chemin avec elles. Nous y allâmes tous trois en carrosse, & nous y portâmes toutes les hardes dont nous avions besoin.

L'hôtesse, appelée Bernarda Ramirez, nous reçut avec beaucoup de civilité, & nous conduisit à notre appartement, où nous commençâmes à l'entretenir. Nous convînmes de la nourriture qu'elle auroit soin de nous fournir,

& de ce que nous lui donnerions pour cela tous les mois. Nous lui demandâmes ensuite si elle avoit bien des pensionnaires. Je n'en ai pas présentement, nous répondit-elle ; je n'en manquerois point si j'étois d'humeur à prendre toute sorte de personnes ; mais je ne veux que de jeunes seigneurs. J'en attends ce soir un qui vient de Madrid achever ici ses études. C'est Don Luis Pachéco. Un cavalier de vingt ans tout au plus. Si vous ne le connoissez pas personnellement, vous pouvez en avoir entendu parler. Non, dit Aurore ; je n'ignore pas qu'il est d'une illustre famille ; mais je ne sais quel homme c'est, & vous me ferez plaisir de me l'apprendre, puisque je dois demeurer avec lui. Seigneur, reprit l'hôtesse, en regardant ce faux cavalier, c'est une figure toute brillante ; il est fait à peu près comme vous. Ah ! que vous serez bien ensemble l'un & l'autre ! Je pourrai me vanter d'avoir chez moi les deux plus gentils seigneurs d'Espagne.

La bonne veuve n'avoit pas achevé de parler, que nous entendîmes du bruit dans la cour. Nous regardâmes aussi-tôt par la fenêtre, & nous apperçûmes deux hommes qui descendoient de cheval. C'étoit Don Luis Pachéco lui-même, qui arrivoit de Madrid, avec un valet de chambre. La vieille nous quitta pour aller le recevoir, & ma maîtresse se disposa,

non sans émotion, à jouer le rôle de Don Félix, Nous vîmes bientôt entrer dans notre appartement Don Luis, encore tout botté : Je viens d'apprendre, dit-il en saluant Aurore, qu'un jeune seigneur Tolédan est logé dans cet hôtel. Il veut bien que je lui témoigne la joie que j'ai de loger avec lui. Pendant que ma maîtresse répondoit à ce compliment, Pachéco me parut surpris de trouver un cavalier si aimable. Aussi ne put-il s'empêcher de lui dire qu'il n'en avoit jamais vu de si beau, ni de si bien fait. Après force discours pleins de politesse de part & d'autre, Don Luis se retira dans l'appartement qui lui étoit destiné.

Les deux nouveaux amis se rassemblèrent le lendemain matin. Ce fut leur premier soin. Ils commencèrent la journée par des embrassades qu'Aurore fut obligée de donner & de recevoir, pour bien jouer le rôle de Don Félix. Ils allèrent ensemble se promener dans la ville, & je les accompagnai avec Chilindron, valet de Don Luis. Nous nous arrêtâmes auprès de l'université pour regarder quelques affiches de livres qu'un venoit d'attacher à la porte. Plusieurs personnes s'amusoient aussi à les lire ; & j'aperçus parmi ceux-là un petit homme qui disoit son sentiment sur ces ouvrages affichés. Je remarquai qu'on l'écoutoit avec une extrême attention, & je jugeai en même

tems qu'il croyoit mériter qu'on l'écoutât. Il paroissoit vain, & il avoit l'esprit décisif, comme l'ont la plupart des petits hommes. Cette *nouvelle traduction d'Horace*, disoit-il, que vous voyez annoncée au public en si gros caractères, est un ouvrage en prose composé par un vieil auteur du collège. C'est un livre fort estimé des écoliers. Ils en ont consumé eux seuls quatre éditions. Il n'y a pas un honnête homme qui en ait acheté un exemplaire. Il ne portoit pas de jugement plus avantageux des autres livres. Il les frondoit tous sans charité. C'étoit apparemment quelque auteur. Je n'aurois pas été fâché de l'entendre jusqu'au bout ; mais il me fallut suivre Don Luis & Don Félix, qui, ne prenant pas plus de plaisir à ses discours que d'intérêt au livre qu'il critiquoit, s'éloignèrent de lui & de l'université.

Nous revînmes à notre hôtel à l'heure du dîner. Ma maîtresse se mit à table avec Pachéco, & fit adroitement tomber la conversation sur sa famille : Mon père, dit-elle, est un cadet de la maison de Mendocce, qui s'est établi à Tolède ; & ma mère est propre sœur de Dona Kiména de Guzman, qui depuis quelques jours est venue à Salamanque pour une affaire importante avec sa nièce Aurore, fille unique de Don Vincent

de Guzman, que vous avez peut-être connu. Non, répondit Don Luis, mais on m'en a souvent parlé, ainsi que d'Aurore votre cousine. Dois-je croire ce qu'on dit de cette jeune dame? On assure que rien n'égale son esprit & sa beauté. Pour de l'esprit, reprit Don Félix, elle n'en manque pas; elle l'a même assez cultivé. Mais ce n'est point une si belle personne; on trouve que nous nous ressemblons beaucoup. Si cela est, s'écria Pachéco, elle justifie sa réputation. Vos traits sont réguliers; votre teint est parfaitement beau; votre cousine doit être charmante. Je voudrois bien la voir & l'entretenir. Je m'offre à satisfaire votre curiosité, repartit le faux Mendoce, & même dès ce jour. Je vous mène cette après-dînée chez ma tante.

Ma maîtresse changea tout à coup de matière, & parla de choses indifférentes. L'après-midi, pendant qu'ils se dispoient tous deux à sortir pour aller chez Dona Kiména, je pris les devans, & courus avertir la duègne de se préparer à cette visite. Je revins ensuite sur mes pas, pour accompagner Don Félix, qui conduisit chez sa tante le seigneur Don Luis. Mais à peine furent-ils entrés dans la maison, qu'ils rencontrèrent la dame Chimène qui leur fit signe de ne point faire de bruit:

Paix, paix, leur dit-elle d'une voix basse, vous réveillerez ma nièce. Elle a depuis hier une migraine effroyable, qui ne fait que de la quitter, & la pauvre enfant repose depuis un quart d'heure. Je suis fâché de ce contre-tems, dit Mendoce, en affectant un air mortifié. J'espérois que nous verrions ma cousine. J'avois fait fête de ce plaisir à mon ami Pachéco. Ce n'est pas une affaire si pressée, répondit en souriant Ortiz, vous pouvez la remettre à demain. Les cavaliers eurent une conversation fort courte avec la vieille, & se retirèrent.

Don Luis nous mena chez un jeune gentilhomme de ses amis qu'on appeloit Don Gabriel de Pédros. Nous y passâmes le reste de la journée ; nous y soupâmes même, & nous n'en sortîmes que sur les deux heures après minuit, pour nous en retourner au logis. Nous avions peut-être fait la moitié du chemin, lorsque nous rencontrâmes sous nos pieds dans la rue deux hommes étendus par terre. Nous jugeâmes que c'étoit des malheureux qu'on venoit d'assassiner, & nous nous arrê tâmes pour les secourir, s'il en étoit encore tems. Comme nous cherchions à nous instruire, autant que l'obscurité de la nuit nous le pouvoit permettre, de l'état où ils se trouvoient, la patrouille arriva. Le commandant nous prit d'abord pour des assassins, &

nous fit environner par ses gens; mais il eut meilleure opinion de nous, lorsqu'il nous eut entendu parler, & qu'à la faveur d'une lanterne sourde, il vit les traits de Mendoce, & de Pachéco. Ses archers, par son ordre, examinèrent les deux hommes que nous nous imaginions avoir été tués, & il se trouva que c'étoit un gros licencié avec son valet, tous deux pris de vin, ou plutôt ivres morts. Messieurs, s'écria un des archers, je reconnois ce gros vivant. Eh! c'est le seigneur licencié Guyomar, recteur de notre université. Tel que vous le voyez, c'est un grand personnage, un génie supérieur. Il n'y a point de philosophe qu'il ne terrasse dans une dispute. Il a un flux de bouche sans pareil. C'est dommage qu'il aime un peu trop le vin. Il revient de souper en ville où, par malheur, son guide s'est enivré comme lui. Ils sont tombés l'un & l'autre dans le ruisseau. Avant que le bon licencié fût recteur, cela lui arrivoit assez souvent. Les honneurs, comme vous voyez, ne changent pas toujours les mœurs. Nous laissâmes ces ivrognes entre les mains de la patrouille, qui eut soin de les porter chez eux. Nous regagnâmes notre hôtel, & chacun ne songea qu'à se reposer.

Don Félix & Don Luis se levèrent sur le midi; & s'étant tous deux rejoints, Aurore

de Guzman fut la première chose dont ils s'entretinrent. Gil Blas, me dit ma maîtresse, va chez ma tante Dona Kiména, & lui demande de ma part si nous pouvons aujourd'hui, le seigneur Pachéco & moi, voir ma cousine. Je sortis pour m'acquitter de cette commission, où plutôt pour concerter avec la duègne ce que nous avions à faire; & quand nous eûmes pris ensemble de justes mesures, je vins rejoindre le faux Mendoce: Seigneur, lui dis-je, votre cousine Aurore se porte à merveilles. Elle m'a chargé elle-même de vous témoigner de sa part que votre visite ne lui sauroit être que très-agréable; & Dona Kiména m'a dit d'assurer le seigneur Pachéco qu'il sera toujours parfaitement bien reçu chez elle sous vos auspices.

Je m'aperçus que ces dernières paroles firent plaisir à Don Luis. Ma maîtresse le remarqua de même, & en conçut un heureux présage. Un moment avant le dîner, le valet de la senora Kiména parut, & dit à Don Félix: Seigneur, un homme de Tolède est venu vous demander chez madame votre tante, & y a laissé ce billet. Le faux Mendoce l'ouvrit, & y trouva ces mots, qu'il lut à haute voix: *Si vous avez envie d'apprendre des nouvelles de votre père, & des choses de conséquence pour vous, ne manquez pas aussi-tôt la présente reçue, de vous rendre au*

Cheval Noir, auprès de l'université. Je suis, dit-il, trop curieux de savoir ces choses importantes, pour ne pas satisfaire ma curiosité tout à l'heure. Sans adieu, Pachéco, continua-t-il, si je ne suis point de retour ici dans deux heures, vous pourrez aller seul chez ma tante. J'irai vous y joindre dans l'après-dinée. Vous savez ce que Gil Blas vous a dit de la part de Dona Kiména; vous êtes en droit de faire cette visite. Il sortit en parlant de cette sorte, & m'ordonna de le suivre.

Vous vous imaginez bien qu'au lieu de prendre la route du Cheval Noir, nous enfilâmes celle de la maison où étoit Ortiz. D'abord que nous y fûmes arrivés, nous nous préparâmes à représenter notre pièce. Aurore ôta sa chevelure blonde, lava & frotta ses sourcils, mit un habit de femme, & devint une belle brune telle qu'elle l'étoit naturellement. On peut dire que son déguisement la changeoit à un point, qu'Aurore & Don Félix paroissoient deux personnes différentes. Il sembloit même qu'elle fut beaucoup plus grande en femme qu'en homme. Il est vrai que ses chappins, (car elle en avoit d'une hauteur excessive) n'y contribuoient pas peu. Elle attendit Don Luis avec une agitation mêlée de crainte & d'espérance. Tantôt elle se fioit à son esprit & à sa beauté, & tantôt elle

appréhendoit de n'en faire qu'un essai malheureux. Ortiz de son côté se prépara de son mieux à seconder ma maîtresse. Pour moi, comme il ne falloit pas que Pachéco me vit dans cette maison, & que semblable aux acteurs qui ne paroissent qu'au dernier acte d'une pièce, je ne devois me montrer que sur la fin de la visite, je sortis aussi-tôt que j'eus dîné.

Enfin tout étoit en état, quand Don Luis arriva. Il fut reçu très-agréablement de la dame Chimène, & il eut avec Aurore une conversation de deux ou trois heures ; après quoi, j'entrai dans la chambre où ils étoient ; & m'adressant au cavalier : Seigneur, lui dis-je, Don Félix mon maître ne viendra point ici d'aujourd'hui. Il vous prie de l'excuser. Il est avec trois hommes de Tolède, dont il ne peut se débarrasser. Ah ! le petit libertin ! s'écria Dona Kiména. Il est sans doute en débauche. Non, madame, repris-je, il s'entretient avec eux d'affaires fort sérieuses. Il a un véritable chagrin de ne pouvoir se rendre ici. Il m'a chargé de vous le dire aussi-bien qu'à Dona Aurora. Oh ! je ne reçois point ses excuses, dit ma maîtresse en plaisantant. Il sait que j'ai été indisposée, il devoit marquer un peu plus d'empressement pour les personnes à qui le sang le lie. Pour le punir, je ne veux le voir

de quinze jours. Eh ! madame, dit alors Don Luis, ne formez point une si cruelle résolution, Don Félix est assez à plaindre de ne vous avoir pas vue.

Ils plaisantèrent quelque tems là-dessus. Ensuite Pachéco se retira. La belle Aurore change aussi-tôt de forme, & reprend son habit de cavalier ; elle retourne à l'hôtel garni le plus promptement qu'il lui est possible : Je vous demande pardon, cher ami, dit-elle à Don Luis, de ne vous avoir pas été trouver chez ma tante ; mais je n'ai pu me défaire des personnes avec qui j'étois. Ce qui me console, c'est que vous avez eu du moins tout le loisir de satisfaire vos desirs curieux. Eh bien, que pensez-vous de ma cousine ? J'en suis enchanté, répondit Pachéco. Vous aviez raison de dire que vous vous ressemblez tous deux. Je n'ai jamais vu de traits plus semblables ; c'est le même tour de visage. Vous avez les mêmes yeux, la même bouche, le même son de voix. Il y a pourtant quelque différence ; Aurore est plus grande que vous ; elle est brune, & vous êtes blond ; vous êtes enjoué, elle est sérieuse. Voilà tout ce qui vous distingue l'un de l'autre. Pour de l'esprit, continua-t-il, je ne crois pas qu'une substance, céleste puisse en avoir plus que votre cousine. En un mot, c'est une personne d'un mérite infini.

Les seigneur Pachéco prononça ces dernières paroles avec tant de vivacité, que Don Félix lui dit en souriant : Ami, je me repens de vous avoir fait faire connoissance avec Dona Kiména, & si vous m'en croyez, vous n'irez plus chez elle. Je vous le conseille pour votre repos. Aurore de Guzman pourroit vous faire voir du pays, & vous inspirer une passion Je n'ai pas besoin de la revoir, interrompit-il, pour en devenir amoureux. L'affaire en est faite. J'en suis fâché pour vous, répliqua le faux Mendoce ; car vous n'êtes pas un homme à vous attacher, & ma cousine ne s'accommoderoit pas d'un amant qui n'auroit pas des vues légitimes. Des vues légitimes ! repartit Don Luis. Peut-on en avoir d'autres sur une fille de son sang ? C'est me faire une offense que de m'en croire capable. Connoissez-moi mieux, mon cher Mendoce ; hélas, je m'estimerois le plus heureux de tous le hommes, si elle approuvoit ma recherche, & vouloit lier sa destinée à la mienne.

En le prenant sur ce ton-là, reprit Don Félix, vous m'intéressez à vous servir. Oui, j'entre dans vos sentimens. Je vous offre mes bons services auprès d'Aurore, & je veux dès demain essayer de gagner ma tante, qui a beaucoup de crédit sur son esprit. Pachéco rendit mille grâces au cavalier qui lui faisoit de si belles promesses,

& nous nous apperçûmes avec joie que notre stratagème ne pouvoit aller mieux. Le jour suivant nous augmentâmes encore l'amour de Don Luis par une nouvelle invention. Ma maîtresse, après avoir été trouver Dona Kiména, comme pour la rendre favorable à ce cavalier, vint le rejoindre : J'ai parlé à ma tante, lui dit-elle, & je n'ai pas eu peu de peine à la mettre dans vos intérêts ; elle étoit furieusement prévenue contre vous. Je ne sais qui vous à fait passer dans son esprit pour un libertin ; mais il est constant que quelqu'un lui a fait de vous un portrait désavantageux. Heureusement j'ai entrepris votre apologie, & j'ai pris si vivement votre parti, que j'ai détruit enfin la mauvaise impression qu'on lui avoit donnée de vos mœurs.

Ce n'est pas tout, poursuivit Aurore, je veux que vous ayez en ma présence un entretien avec ma tante ; nous acheverons de vous assurer son appui. Páchéco témoigna une extrême impatience d'entretenir Dona Kiména, & cette satisfaction lui fut accordée le lendemain matin. Le faux Mendoce le conduisit à la dame Ortiz, & ils eurent tous trois une conversation, où Don Luis fit voir qu'en peu de tems il s'étoit laissé fort enflammer. L'adroite Kiména feignit d'être touchée de toute la tendresse qu'il faisoit paroître, & promit au cavalier de faire tous

ses efforts pour engager sa nièce à l'épouser. Pachéco se jeta aux pieds d'une si bonne tante, pour la remercier de ses bontés. Là-dessus Don Félix demanda si sa cousine étoit levée ? Non, répondit la duègne, elle repose encore, & vous ne sauriez la voir présentement ; mais revenez cette après-dînée, & vous lui parlerez à loisir. Cette réponse de la dame Kiména redoubla, comme vous pouvez croire, la joie de Don Luis, qui trouva le reste de la matinée bien long. Il regagna l'hôtel garni avec Mendocce, qui ne prenoit pas peu de plaisir à l'observer, & à remarquer en lui toutes les apparences d'un véritable amour.

Ils ne s'entretinrent que d'Aurore ; & lorsqu'ils eurent dîné, Don Félix dit à Pachéco : Il me vient une idée. Je suis d'avis d'aller chez ma tante quelques momens avant vous ; je veux parler en particulier à ma cousine, & découvrir, s'il est possible, dans quelle disposition son cœur est à votre égard. Don Luis approuva cette pensée. Il laissa sortir son ami, & ne partit qu'une heure après lui. Ma maîtresse profita si bien de ce tems-là, qu'elle étoit habillée en femme, quand Pachéco arriva. Je croyois, dit ce cavalier, après avoir salué Aurore & la duègne, je croyois trouver ici Don Félix. Vous le verrez dans un instant, répondit Dona Kiména ; il écrit dans mon cabinet. Pachéco

parut se payer de cette défaite, & lia conversation avec les dames. Cependant, il s'aperçut que les heures s'écouloient sans que Mendoce se montrât ; & comme il ne put s'empêcher d'en témoigner quelque surprise, Aurore changea tout à coup de contenance, se mit à rire, & dit à Don Luis : Est-il possible que vous n'ayez pas encore le moindre soupçon de la supercherie qu'on vous fait ? Une fausse chevelure blonde, & des sourcils teints, me rendent-ils si différente de moi-même, qu'on puisse jusqu'à s'y tromper ? Désabusez-vous donc, Pachéco, continua-t-elle, en reprenant son sérieux, apprenez que Don Félix de Mendoce & Aurore de Guzman ne sont qu'une même personne.

Elle ne se contenta pas de le tirer de cette erreur, elle avoua la foiblesse qu'elle avoit pour lui, & toutes les démarches qu'elle avoit faites pour l'amener au point où elle le vouloit. Don Luis ne fut pas moins charmé que surpris de ce qu'il venoit d'entendre ; il se jeta aux pieds de sa maîtresse ; & lui dit avec transport : Ah ! belle Aurore, croirai-je en effet que je suis l'heureux mortel pour qui vous avez eu tant de bontés ? Que puis-je faire pour les reconnoître ? Un éternel amour ne sauroit assez les payer. Ces paroles furent suivies de mille autres discours tendres & passionnés ; après quoi ils parlèrent des mesures qu'ils avoient à

prendre pour parvenir à l'accomplissement de leurs désirs. Il fut résolu que nous partirions tous incessamment pour Madrid, où nous dénouerions notre comédie par un mariage. Ce dessein fut presque aussi-tôt exécuté que conçu; Don Luis, quinze jours après, épousa ma maîtresse, & leurs nôces donnèrent lieu à des fêtes & à des réjouissances infinies.

Trois semaines après ce mariage, ma maîtresse voulut récompenser les services que je lui avois rendus; elle me fit présent de cent pistoles, & me dit: Gil Blas, mon ami, je ne vous chasse point de chez moi; je vous laisse la liberté d'y demeurer tant qu'il vous plaira; mais un oncle de mon mari, Don Gonzale Pachéco, souhaite de vous avoir pour valet de chambre. Je lui ai parlé si avantageusement de vous, qu'il m'a témoigné que je lui ferois plaisir de vous donner à lui. C'est un seigneur de la vieille cour, ajouta-t-elle, un homme d'un très-bon caractère; vous serez parfaitement bien auprès de lui.

Je remerciai Aurore de ses bontés; comme elle n'avoit plus besoin de moi, j'acceptai d'autant plus volontiers le poste qui se presentoit, que je ne sortois point de la famille. J'allai donc un matin de la part de la nouvelle mariée chez le seigneur Don Gonzale. Il étoit encore au lit, quoiqu'il fût

près de midi. Lorsque j'entrai dans sa chambre, je le trouvai qui prenoit un bouillon qu'un page venoit de lui apporter. Le vieillard avoit la moustache en papillotes, les yeux presque éteints, avec un visage pâle & décharné. Il me reçut agréablement, & me dit que si je le voulois servir avec autant de zèle que j'avois servi sa nièce, je pouvois compter qu'il me feroit un heureux sort. Sur cette assurance, je promis d'avoir pour lui le même attachement que j'avois eu pour elle, & dès ce moment il me retint à son service.

Me voilà donc à un nouveau maître, & Dieu sait quel homme c'étoit. Quand il se leva, je crus voir la resurreccion du Lazare. Il avoit les jambes si menues, qu'elles me parurent encore très-fines après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'une sur l'autre. Outre cela cette momie vivante étoit asthmatique & toussoit à chaque parole qui lui sortoit de la bouche. Il prit d'abord du chocolat. Il demanda ensuite du papier & de l'encre, écrivit un billet qu'il cacheta, & fit porter à son adresse par le page qui lui avoit donné un bouillon; puis se tournant de mon côté: Mon ami, me dit-il, c'est toi que je prétends désormais charger de mes commissions, & particulièrement de celles qui regarderont Dona Eufrasia. Cette dame est une jeune personne que j'aime, & dont je fuis

tendrement aimé. Je te menerai chez elle dès aujourd'hui : Tu verras une personne toute aimable. Tu seras charmé de son air sage & retenu. Bien loin de ressembler à ces petites étourdies qui donnent dans la jeunesse, & s'engagent sur les apparences, elle a l'esprit déjà mûr & judicieux.

Le vieillard, après avoir écrit, s'arracha quelques poils de la barbe avec des pincettes, puis il se lava les yeux. Il lava aussi ses oreilles, ensuite ses mains, & quand il eut fait toutes ces ablutions, il teignit en noir sa moustache, ses sourcils & ses cheveux. Il fut plus long-tems à sa toilette qu'une vieille douairière qui s'étudie à cacher l'outrage des années. Comme il achevoit de s'ajuster, il entra un autre vieillard de ses amis qu'on nommoit le comte d'Asumar. Quelle différence il y avoit entre eux ! Celui-ci laissoit voir ses cheveux blancs, s'appuyoit sur un bâton, & sembloit se faire honneur de sa veillesse, au lieu de vouloir paroître jeune. Seigneur Pachéco, dit-il en entrant, je viens vous demander à dîner. Soyez le bien venu, comte, répondit mon maître. En même tems, ils s'embrassèrent l'un l'autre, s'assirent & commencèrent à s'entretenir en attendant qu'on servit.

Leur conversation roula d'abord sur une course de taureaux qui s'étoit faite depuis peu de jours. Ils parlèrent des cavaliers qui y avoient montré le plus d'adresse & de vigueur; & là-dessus le vieux comte, tel que Nestor à qui toutes les choses présentes donnoient occasion de louer les choses passées, dit en soupirant: Hélas! je ne vois point aujourd'hui d'hommes comparables à ceux que j'ai vus autrefois, ni les tournois ne se font pas avec autant de magnificence qu'on les faisoit dans ma jeunesse. Je riois en moi-même de la prévention du bon seigneur d'Asumar, qui ne s'en tint pas aux tournois; je me souviens, quand il fut à table, & qu'on apporta le fruit, qu'il dit en voyant de fort belles pêches, qu'on avoit servies: De mon tems les pêches étoient bien plus grosses qu'elles ne le sont à présent. La nature s'affoiblit de jour en jour. Sur ce pied-là, dis-je alors en moi-même en souriant, les pêches du tems d'Adam devoient être d'une grosseur merveilleuse.

Le comte d'Asumar demeura presque jusqu'au soir avec mon maître, qui ne se vit pas plutôt débarrassé de lui, qu'il sortit en me disant de le suivre. Nous allâmes chez Eufrasie, qui logeoit à cent pas de notre maison,

& nous la trouvâmes dans un appartement des plus propres. Elle étoit galamment habillée, & avoit un air de jeunesse qui ma la fit prendre pour une mineure, bien qu'elle eût trente bonnes années pour le moins. Elle pouvoit passer pour jolie, & j'admiraï bientôt son esprit. Ce n'étoit pas une de ces coquettes, qui n'ont qu'un babil brillant avec des manières libres; elle avoit de la modestie dans son action, comme dans ses discours, elle parloit le plus spirituellement du monde, sans paroître se donner pour spirituelle. Je laissai mon maître avec elle, & je descendis dans une salle, où je trouvai une vieille femme de chambre, que je reconnus pour une soubrette qui avoit été suivante d'une comédienne. De son côté, elle me remit: Eh! vous voilà, seigneur Gil Blas? me dit elle. Vous êtes donc sorti de chez Arsénie, comme moi de chez Constance? Oh vraiment, lui répondis-je, il y a longtemps que je l'ai quittée; j'ai même servi depuis une fille de condition. La vie des personnes de théâtre n'est guère de mon goût. Je me suis donné mon congé moi-même, sans daigner avoir le moindre éclaircissement avec Arsénie. Vous avez bien fait, reprit la soubrette nommée Beatrix, j'en ai usé à peu près de la même manière avec Constance. Un beau main, je lui rendis mes comptes

froidement. Elle les reçut sans me dire une syllabe; & nous nous séparâmes assez cavalièrement.

Je suis ravi, lui dis-je, que nous nous retrouvions dans une maison plus honorable. Dona Eufrasia me paroît une façon de femme de qualité, & je la crois d'un très-bon caractère. Vous ne vous trompez pas, me répondit la vieille suivante, elle a de la naissance, ce qui se voit assez par ses manières; & pour son humeur, je puis vous assurer qu'il n'y en a point de plus égale ni de plus douce. Elle n'est point de ces maîtresses emportées & difficiles qui trouvent à redire à tout, qui crient sans cesse, & tourmentent leurs domestiques. Je ne l'ai pas encore entendue gronder une seule fois, tant elle aime la douceur. Quand il m'arrive de ne pas faire les choses à sa fantaisie, elle me reprend sans colère, & jamais il ne lui échappe de ces épithètes dont les dames violentes sont si libérales. Mon maître, repris-je, est aussi fort doux. Il se familiarise avec moi, & me traite comme son égal plutôt que comme son laquais. En un mot, c'est le meilleur de tous les humains; & sur ce pied-là, nous sommes vous & moi beaucoup mieux que nous n'étions chez nos comédiennes. Mille fois mieux, repartit Beatrix, je menois une vie tumultueuse, au lieu que je vis présentement dans

la retraite. Il ne vient ici que le seigneur Don Gonzale. Je ne verrai que vous dans ma solitude. Le lendemain matin que je portai de la part de mon maître un billet doux à Eufrasia. Cette dame me fit un accueil gracieux, me dit mille choses obligeantes, & la femme de chambre aussi s'en mêla. L'une admiroit ma physionomie ; l'autre me trouvoit un air de sagesse & de prudence. A les entendre, le seigneur Don Gonzale possédoit en moi un trésor. En un mot, elle me louèrent tant que je me défiaï des louanges qu'elles me donnèrent. J'en pénétrai le motif ; mais je les reçus en apparence avec toute la simplicité d'un sot, & par cette contre-ruse je trompai les fripponnes qui levèrent enfin le masque.

Ecoute, Gil Blas, me dit Eufrasia ; il ne tiendra qu'à toi de faire ta fortune. Agissons de concert, mon ami. Don Gonzale est vieux, & d'une santé si délicate, que la moindre fièvre, aidée d'un bon médecin, l'emportera. Ménageons les momens qui lui restent, & faisons en sorte qu'il me laisse la meilleure partie de son bien. Je t'en ferai bonne part. Je te le promets, & tu peux compter sur cette promesse, comme si je te la faisois par devant tous les notaires de Madrid. Madame, lui répondis-je, disposez de votre serviteur. Vous n'avez qu'à me prescrire la conduite que je dois tenir, &

vous serez satisfaite. Hé bien, reprit-elle, il faut observer ton maître, & me rendre compte de tous ses pas. Quand vous vous entretiendrez tous deux, ne manque pas de faire tomber la conversation sur les femmes, & de là prends, mais avec art, occasion de lui dire du bien de moi. Occupe-le d'Eufrasie, autant qu'il te sera possible. Ce n'est pas tout ce que j'exige de toi, mon ami ; je te recommande encore d'être fort attentif à ce qui se passe dans la famille des Pachéco. Si tu t'apperçois que quelque parent de Don Gonzale ait de grandes assiduités auprès de lui, & couche en joue sa succession, tu m'en avertiras aussi-tôt. Je ne t'en demande pas davantage ; je le coulerai à fond en peu de tems. Je connois les divers caractères des parens de ton maître ; je sais quels portraits ridicules on lui peut faire d'eux, & j'ai déjà mis assez mal dans son esprit tous ses neveux & ses cousins.

Je feignis de m'engager volontiers à faire tout ce qu'on attendoit de moi ; & pour ne rien dissimuler, je doutai en m'en retournant au logis, si je contribuerois à tromper mon maître, ou si j'entreprendrois de le détacher d'Eufrasie. Ce dernier parti me paroissoit plus honnête que l'autre, & je me sentois plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. D'ailleurs, elle ne m'avoit rien promis de positif, & cela

peut-être étoit cause qu'elle n'avoit pas corrompu ma fidélité. Je me résolus donc à servir Don Gonzale avec zèle ; & je me persuadai que si j'étois assez heureux pour l'arracher à son idole, je serois mieux payé de cette bonne action que des mauvaises que je pourrois commettre. Je lui fis un fidèle rapport de ce que m'avoit dit Eufrasia pour me séduire, & il ne tint qu'à lui de la connoître parfaitement. Il me fit quelques questions, comme s'il n'eût pas entièrement ajouté foi à ce que je venois de lui rapporter ; mais telles furent mes réponses, qu'elles lui ôtèrent la satisfaction d'en pouvoir douter. Il en fut frappé &, malgré le sang froid qu'il conservoit dans toute autre chose, une petite émotion de colère parut sur son visage. C'est assez, Gil Blas, me dit-il, je suis très-sensible à l'attachement que je te vois à mon service, & ta fidélité me plaît. Je vais tout à l'heure chez Eufrasia. Je veux l'accabler de reproches, & rompre avec l'ingrate. A ces mots, il sortit effectivement pour se rendre chez elle, & il me dispensa de le suivre, pour m'épargner le mauvais rôle que j'aurois eu à jouer pendant leur éclaircissement.

J'attendis le plus patiemment du monde que mon maître fut de retour. Je ne doutois point qu'ayant un aussi grand sujet qu'il en avoit de

se plaindre de sa nymphe, il n'en revint détaché. Dans cette pensée, je m'applaudissois de mon ouvrage. Je me représentois le plaisir qu'auroient les héritiers naturels de Don Gonzale, quand ils apprendroient que leur parent n'étoit plus le jouet d'une passion si contraire à leurs intérêts. Je me flattois qu'ils m'en tiendroient compte ; d'ailleurs j'aimois l'honneur, & je pensois avec plaisir que je passerois pour le Coriphée des domestiques ; mais une idée si agréable s'évanouit quelques heures après. Mon patron arriva : Mon ami, me dit-il, je viens d'avoir un entretien très-vif avec Eufrasie. Je l'ai traitée d'ingrate & de perfide. Je l'ai accablée de reproches. Sais-tu bien ce qu'elle m'a répondu ? que j'avois tort d'écouter des valets. Elle soutient que tu m'as fait un faux rapport. Tu n'es, si on l'en croit, qu'un imposteur, qu'un valet dévoué à mes neveux, pour l'amour de qui tu n'épargnerois rien pour me brouiller avec elle. J'ai vu couler de ses yeux des pleurs véritables ; elle m'a assuré qu'elle ne t'a fait aucune proposition. Beatrix, qui me paroît une bonne fille, incapable de mentir, ma protesté la même chose ; de sorte que malgré moi ma colère s'est apaisée.

Eh ! quoi, monsieur, interrompis-je avec douleur, doutez-vous de ma sincérité ? Vous défiez-vous . . . Non, mon enfant, interrompit-il

à son tour, je te rends justice. Je ne te crois point d'accord avec mes neveux. Je suis persuadé que mon intérêt seul te touche, & je t'en sais bon gré ; mais après tout, tu peux avoir mal entendu et par distraction, peut-être, mépris le sens des paroles d'Eufrasie, & dans ce cas juge jusqu'à quel point ton accusation lui doit être désagréable. Quoiqu'il en soit, c'est une femme que je ne puis m'empêcher d'aimer ; c'est mon sort. Il faut même que je lui fasse le sacrifice qu'elle exige de mon amour, & ce sacrifice est de te donner ton congé. J'en suis fâché, mon pauvre Gil Blas, poursuit-il, & je t'assure que je n'y ai consenti qu'à regret ; mais je ne saurois faire autrement. Compatis à ma foiblesse. Ce qui doit te consoler, c'est que je ne te renverrai pas sans récompense. De plus, je prétends te placer chez une dame des mes amies, où tu seras fort agréablement.

Je fus bien mortifié de voir tourner ainsi mon zèle contre moi, & déplorai la foiblesse de Don Gonzale. Le bon vieillard sentoît assez qu'en me congédiant, il ne faisoit pas une action des plus viriles ; aussi, pour compenser sa mollesse, & me mieux faire avaler la pilule, il me donna cinquante ducats, & me mena le jour suivant chez la marquise de Chaves, à laquelle il dit en ma présence que j'étois un jeune homme qui n'avoit que de bonnes qualités ; qu'il

m'aimoit, & que des raisons de famille ne lui permettant pas de me retenir à son service, il la prioit de me prendre au sien. Elle me reçut dès ce moment au nombre de ses domestiques. Si bien que je me trouvai tout à coup dans une nouvelle maison.

La marquise de Chavès étoit une veuve de trente-cinq ans, belle, grande, & bien faite. Elle jouissoit d'un revenu de dix mille ducats, & n'avoit point d'enfans. Je n'ai jamais vu de femme plus sérieuse, ni qui parlât moins. Cela ne l'empêchoit pas de passer pour la dame de Madrid la plus spirituelle. Le grand concours de personnes de qualité & de gens de lettres, qu'on voyoit chez elle tous les jours, contribuoit peut-être plus que son mérite à lui donner cette réputation. C'est une chose que je ne déciderai point. Je me contenterai de dire que son nom emportoit une idée de génie supérieur, & que sa maison étoit appelée par excellence dans la ville, *Le bureau des ouvrages d'esprit*.

Effectivement, on y lisoit chaque jour tantôt des poèmes dramatiques, & tantôt d'autres poésies. Mais on n'y faisoit guère que des lectures sérieuses. Les pièces comiques y étoient méprisées. On n'y regardoit la meilleure comédie, ou le roman le plus ingénieux & le plus égayé, que comme une foible production

qui ne méritoit aucune louange ; au lieu que le moindre ouvrage sérieux, une ode, une églogue, un sonnet y passoit pour le plus grand effort de l'esprit humain. Il arrivoit souvent que le public ne confirmoit pas les jugemens du bureau, & que même il sifflait quelquefois impoliment les pièces qu'on y avoit fort applaudies.

J'étois maître de salle dans cette maison, c'est-à-dire, que mon emploi consistoit à tout préparer dans l'appartement de ma maîtresse, pour recevoir la compagnie, à ranger des chaises pour les hommes, & des carreaux pour les femmes ; après quoi je me tenois à la porte de la chambre, pour annoncer & introduire les personnes qui arrivoient. Le premier jour, à mesure que je les faisois entrer, le gouverneur des pages, qui par hasard étoit alors dans l'antichambre avec moi, me les dépeignoit agréablement ; il se nommoit André Molina. Il étoit naturellement froid & railleur, & ne manquoit pas d'esprit. D'abord un évêque se présenta ; je l'annonçai ; & quand il fut entré, le gouverneur me dit : Ce prélat est d'un caractère assez plaisant. Il a quelque crédit à la cour ; mais il voudroit bien persuader qu'il en a beaucoup. Il fait des offres de services à tout le monde, & ne sert personne. Un jour il rencontre chez le roi un cavalier qui le salue ;

il l'arrête, l'accable de civilités, & lui serrant la main: Je suis, lui dit-il, tout acquis à votre seigneurie. Mettez-moi de grâce à l'épreuve; je ne mourrai point content, si je ne trouve une occasion de vous obliger. Le cavalier le remercia d'une manière pleine de reconnoissance; & quand ils furent tous deux séparés, le prélat dit à un de ses officiers qui le suivoit: Je crois connoître cet homme-là. J'ai une idée confuse de l'avoir vu quelque part.

Un moment après l'évêque, le fils d'un grand parut; & lorsque je l'eus introduit dans la chambre de ma maîtresse: Ce seigneur, me dit Molina, est encore un original. Imaginez-vous qu'il entre souvent dans une maison pour traiter d'une affaire importante avec la maître du logis, qu'il quitte sans se souvenir de lui en parler. Mais, ajouta le gouverneur, en voyant arriver deux femmes, voici Dona Angéla de Pénafiel & Dona Margarita de Montalvan. Ce sont deux dames qui ne se ressemblent nullement. Dona Margarita se pique d'être philosophe; elle va tenir tête aux plus profonds docteurs de Salamanque, & jamais ses raisonnemens ne céderont à leurs raisons. Pour Dona Angéla, elle ne fait point la savante, quoiqu'elle ait l'esprit cultivé. Ses discours ont de la justesse; ses pensées sont fines, ses expressions déli-

cates, nobles & naturelles. Ce dernier caractère est aimable, dis-je à Molina; mais l'autre ne convient guère, ce me semble, au beau sexe. Pas trop, répondit-il, en souriant; il y a même bien des hommes qu'il rend ridicules. Madame la marquise, notre maîtresse, continua-t-il, est aussi un peu grippée de philosophie. Qu'on va disputer ici aujourd'hui!

Comme il achevoit ces mots, nous vîmes entrer un homme sec, qui avoit l'air grave, & refrogné. Mon gouverneur ne l'épargna point. Celui-ci, me dit il, est un de ces esprits sérieux qui veulent passer pour de grands génies, à la faveur de leur silence, ou de quelques sentences tirées de Sénèque, & qui ne sont que de sots personnages, à les examiner fort sérieusement. Il vint ensuite un cavalier d'assez belle taille, qui avoit la mine Grèque, c'est-à-dire, le maintien plein de suffisance. Je demandai qui c'étoit. C'est un poète dramatique, me dit Molina. Il a fait cent mille vers en sa vie, qui ne lui ont pas rapporté quatre sols; mais en récompense, il vient avec six lignes de prose de se faire un établissement considérable.

J'allois m'éclaircir de la nature d'une fortune faite à si peu de frais, quand j'entendis un grand bruit sur l'escalier. Bon, s'écria le

gouverneur, voici le licencié Campanario. Il s'annonce lui-même avant qu'il paroisse; il se met à parler dès la porte de la rue, & en voilà jusqu'à ce qu'il soit sorti de la maison. En effet, tout retentissoit de la voix du bruyant licencié qui entra enfin dans l'antichambre avec un bachelier de ses amis, & qui ne déparla point, tant que dura sa visite. Le seigneur Campanario, dis-je à Molina, est apparemment un beau génie. Oui, répondit mon gouverneur, c'est un homme qui a des saillies brillantes, des expressions détournées. Il est réjouissant; mais outre que c'est un parleur impitoyable, il ne laisse pas de se répéter; & pour n'estimer les choses qu'autant qu'elles valent, je crois que l'air agréable & comique dont il assaisonne ce qu'il dit, en fait le plus grand mérite. La meilleure partie de ses traits ne feroient pas grand honneur à un recueil de bons mots.

Il vint encore d'autres personnes, dont Molina me fit de plaisans portraits. Il n'oublia pas de me peindre aussi la marquise, & sa peinture fut de mon goût. Je vous donne, me dit-il, notre patrone pour un esprit assez uni, malgré sa philosophie; elle n'est point d'une humeur difficile, & on a peu de caprices à essuyer en la servant. C'est une femme de qua-

lité des plus raisonnables que je connoisse ; elle n'a même aucune passion ; elle est sans goût pour le jeu, comme pour la galanterie, & n'aime que la conversation. Sa vie seroit bien ennuyeuse pour la plupart des dames. Le gouverneur par cet éloge me prévint en faveur de ma maîtresse. Cependant quelques jours après, je ne pus m'empêcher de la soupçonner de n'être pas si ennemie de l'amour. Je vais dire sur quel fondement je conçus ce soupçon.

Un matin, pendant qu'elle étoit à sa toilette, il se présenta devant moi un petit homme de quarante ans, désagréable de sa figure, plus crasseux que l'auteur Pédro de Moya, & fort bossu par dessus le marché. Il me dit qu'il vouloit parler à madame la marquise. Je lui demandai de quelle part. De la mienne, répondit-il fièrement. Dites lui que je suis le cavalier dont elle s'entretint hier avec Dona Anna de Velasco. Je l'introduisis dans l'appartement de ma maîtresse, & je l'annonçai. La marquise fit aussi-tôt une exclamation ; & dit, avec un transport de joie, qu'il pouvoit entrer. Elle ne se contenta pas de le recevoir favorablement, elle obligea toutes ses femmes à sortir de la chambre. Les soubrettes & moi, nous rîmes un peu de ce beau tête à tête, qui dura près d'une heure ; après quoi ma patrone

congédia le bossu, en lui faisant des civilités qui marquoient qu'elle étoit très-contente de lui.

Elle avoit effectivement pris tant de plaisir à son entretien, qu'elle me dit le soir en particulier: Gil Blas, quand le bossu viendra, faites-le entrer dans mon appartement le plus secrètement que vous pourrez. Ce commandement, je l'avoue, me donna d'étranges soupçons. Néanmoins, suivant l'ordre de la marquise, dès que le petit homme revint, & ce fut le lendemain matin, je le conduisis par un escalier dérobé, jusques dans la chambre de madame. Je fis pieusement le même chose deux ou trois fois, & je conclus de là que la marquise avoit des inclinations bizarres. Que je jugeois mal de la patrone! Le petit bossu se mêloit de magie, & comme on avoit vanté son savoir à la marquise, qui se prêtoit volontiers aux prestiges des charlatans, elle avoit des entretiens particuliers avec lui. Il faisoit voir dans le verre, montrait à tourner le sas, & révéloit pour de l'argent tous les mystères de la cabale; ou bien, pour parler plus juste, c'étoit un fripon qui subsistoit aux dépens des personnes trop crédules, & l'on disoit qu'il avoit sous contribution plusieurs femmes de qualité.

Il y avoit déjà six mois que je demeurois chez la marquise de Chaves, & j'étois fort

content de ma condition. Mais la destinée que j'avois à remplir, ne me permit pas de faire un plus long séjour dans la maison de cette dame, ni même à Madrid. Voici l'aventure qui m'obligea de m'en éloigner. Parmi les femmes de ma maîtresse, il y en avoit une qu'on appeloit Porcie. Outre qu'elle étoit jeune & belle, je la trouvai d'un si bon caractère, que je m'y attachai, sans savoir qu'il me faudroit disputer son cœur. Le secrétaire de la marquise, homme fier & jaloux, étoit épris de ma belle. Il ne s'aperçut pas plutôt de mon amour, que sans chercher à s'éclaircir de quel œil Porcie me voyoit, il résolut de me faire tirer l'épée. Pour cet effet, il me donna rendez-vous un matin dans un endroit écarté. Comme c'étoit un petit homme qui m'arrivoit à peine aux épaules, & qui me paroissoit très-foible, je ne le crus pas un rival fort dangereux. Je me rendis avec confiance au lieu où il m'avoit appelé. Je comptois bien de remporter une victoire aisée, & de m'en faire un mérite auprès de Porcie ; mais l'événement ne répondit point à mon attente ; le petit secrétaire, qui avoit deux ou trois ans de salle, me désarma comme un enfant, & me présentant la pointe de son épée : Prépare-toi, me dit-il, à recevoir le coup de la mort, ou bien donne-moi ta parole d'honneur que tu sortiras aujourd'hui de chez

la marquise de Chaves, & que tu ne penseras plus à Porcie. Je lui fis volontiers cette promesse, & je la tins sans répugnance. Je me faisois une peine de paroître devant les domestiques de notre hôtel, après avoir été vaincu, & sur tout devant la belle Hélène qui avoit fait le sujet de notre combat. Je ne retournai au logis que pour y prendre tout ce que j'avois de nippes & d'argent ; & dès le même jour je marchai vers Tolède, la bourse assez bien garnie, & le dos chargé d'un paquet composé de toutes mes hardes. Quoique je ne me fusse point engagé à quitter le séjour de Madrid, je jugeai à propos de m'en écarter, du moins pour quelques années. Je formai la résolution de parcourir l'Espagne, & de m'arrêter de ville en ville. L'argent que j'ai, disois-je, me mènera loin. Je ne le dépenserai pas indiscretement. Et quand je n'en aurai plus, je me remettrai à servir. Un garçon fait comme je suis, trouvera des conditions de reste, quand il lui plaira d'en chercher, je n'aurai qu'à choisir.

J'avois particulièrement envie de voir Tolède. J'y arrivai au bout de trois jours. J'allai loger dans une bonne hôtellerie, où je passai pour un cavalier d'importance à la faveur de mon habit d'homme à bonnes fortunes, donc je ne manquai pas de me parer, & par des airs de petit-maître que j'affectai de me donner. Après

avoir vu tout ce qu'on voit de curieux à Tolède, j'en partis un jour au lever de l'aurore, & pris le chemin de Cuença, dans le dessein d'aller en Arragon. J'entrai la seconde journée dans une hôtellerie que je trouvai sur la route, & dans le tems que je commençois à m'y rafraîchir, il survint une troupe d'archers de la sainte Hermandad. Ces messieurs demandèrent du vin, se mirent à boire, & j'entendis qu'en buvant, ils faisoient le portrait d'un jeune homme qu'ils avoient ordre d'arrêter. Le cavalier, disoit l'un d'entr'eux, n'a pas plus de vingt-trois ans. Il a de longs cheveux noirs, une belle taille, le nez aquilin, & il est monté sur un cheval bai-brun.

Je les écoutai sans paroître faire aucune attention à ce qu'ils disoient, & véritablement je ne m'en souciois guère. Je les laissai dans l'hôtellerie, & continuai mon chemin. Je n'eus pas fait un demi-quart de lieue, que je rencontrai un jeune cavalier fort bien fait, & monté sur un cheval châtain. Voici, dis-je en moi-même, l'homme que les archers cherchent, ou je suis bien trompé. Il a une longue chevelure noire, & le nez aquilin. Il faut que je lui rende un bon office. Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander si vous n'avez point sur les bras quelque affaire d'honneur. Le jeune homme sans me répondre jeta les yeux sur moi,

& parut surpris de ma question. Je l'assurai que ce n'étoit pas par curiosité que je venois de lui adresser ces paroles. Il en fut bien persuadé, quand je lui eus rapporté tout ce que j'avois entendu dans l'hôtellerie. Généreux inconnu, me dit-il, je ne vous dissimulerai point que j'ai sujet de croire qu'effectivement c'est à moi que ces archers en veulent. Ainsi je vais suivre une autre route pour les éviter. Je suis d'avis, lui répliquai-je, que nous cherchions un endroit où vous soyez sûrement, & où nous puissions nous mettre à couvert d'un orage que je vois dans l'air, & qui va bientôt tomber. En même tems nous découvrîmes & gagnâmes une allée d'arbres assez touffus qui nous conduisit au pied d'une montagne où nous trouvâmes un hermitage.

C'étoit une grande & profonde grotte, que le tems avoit percée dans la montagne, & la main des hommes y avoit ajouté un avant-corps de logis bâti de rocailles & de coquillages, & tout couvert de gazon. Les environs étoient parsemés de mille sortes de fleurs qui parfumoient l'air, & l'on voyoit auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne par où sortoit avec bruit une source d'eau, qui couroit se répandre dans une prairie. Il y avoit à l'entrée de cette maison solitaire un bon hermite, qui paroissoit accablé de vieillesse.



Il s'appuyoit d'une main sur un bâton, & de l'autre il tenoit un rosaire à gros grains de vingt dixaines pour le moins. Il avoit la tête enfoncée dans un bonnet de laine brune, à longues oreilles, & sa barbe plus blanche que la neige, lui descendoit jusqu'à la ceinture. Nous nous approchâmes de lui : Mon père, lui dis-je, voulez-vous bien que nous vous demandions un asyle contre l'orage qui nous menace. Venez, mes enfans, répondit l'anachorète, après m'avoir regardé avec attention ; cet hermitage vous est ouvert, & vous y pourrez demeurer tant qu'il vous plaira. Pour votre cheval, ajouta-t-il, en nous montrant l'avant-corps de logis, il sera fort bien là. Le cavalier qui m'accompagnoit y fit entrer son cheval, & nous suivîmes le vicillard dans la grotte.

Nous n'y fûmes pas plutôt, qu'il tomba une grosse pluie entremêlée d'éclairs & de coups de tonnerre épouvantables. L'hermite se mit à genoux devant une image de saint Pacôme qui étoit collée contre le mur, & nous en fîmes autant à son exemple. Cependant le tonnerre cessa. Nous nous levâmes ; mais comme la pluie continuoit, & que la nuit n'étoit pas fort éloignée, le vicillard nous dit : Mes enfans, je ne vous consille pas de vous remettre en chemin par ce temps-là, à moins que vous n'avez des affaires bien pressantes. Nous

répondîmes, le jeune homme & moi, que nous n'en avions point qui nous défendit de nous arrêter, & que si nous n'appréhendions pas de l'incommoder, nous le prierions de nous laisser passer la nuit dans son hermitage. Vous ne m'incommoderez point, repliqua l'hermite. C'est vous seuls qu'il faut plaindre. Vous serez fort mal couchés, & je n'ai à vous offrir qu'un repas d'anachorète.

Après avoir ainsi parlé, le saint homme nous fit asseoir à une petite table, & nous présentant quelque ciboules avec un morceau de pain & une cruche d'eau. Mes enfans, reprit-il, vous voyez mes repas ordinaires ; mais je veux aujourd'hui faire un excès pour l'amour de vous. A ces mots, il alla prendre un peu de fromage, & deux poignées de noisettes qu'il étala sur la table. Le jeune homme, qui n'avoit pas grand appétit, ne fit guère d'honneur à ces mets. Je m'apperçois, lui dit l'hermite, que vous êtes accoutumé à de meilleures tables que la mienne, ou plutôt que la sensualité a corrompu votre goût naturel. J'ai été comme vous dans le monde. Les viandes les plus délicates, les ragoûts les plus exquis n'étoient pas trop bons pour moi ; mais depuis que je vis dans la solitude, j'ai rendu à mon goût toute sa pureté. Je n'aime présentement que les racines, les fruits, le lait ; en un

mot, que ce qui faisoit toute la nourriture de nos premiers pères.

Tandis qu'il parloit de la sorte, le jeune homme tomba dans une profonde rêverie. L'hermite s'en apperçut: Mon fils, lui dit-il, vous avez l'esprit embarrassé. Ne puis-je savoir ce qui vous occupe? Ouvrez-moi votre cœur. Ce n'est point par curiosité que je vous en presse. C'est la seule charité qui m'anime. Je suis dans un âge à donner des conseils, & vous êtes peut-être dans une situation à en avoir besoin. Oui, mon père, répondit le cavalier en soupirant, j'en ai besoin sans doute, & je veux suivre les vôtres, puisque vous avez la bonté de me les offrir. Je crois que je ne risque rien à me découvrir à un homme tel que vous. Non, mon fils, dit le vieillard, vous n'avez rien à craindre. On me peut faire toute sorte de confidences. Alors le cavalier lui parla dans ces termes.

*Histoire de Don Alphonse & de la belle
Séraphine.*

Je ne vous déguiserai rien, mon père, non plus qu'à ce cavalier qui m'écoute. Après la générosité qu'il a fait paroître, j'aurois tort de me défier de lui. Je vais vous apprendre mes malheurs. Je suis de Madrid, & voici mon

origine. Un officier de la garde Allemande, nommé la baron de Steinbach, rentrant un soir dans sa maison, aperçut au pied de l'escalier un paquet de linge blanc. Il le prit & l'emporta dans l'appartement de sa femme, où il se trouva que c'étoit un enfant nouveau né enveloppé dans une toilette fort propre, avec un billet, par lequel on assuroit qu'il appartenoit à des personnes de qualité qui se feroient connoître un jour, & l'on ajoutoit qu'il avoit été baptisé & nommé Alphonse. Je suis cet enfant malheureux, & c'est tout ce que je sais.

Le baron & sa femme furent touchés de mon sort ; & comme ils n'avoient point d'enfans, ils se déterminèrent à m'élever sous le nom de Don Alphonse. A mesure que j'avançois en âge, ils se sentoient attacher à moi. Mes manières flatteuses & complaisantes excitoient à tous momens leurs caresses. Enfin, j'eus le bonheur de m'en faire aimer. Ils me donnèrent toute sorte de maîtres. Mon éducation devint leur unique étude ; & loin d'attendre impatiemment que mes parens se découvrirent, il sembloit au contraire qu'ils souhaitassent que ma naissance demeurât toujours inconnue. Dès que le baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le service. Il obtint pour moi une enseigne, me fit faire un petit équipage ; & pour mieux m'animer à chercher les occa-

sions d'acquérir de la gloire, il me représenta que la carrière, de l'honneur étoit ouverte à tout le monde, & que je pouvois dans la guerre me faire un nom d'autant plus glorieux, que je ne le devois qu'à moi seul. En même temps il me révéla le secret de ma naissance, qu'il m'avoit caché jusque-là. Comme je passois pour son fils dans Madrid, & que j'avois cru l'être effectivement, je vous avouerai que cette confidence me fit beaucoup de peine. Plus mes sentimens semblent m'assurer d'une noble origine, plus j'ai de confusion de me voir abandonné des personnes à qui je dois le jour.

J'allai servir dans les Pays-Bas; mais la paix se fit fort peu de temps après; & l'Espagne se trouvant sans ennemis; mais non sans envieux, je revins à Madrid, où je reçus du baron & de sa femme de nouvelles marques de tendresse. Il y avoit déjà deux mois que j'étois de retour, lorsqu'un petit page entra dans ma chambre un matin, & me présenta un billet, à peu près conçu dans ces termes: *Je ne suis ni laide, ni mal faite, & cependant vous me voyez souvent à mes fenêtres sans m'agacer. Ce procédé répond mal à votre air galant, & j'en suis si piquée, que je voudrois bien, pour m'en venger, vous inspirer de l'amour.*

Après avoir lu ce billet, je ne doutai point qu'il ne fût d'une veuve appelée Léonor, qui demeuroit vis-à-vis de notre maison, & qui avoit la réputation d'être fort coquette. Je questionnai là-dessus le petit page qui voulut d'abord faire le discret; mais pour un ducat que je lui donnai, il satisfit ma curiosité. Il se chargea même d'une réponse, par laquelle je mandois à sa maîtresse que je reconnoissois mon crime, & que je sentoiois déjà qu'elle étoit à demi vengée.

Je ne sortis point le reste de la journée. & j'eus grand soin de me tenir à mes fenêtres pour observer la dame, qui n'oublia pas de se montrer aux siennes. Je lui fis des mines; elle y répondit, & dès le lendemain elle me manda par son petit page, que si je voulois la nuit prochaine me trouver dans la rue, entre onze heures & minuit, je pourrois l'entretenir à la fenêtre d'une salle basse. Quoique je ne me sentisse pas fort amoureux d'une veuve si vive, je ne laissai pas de lui faire une réponse très-passionnée, & d'attendre la nuit avec autant d'impatience que si j'eusse été bien touché. Lorsqu'elle fut venue, j'allai me promener au Prado, jusqu'à l'heure du rendez-vous. Je n'y étois pas encore arrivé qu'un homme monté sur un beau cheval mit tout à coup pied à terre auprès

de moi, & m'abordant d'un air brusque : Cavalier, me dit-il, n'êtes-vous pas fils du baron de Steinbach ? Oui, lui répondis-je. C'est donc vous, reprit-il, qui devez cette nuit entretenir Léonor à sa fenêtre ? J'ai vu ses lettres & vos réponses. Son page me les a montrées, & je vous ai suivi ce soir depuis votre maison jusqu'ici pour vous apprendre que vous avez un rival dont la vanité s'indigne d'avoir un cœur à disputer avec vous. Je crois qu'il n'est pas besoin de vous en dire davantage. Nous sommes dans un endroit écarté ; battons-nous, à moins que pour éviter le châtiment que je vous apprête vous ne me promettiez de rompre tout commerce avec Léonor. Sacrifiez-moi les espérances que vous avez conques, ou bien je vais vous ôter la vie. Il falloit, lui-dis-je, demander ce sacrifice, & non pas l'exiger. J'aurois pu l'accorder à vos prières ; mais je le refuse à vos menaces.

Eh bien, répliqua-t-il, après avoir attaché son cheval à un arbre, battons-nous donc. Il ne convient point à une personne de ma qualité de s'abaisser à prier un homme de la vôtre. La plupart même de mes pareils à ma place se vengeroient de vous d'une manière moins honorable. Je me sentis choqué de ces dernières paroles ; & voyant qu'il avoit déjà tiré son épée, je tirai aussi la mienne.

Nous nous battîmes avec tant de furie ; que le combat ne dura pas long-tems. Soit qu'il s'y prit avec trop d'ardeur, soit que je fusse plus adroit que lui, je le perçai bientôt d'un coup mortel. Je le vis chanceler & tomber. Alors ne songeant plus qu'à me sauver, je montai sur son propre cheval, & pris la route de Tolède. Je n'osai pas retourner chez le baron de Steinbach, jugeant bien que mon aventure ne feroit que l'affliger ; & quand je me représentois tout le péril où j'étois, je croyois ne pouvoir assez tôt m'éloigner de Madrid.

En faisant là-dessus les plus tristes réflexions, je marchai le reste de la nuit, & toute la matinée ; mais sur le midi, il fallut m'arrêter pour faire reposer mon cheval, & laisser passer la chaleur qui devenoit insupportable. Je demurai dans un village, jusqu'au coucher du soleil, après quoi voulant aller tout d'une traite à Tolède, je continuai mon chemin. J'avois déjà gagné Illescas, & deux lieues par delà, lorsqu'environ sur le minuit un orage pareil à celui d'aujourd'hui vint me surprendre au milieu de la campagne. Je m'approchai des murs d'un jardin que je découvris à quelques pas de moi ; & ne trouvant pas d'abri plus commode, je me rangeai avec mon cheval, le mieux qu'il me fut pos-

sible, auprès de la porte d'un cabinet qui étoit au bout du mur, & au-dessus de laquelle il y avoit un balcon. Comme je m'appuyois contre la porte, je sentis qu'elle étoit ouverte ; ce que j'attribuai à la négligence des domestiques. Je mis pied à terre, & moins par curiosité, que pour être mieux à couvert de la pluie qui ne laissoit pas de m'incommoder sous le balcon, j'entrai dans le bas du cabinet avec mon cheval, que je tirois par la bride.

Je m'attachai pendant l'orage à observer les lieux où j'étois : & quoique je n'en pusse guère juger qu'à la faveur des éclairs, je connus bien que c'étoit une maison qui ne devoit point appartenir à des personnes du commun. J'attendois toujours que la pluie cessât, pour me remettre en chemin ; mais une grande lumière que j'aperçus de loin, me fit prendre une autre résolution. Je laissai mon cheval dans le cabinet dont j'eus soin de fermer la porte ; je m'avançai vers cette lumière, persuadé que l'on étoit encore sur pied dans cette maison, & résolu d'y demander un logement pour cette nuit. Après avoir traversé quelques allées, j'arrivai près d'un salon dont je trouvai aussi la porte ouverte. J'y entrai ; & quand j'en eus vu toute la magnificence à la faveur d'un beau lustre de cristal, où il y avoit quelques bougies, je ne doutai point que je ne fusse chez

un grand seigneur. Le pavé en étoit de marbre, le lambris fort propre & artistement doré, la corniche admirablement bien travaillée, & le plafond me parut l'ouvrage des plus habiles peintres. Mais ce que je regardai particulièrement, ce fut une infinité de bustes de héros Espagnols que soutenoient des scabellons de marbre jaspé, qui régnoient autour du salon. J'eus le loisir de considérer toutes ces choses ; car j'avois beau, de tems en tems, prêter une oreille attentive, je n'entendois aucun bruit, ni ne voyois paroître personne.

Il y avoit à l'un des côtés du salon une porte qui n'étoit que poussée ; je l'entrouvris, & j'aperçus une enfilade de chambres dont la dernière seulement étoit éclairée. Que dois-je faire ? dis-je alors en moi-même. M'en retournerai-je ? ou serai-je assez hardi pour pénétrer jusqu'à cette chambre ? Je pensois bien que le parti le plus judicieux, c'étoit de retourner sur mes pas ; mais je ne pus résister à ma curiosité, ou pour mieux dire, à la force de mon étoile qui m'entraînoit. Je m'avance, je traverse les chambres, & j'arrive à celle où il y avoit de la lumière, c'est-à-dire, une bougie qui brûloit sur une table de marbre dans un flambeau de vermeil. Je remarquai d'abord un ameublement d'été très-propre & très-galant ; mais bientôt jetant les yeux sur un lit dont les

rideaux étoient à demi-ouverts, à cause de la chaleur, je vis un objet qui attira mon attention toute entière. C'étoit une jeune dame, qui malgré le bruit du tonnerre qui venoit de se faire entendre, dormoit d'un profond sommeil. Je m'approchai d'elle tout doucement ; & à la clarté que la bougie me prêtoit, je démêlai un teint & des traits qui m'éblouirent. Pendant que je m'enivrois du plaisir de la contempler, elle se réveilla.

Imaginez-vous quelle fut sa surprise de voir dans sa chambre, & au milieu de la nuit, un homme qu'elle ne connoissoit point ; elle frémit en m'apercevant, & fit un grand cri. Je m'efforçai de la rassurer, & mettant un genou à terre : Madame, lui dis-je, ne craignez rien. Je ne viens point ici pour vous nuire. J'allois continuer ; mais elle étoit si effrayée qu'elle ne m'écouta point. Elle appelle ses femmes à plusieurs reprises, & comme personne ne lui répondoit, elle prend une robe de chambre légère, qui étoit au pied de son lit, se lève brusquement, & passe dans les chambres que j'avois traversées, en appelant encore les filles qui la servoient, aussi-bien qu'une sœur cadette qu'elle avoit sous sa conduite. Je m'attendois à voir arriver tous les valets, & j'avois lieu d'appréhender que sans vouloir m'entendre, ils ne me fissent un mauvais traitement ; mais par

bonheur pour moi, elle eut beau erier, il ne vint à ses cris qu'un vieux domestique qui ne lui auroit pas été d'un grand secours, si elle eût eu quelque chose à craindre. Néanmoins devenue un peu plus hardie par sa présence, elle me demanda fièrement qui j'étois, par où & pourquoi j'avois eu l'audace d'entrer dans sa maison. Je commençai alors à me justifier, & je ne lui eus pas sitôt dit que j'avois trouvé la porte du cabinet du jardin ouverte, qu'elle s'écria dans le moment : Quel soupçon me vient dans l'esprit !

En disant ces paroles, elle alla prendre la bougie sur la table ; elle parcourut toutes les chambres l'une après l'autre, & elle n'y vit ni ses femmes ni sa sœur ; elle remarqua même qu'elles avoient emporté toutes leurs hardes. Ses soupçons ne lui paroissant alors que trop bien éclaircis, elle vint à moi avec beaucoup d'émotion, & me dit : Perfide ! n'ajoute pas la feinte à la trahison. Ce n'est point le hasard qui t'a fait entrer ici. Tu es de la suite de Don Fernand de Leyva, & tu as part à son crime. Mais n'espère pas m'échapper. Il me reste encore assez de monde pour t'arrêter. Madame, lui dis-je, ne me confondez point avec vos ennemis. Je ne connois point Don Fernand de Leyva ; j'ignore même qui vous êtes. Je suis un malheureux qu'une affaire d'honneur

oblige à s'éloigner de Madrid, & je vous proteste que sans l'orage qui m'a surpris, je ne serois point venu chez vous. Jugez donc de moi plus favorablement. Au lieu de me croire complice du crime qui vous offense, croyez-moi plutôt disposé à vous venger. Ces derniers mots, & le ton dont je les prononçai, apaisèrent la dame, qui sembla ne plus me regarder comme son ennemi ; mais si elle perdit sa colère, ce ne fut que pour se livrer à sa douleur. Elle se mit à pleurer amèrement. Ses larmes m'attendrirent, & je n'étois guère moins affligé qu'elle, bien que je ne susse pas encore le sujet de son affliction. Je ne me contentai pas de pleurer avec elle. Impatient de venger son injure, je me sentis saisir d'un mouvement de fureur. Madame, m'écriai-je, quel outrage avez-vous reçu ? Parlez. J'épouse votre ressentiment. Voulez vous que je coure après Don Fernand, & que je lui perce le cœur ? Nommez-moi tous ceux qu'il vous faut immoler. Commandez. Quelque péril, quelques malheurs qui soient attachés à votre vengeance, cet inconnu que vous croyez d'accord avec vos ennemis, va s'y exposer pour vous.

Ce transport surprit la dame, & arrêta le cours de ses pleurs. Ah ! seigneur, me dit-elle, pardonnez ces soupçons à l'état cruel où je me vois. Ces sentimens généreux détrompent

Séraphine. Oui, noble inconnu, je reconnois mon erreur, & je ne rejette pas votre secours. Mais je ne demande point la mort de Don Fernand. Eh bien, madame, repris-je, quels services pouvez-vous attendre de moi ? Seigneur, repartit Séraphine, voici de quoi je me plains. Don Fernand de Leyva est amoureux de ma sœur Julie, qu'il a vue par hasard à Tolède, où nous demeurons ordinairement. Il y a trois mois qu'il en fit la demande au comte de Polan mon père, qui lui refusa son aveu, à cause d'une vieille inimitié qui règne entre nos maisons. Ma sœur n'a pas encore quinze ans. Elle aura eu la foiblesse de suivre les mauvais conseils de mes femmes, que Don Fernand a sans doute gagnées ; & ce cavalier, averti que nous étions toutes seules en cette maison de campagne, a pris ce tems pour enlever Julie. Je voudrois du moins savoir quelle retraite il lui a choisie, afin que mon père & mon frère, qui sont à Madrid depuis deux mois puissent prendre des mesures là-dessus. De grâce ajouta-t-elle, donnez-vous la peine de parcourir les environs de Tolède. Faites une exacte recherche de cet enlèvement. Que ma famille vous ait cette obligation-là.

La dame ne songeoit pas que l'emploi dont elle me chargeoit ne convenoit guère à un homme qui ne pouvoit sortir trop tôt de

Castille ; mais comment y auroit-elle fait réflexion ? Je n'y pensai pas moi-même. Charmé du bonheur de me voir nécessaire à la plus aimable personne du monde, j'acceptai la commission avec transport, & promis de m'en acquitter avec autant de zèle que de diligence. En effet, je n'attendis pas qu'il fut jour, pour aller accomplir ma promesse ; je quittai sur le champ Séraphine, en la conjurant de me pardonner la frayeur que je lui avois causée, & l'assurant qu'elle auroit bientôt de mes nouvelles. Je sortis par où j'étois entré, mais si occupé de la dame, qu'il ne me fut pas difficile de juger que j'en étois déjà fort épris. Je me représentois même que Séraphine, quoique possédée de sa douleur, avoit remarqué mon amour naissant, & qu'elle ne l'avoit peut-être pas vu sans plaisir. Je m'imaginois même que si je pouvois lui porter des nouvelles certaines de sa sœur, & que l'affaire tournât au gré de ses souhaits, j'en aurois tout l'honneur.

Don Alphonse interrompit en cet endroit le fil de son histoire, & dit au vieil hermite : Je vous demande pardon, mon père, si je m'étends sur des circonstances qui vous ennuiant sans doute. Non, mon fils, répondit l'anachorète, elles ne m'ennuient pas. Je suis même bien aise de savoir jusqu'à quel point vous êtes épris de cette jeune dame dont vous

m'entretenez. Je réglerai là-dessus mes conseils.

L'esprit échauffé de ces flatteuses images, reprit le jeune homme, je cherchai pendant deux jours; mais j'eus beau faire toutes les perquisitions imaginables, il me fut impossible de rien découvrir. Très-mortifié de n'avoir recueilli aucun fruit de mes recherches, je retournai chez Séraphine, que je me peignois dans une extrême inquiétude. Cependant elle étoit plus tranquille que je ne pensois. Elle m'apprit qu'elle avoit été plus heureuse que moi; qu'elle savoit ce que sa sœur étoit devenue, qu'elle avoit reçu une lettre de Don Fernand même, qui lui mandoit qu'après avoir secrètement épousé Julie, il l'avoit conduite dans un couvent de Tolède. J'ai envoyé sa lettre à mon père, poursuivit Séraphine. J'espère que la chose pourra se terminer à l'amiable, & qu'un mariage solennel éteindra bientôt la haine qui sépare depuis si long-tems nos maisons.

Lorsque la dame m'eut instruit du sort de sa sœur, elle parla de la fatigue qu'elle m'avoit causée, & du péril où elle pouvoit m'avoir imprudemment jeté, sans se ressouvenir que je lui avois dit qu'une affaire d'honneur me faisoit prendre la fuite. Elle m'en fit des excuses dans les termes les plus obligeans.

Comme j'avois besoin de repos, elle me mena dans le salon, où nous nous assîmes tous deux. Elle avoit une robe de chambre de taffetas blanc à raies noires, avec un petit chapeau de la même étoffe & des plumes noires; ce qui me fit juger qu'elle pouvoit être veuve. Mais elle me paroissoit si jeune, que je ne savois ce que j'en devois penser.

Si j'avois envie de m'en éclaircir, elle n'en avoit pas moins de savoir qui j'étois. Elle me pria de lui apprendre mon nom, ne doutant pas, disoit-elle, à mon air noble, & encore plus à la pitié généreuse qui m'avoit fait entrer si vivement dans ses intérêts, que je ne fusse d'une famille considérable. La question m'embarrassa. Je rougis, je me troublai; & j'avouerai que trouvant moins de honte à mentir qu'à dire la vérité, je répondis que j'étois fils du baron de Steinbach, officier de la garde Allemande. Dites-moi encore, reprit la dame, pourquoi vous êtes sorti de Madrid? Je vous offre par avance tout le crédit de mon père, aussi bien que celui de mon frère Don Gaspard. C'est la moindre marque de reconnoissance, que je puisse donner à un cavalier qui pour me servir a négligé jusqu'au soin de sa propre vie. Je ne fis point difficulté de lui rapporter toutes les circonstances de mon combat. Elle donna le tort au cavalier que

j'avois tué, & promit d'intéresser pour moi toute sa maison.

Quand j'eus satisfait sa curiosité, je la priai de contenter la mienne. Je lui demandai si sa foi étoit libre ou engagée. Il y trois ans, répondit-elle, que mon père me fit épouser Don Diégue de Lara, & je suis veuve depuis quinze mois. Madame, lui dis-je, quel malheur vous a sitôt enlevé votre époux? Je vais vous l'apprendre, seigneur, repartit la dame, pour répondre à la confiance que vous venez de me marquer.

Don Diégue de Lara, poursuivit-elle, étoit un cavalier fort bien fait; mais quoiqu'il mit tout en usage pour me plaire & possédât mille bonnes qualités, il ne put toucher mon cœur. L'amour n'est pas toujours l'effet des empressemens, ni du mérite connu. Hélas! ajouta-t-elle en soupirant, une personne que nous ne connoissons pas nous enchante souvent dès la première vue. Je ne pouvois donc l'aimer. Pour son malheur & pour le mien, il avoit encore plus de délicatesse que d'amour. Il démêloit dans mes actions & dans mes discours mes mouvemens les plus cachés. Il lisoit un fond de mon âme. Il se plaignoit à tous momens de mon indifférence, & s'estimoit d'autant plus malheureux de ne pouvoir me plaire, qu'il savoit bien qu'aucun rival

ne l'en empêchoit ; car j'avois à peine seize ans, & avant que de m'offrir sa foi, il avoit gagné toutes mes femmes, qui l'avoient assuré que personne ne s'étoit encore attiré mon attention. Oui, Séraphine, me disoit-il souvent, je voudrois que vous fussiez prévenue pour un autre, & que cela seul fût la cause de votre insensibilité pour moi. Mes soins & votre vertu triompheroient de cet entêtement ; mais je désespère de vaincre votre cœur, puisqu'il ne s'est pas rendu à tout l'amour que je vous ai témoigné. Fatiguée de l'entendre répéter les mêmes discours, je lui disois qu'au lieu de troubler son repos & le mien par trop de délicatesse, il feroit mieux de s'en remettre au tems. C'étoit le parti que Don Diégue devoit prendre ; mais voyant qu'une année entière s'étoit écoulée, sans qu'il fût plus avancé qu'au premier jour, il perdit patience, ou plutôt il perdit la raison ; & feignant d'avoir à la cour une affaire importante, il partit pour aller servir dans les Pays-Bas en qualité de volontaire, & bientôt il trouva dans les périls ce qu'il y cherchoit, c'est-à-dire, la fin de sa vie & de ses tourmens.

Après que la dame eut fait ce récit, le caractère singulier de son mari devint le sujet de notre entretien, Nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un courier qui vint remettre à

Séraphine une lettre du comte de Polan. Elle me demanda permission de la lire, & je remarquai qu'en la lisant, elle devenoit pâle & tremblante. Après l'avoir lue, elle leva les yeux au ciel, poussa un long soupir, & son visage en un moment fut couvert de larmes. Je ne vis point tranquillement sa douleur. Je me troublai, & comme si j'eusse pressenti le coup qui m'alloit frapper, une crainte mortelle vint glacer mes esprits. Madame, lui dis-je, d'une voix presque éteinte, puis-je vous demander quels malheurs vous annonce ce billet? Tenez, seigneur, me répondit tristement Séraphine, en me donnant la lettre; lisez vous-même ce que mon père m'écrit. Hélas! vous n'y êtes que trop intéressé.

A ces mots, qui me firent frémir, je pris la lettre en tremblant, & j'y trouvai ces paroles? *Don Gaspard votre frère se battit hier au Prado. Il reçut un coup d'épée dont il est mort aujourd'hui; & il a déclaré en mourant que le cavalier qui l'a tué est fils du baron de Steinbach, officier de la garde Allemande. Pour surcroît de malheur, le meurtrier m'est échappé. Il a pris la fuite; mais en quelques lieux qu'il aille se cacher, je n'épargnerai rien pour le découvrir. Je vais écrire à quelques gouverneurs, qui ne manqueront pas de le faire arrêter, s'il passe par les villes de leur juridiction, & je vais,*

par d'autres lettres, achever de lui fermer tous les chemins.

Le Comte de Polan.

Figurez-vous dans quel désordre ce billet jeta tous mes sens. Je demeurai quelques momens immobile & sans avoir la force de parler. Dans mon accablement, j'envisage ce que la mort de Don Gaspard a de cruel pour mon amour. J'entre tout à coup dans un vif désespoir. Je me jetai aux pieds de Séraphine, & lui présentant mon épée nue. Madame, lui dis-je, épargnez au comte de Polan le soin de chercher un homme qui pourroit se dérober à ses coups. Vengez vous-même votre frère. Immolez-lui son meurtrier de votre propre main. Frappez. Que ce même fer qui lui a ôté la vie devienne funeste à son malheureux ennemi. Seigneur, me répondit Séraphine, un peu émue de mon action, j'aimois Don Gaspard. Quoique vous l'ayez tué en brave homme, & qu'il se soit attiré lui-même son malheur, vous devez être persuadé que j'entre dans le ressentiment de mon père. Oui, Don Alphonse, je suis votre ennemie, & je ferai contre vous tout ce que le sang & l'amitié peuvent exiger de moi. Mais je n'abuserai point de votre mauvaise fortune. Elle a beau vous livrer à ma vengeance. Si l'honneur m'arme contre vous, il me défend aussi de me venger lâchement. Les droits de l'hospitalité doivent être inviola-

bles, & je ne veux point payer d'un assassinat le service que vous m'avez rendu. Fuyez ; échappez, si vous pouvez, à nos poursuites & à la rigueur des lois, & sauvez votre tête du péril qui la menace.

Eh quoi, madame ! repris-je, vous pouvez vous-même vous venger, & vous vous en remettez à des lois qui tromperont peut-être votre ressentiment ? Ah ! percez plutôt un misérable qui ne mérite pas que vous l'épargniez. Non, madame, ne gardez point avec moi un procédé si noble & si généreux. Savez-vous qui je suis ? Tout Madrid me croit fils du baron de Steinbach, & je ne suis qu'un malheureux qu'il a élevé chez lui par pitié. J'ignore même quels sont les auteurs de ma naissance. N'importe, interrompit Séraphine avec précipitation, comme si mes dernières paroles lui eussent fait une nouvelle peine, quand vous seriez le dernier des hommes, je ferai ce que l'honneur me prescrit. Eh bien, madame, lui dis-je, puisque la mort d'un frère n'est pas capable de vous exciter à répandre mon sang, je veux irriter votre haine par un nouveau crime dont j'espère que vous n'excuserez pas l'audace. Je vous adore, & malgré l'obscurité de mon sort, j'avois formé l'espérance d'être à vous. J'étois assez amoureux, ou plutôt assez vain pour me flatter que le Ciel, qui peut-être me fait grâce en

me cachant mon origine, me la découvreroit un jour ; & que je pourrois sans rougir vous apprendre mon nom. Après cet aveu, qui vous outrage, balancerez-vous encore à me punir ?

Ce téméraire aveu, répliqua la dame, m'offenseroit sans doute dans un autre tems ; mais je le pardonne au trouble qui vous agite. D'ailleurs dans la situation où je suis moi-même, je fais peu d'attention aux discours qui vous échappent. Encore une fois, Don Alphonse, ajouta-t-elle, en versant quelques larmes, partez, éloignez-vous d'une maison que vous remplissez de douleur ; chaque moment que vous y demeurez augmente mes peines. Je ne résiste plus, madame, repartis-je, en me relevant. Il faut m'éloigner de vous. Mais ne pensez pas que soigneux de conserver une vie qui vous est odieuse, j'aie cherché un asyle, où je puisse être en sûreté. Non, non, je me dévoue à votre ressentiment. Je vais attendre avec impatience à Tolède, le destin que vous me préparez, & me livrant à vos poursuites, j'avancerai moi-même la fin de mes malheurs.

Je me retirai en achevant ces paroles. On me donna mon cheval, & je me rendis à Tolède, où je demeurai huit jours, & où véritablement je pris si peu de soin de me cacher, que je ne sais comment je n'ai point

été arrêté ; car je ne puis croire que le comte de Polan, qui ne songe qu'à me fermer tous les passages, n'ait pas jugé que je pouvois passer par Tolède. Enfin je sortis hier de cette ville, où il sembloit que je m'ennuyasse d'être en liberté, & sans tenir de route assurée, je suis venu jusqu'à cet hermitage, comme un homme qui n'auroit rien eu à craindre. Voilà, mon père, ce qui m'occupe. Je vous prie de m'aider de vos conseils.

Quand Don Alphonse eut achevé le triste récit de ses malheurs, le vieil hermite lui dit : Mon fils, vous avez eu bien de l'imprudence de demeurer si long-tems à Tolède. Je regarde d'un autre œil que vous tout ce que vous m'avez raconté, & votre amour pour Séraphine me paroît une pure folie. Croyez-moi, ne vous aveuglez point. Il faut oublier cette jeune dame, qui ne sauroit être à vous. Cédez de bonne grâce aux obstacles qui vous séparent d'elle, & vous livrez à votre étoile qui, selon toutes les apparences, vous promet bien d'autres aventures. Vous trouverez sans doute quelque jeune personne qui fera sur vous la même impression, & dont vous n'aurez pas tué le frère.

Il alloit ajouter à cela beaucoup d'autres choses, pour exhorter Don Alphonse à prendre patience, lorsque nous vîmes entrer dans l'hermitage un autre hermite chargé d'une besace fort enflée. Il revenoit de faire une copieuse quête dans la ville de Cuença. Il paroissoit plus jeune que son compagnon, & il avoit une barbe rousse & fort épaisse. Soyez le bien venu, frère Antoine ! lui dit le vieil anachorète ; quelles nouvelles apportez-vous de la ville ? D'assez mauvaises, répondit le frère rousseau, en lui mettant entre les mains un papier plié en forme de lettre ; ce billet va vous en instruire. Le vieillard l'ouvrit ; & après l'avoir lu avec toute l'attention qu'il méritoit, il s'écria : puisque la mèche est découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti. Changeons de style, poursuivit-il, seigneur Don Alphonse, en adressant la parole au jeune cavalier, vous voyez un homme en butte comme vous aux caprices de la fortune. On me mande de Cuença, qui est une ville à une lieue d'ici, qu'on m'a noirci dans l'esprit de la justice dont tous les suppôts doivent dès demain se mettre en campagne pour venir dans cet hermitage s'assurer de ma personne. Mais ils ne trouveront point le lièvre au gîte. Ce n'est pas la première fois que je me suis vu dans de pareils embarras ; mais je m'en suis presque toujours tiré en

homme d'esprit. Je vais me montrer sous une nouvelle forme, car tel que vous me voyez, je ne suis rien moins qu'un hermite & qu'un vieillard.

En parlant de cette manière, il se dépouilla de la longue robe qu'il portoit, & l'on vit dessous un pourpoint de serge noire, avec des manches tailladées. Puis il ôta son bonnet, détacha un cordon qui tenoit sa barbe postiche, & prit tout à coup la figure d'un homme de vingt-huit à trente ans. Le frère Antoine, à son exemple, quitta son habit d'hermite, se défit de la même manière que son compagnon de sa barbe rousse, & tira d'un vieux coffre de bois à demi-pourri, une méchante soutanelle dont il se revêtit. Mais représentez-vous ma surprise, lorsque je reconnus dans le vieil anachorète le seigneur Don Raphaël, & dans le frère Antoine, mon très-cher & très-fidèle valet Ambroise de Laméla. Comment, m'écriai-je aussitôt, je suis ici, à ce que je vois, en pays de connoissancè ! Cela est vrai, seigneur Gil Blas, me dit Don Raphaël en riant, vous retrouvez deux de vos amis, lorsque vous vous y attendiez le moins. Je conviens que vous avez quelque sujet de vous plaindre de nous ; mais il faut oublier le passé. Ambroise & moi, nous vous offrons nos services ; ils ne sont point à mépriser. Ne nous croyez pas de méchantes

gens. Nous n'attaquons, nous n'assassinons personne. Nous ne cherchons seulement qu'à vivre aux dépens d'autrui ; & si voler est une action injuste, la nécessité en corrige l'injustice. Associez-vous avec nous, & vous menerez une vie errante. C'est un genre de vie fort agréable, quand on sait se conduire prudemment. Ce n'est pas que malgré toute notre prudence, l'enchainement des causes secondes ne soit tel quelquefois qu'il nous arrive de mauvaises aventures. N'importe, nous en trouvons les bonnes meilleures. Nous sommes accoutumés à la variété des tems, aux alternatives de la fortune.

Seigneur cavalier, poursuit le faux hermite, en parlant à Don Alphonse, nous vous faisons la même proposition, & je ne crois pas que vous deviez la rejeter, dans la situation où vous paroissez être ; car sans parler de l'affaire qui vous oblige à vous cacher, vous n'avez pas sans doute beaucoup d'argent. Non, vraiment, dit Don Alphonse, & cela, je l'avoue, augmente mes chagrins. Eh bien, reprit Don Raphaël, ne nous quittez donc point. Vous ne sauriez mieux faire, que de vous joindre à nous. Rien ne vous manquera, & nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis. Nous connoissons presque toute l'Espagne, pour l'avoir parcourue. Nous savons où sont les

bois, les montagnes, tous les endroits propres à servir d'asyle contre les brutalités de la justice. Don Alphonse les remercia de leur bonne volonté; & se trouvant effectivement sans argent & sans ressource, il se résolut à les accompagner. Je m'y déterminai aussi, parce que je ne voulus point quitter ce jeune homme; pour qui je me sentis naître beaucoup d'inclination.

Nous convinmes tous quatre d'aller ensemble, & de ne point nous séparer. Cela étant arrêté entre nous, il fut mis en délibération si nous partirions à l'heure même, ou si nous donnerions auparavant quelque atteinte à un outre plein d'un excellent vin, que le frère Antoine avoit apporté de la ville de Cuença le jour précédent; mais Raphaël, comme celui qui avoit le plus d'expérience, représenta qu'il falloit avant toutes choses penser à notre sureté, qu'il étoit d'avis que nous marchassions toute la nuit pour gagner un bois fort épais qui étoit entre Villardésa & Almodabar; que nous ferions halte en cet endroit, où nous voyant sans inquiétude, nous passerions la journée à nous reposer. Cet avis fut approuvé. Alors les faux hermites firent deux paquets de toutes les hardes & provisions qu'ils avoient, & les mirent en équilibre sur le cheval de Don Alphonse. Cela se fit avec une extrême diligence. Après quoi

nous nous éloignâmes de l'hermitage, laissant en proie à la justice les deux robes d'hermite, la barbe blanche & la barbe rousse, deux grabats, une table, un mauvais coffre, deux vieilles chaises de paille, & l'image de saint Pacôme.

Nous marchâmes toute la nuit, & nous commençons à nous sentir fort fatigués, lorsqu'à la pointe du jour nous apperçûmes le bois où tendoient nos pas. La vue du port donne une vigueur nouvelle aux matelots lassés d'une longue navigation. Nous prîmes courage, & nous arrivâmes enfin au bout de notre carrière avant le lever du soleil. Nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois, & nous nous arrêtâmes dans un endroit fort agréable, sur un gazon entouré de plusieurs gros chênes, dont les branches entrelassées formoient une voûte que la chaleur du jour ne pouvoit percer. Nous débridâmes le cheval pour le laisser paître, après l'avoir déchargé. Nous nous assîmes. Nous tirâmes de la besace du frère Antoine quelques grosses pièces de pain, avec plusieurs morceaux de viandes rôties, & nous nous mîmes à nous en escrimer, comme à l'envi l'un de l'autre. Néanmoins quelque appétit que nous eussions, nous cessions souvent de manger pour donner des accolades à l'outre qui ne

faisoit que passer des bras de l'un entre les bras de l'autre.

Sur la fin du repas, Don Raphaël dit à Don Alphonse; Seigneur cavalier, après la confiance que vous m'avez faite, il est juste que je vous raconte aussi l'histoire de ma vie avec la même sincérité. Vous me ferez plaisir, répondit le jeune homme; & à moi particulièrement, m'écriai-je; j'ai une extrême curiosité d'entendre vos aventures. Je ne doute pas qu'elles ne soient dignes d'être écoutées. Je vous en réponds, répliqua Raphaël, & je prétends bien les écrire un jour. Ce sera l'amusement de ma vieillesse; car je suis encore jeune, & je veux grossir le volume. Mais nous sommes fatigués; délassons-nous par quelques heures de sommeil. Pendant que nous dormirons tous trois, Ambroise veillera de peur de surprise, & tantôt à son tour il dormira. Quoique nous soyons, ce me semble, ici fort en sûreté, il est toujours bon de se tenir sur ses gardes. En achevant ces mots, il s'étendit sur l'herbe. Don Alphonse fit la même chose. Je suivis leur exemple, & Laméla se mit en sentinelle.

Don Alphonse, au lieu de prendre quelque repos, s'occupa de ses malheurs, & je ne pus fermer l'œil. Pour Don Raphaël, il s'endormit bientôt; mais il se réveilla une heure après; &

me voyant disposés à l'écouter, il dit à Laméla :
Mon ami Ambroise, tu peux présentement
goûter la douceur du sommeil. Non, non,
répondit Laméla, je n'ai point envie de dormir,
& bien que je sache tous les événemens de
votre vie, ils sont si instructifs pour les person-
nes de notre profession, que je serai bien aise
de les entendre encore raconter. Aussi-tôt
Don Raphaël commença dans ces termes
l'histoire de sa vie.

LIVRE CINQUIÈME.

Histoire de Don Raphaël.

JE suis fils d'une comédienne de Madrid,
fameuse par sa déclamation, & plus encore
par ses galanteries; elle se nommoit Lucinde.

On me laissa passer les douze premières
années de ma vie dans toutes sortes d'amuse-
mens frivoles. A peine me montra-t-on à lire
& à écrire. On s'attacha moins encore à m'en-
seigner les principes de ma religion. J'appris
seulement à danser, à chanter, & à jouer de
la guitare. C'est tout ce que je savois faire,
lorsque le marquis de Léganez me demanda

pour être auprès de son fils unique, qui avoit à peu près mon âge. Lucinde y consentit volontiers; & ce fut alors que je commençai à m'occuper sérieusement. Le jeune Léganez n'étoit pas plus avancé que moi; ce petit seigneur ne paroissoit pas né pour les sciences. Il ne connoissoit presque pas une lettre de son alphabet, bien qu'il eût un précepteur depuis quinze mois. Ses autres maîtres n'en tiroient pas meilleur parti. Il pousoit à bout leur patience. Il est vrai qu'il ne leur étoit pas permis d'user de rigueur à son égard; ils avoient un ordre exprès de l'instruire sans le tourmenter; & cet ordre, joint à la mauvaise disposition du sujet, rendoit les leçons assez inutiles.

Mais le précepteur, ainsi que vous l'allez voir, imagina un bel expédient pour intimider ce jeune seigneur; sans aller contre la défense de son père; il résolut de me punir, quand le petit Léganez mériteroit de l'être, & il ne manqua pas d'exécuter sa résolution. Je ne trouvai point l'expédient de mon goût. Je m'échappai, & m'allai plaindre à ma mère d'un traitement si injuste. Cependant, quelque tendresse qu'elle se sentît pour moi, elle eut la force de résister à mes larmes; & considérant que c'étoit un grand avantage pour son fils d'être chez le marquis de Léganez, elle m'y fit remener sur le champ. Me voilà donc livré au

précepteur. Comme il s'étoit apperçu que son invention avoit produit un bon effet, il continua de me battre à la place du petit seigneur; & pour faire plus d'impression sur lui, il m'étrilloit très-rudement. J'étois sûr de payer tous les jours pour le jeune Léganez. Je puis dire qu'il n'a pas appris une lettre de son alphabet qui ne m'ait coûté cent coups de fouet. Jugez à combien me revient son rudiment.

Ce n'étoit pas le seul désagrément que j'eusse à essuyer dans cette maison; comme tout le monde m'y connoissoit, les moindres domestiques, jusques aux marmitons, me reprochoient ma naissance. Cela me déplut à un point, que je m'enfuis un jour, après avoir trouvé moyen de me saisir de tout ce que le précepteur avoit d'argent comptant. Ce qui pouvoit bien aller à cent cinquante ducats. Telle fut la vengeance que je tirai des coups qu'il m'avoit donnés si injustement; & je crois que je n'en pouvois prendre une plus affligeante pour lui. Je fis ce tour de main avec beaucoup de subtilité, quoique ce fût mon coup d'essai; & j'eus l'adresse de me dérober aux perquisitions qu'on fit de moi pendant deux jours. Je sortis de Madrid, & me rendis à Tolède sans voir personne à mes trousses.

J'entrois alors dans ma quinzième année. Quel plaisir à cet âge d'être indépendant &

maître de ses volontés ! J'eus bientôt fait connoissance avec des jeunes gens qui me dégourdirent, & m'aidèrent à manger mes ducats. Je m'associai ensuite avec des chevaliers d'industrie, qui cultivèrent si bien mes heureuses dispositions, que je devins en peu de tems un des plus forts de l'ordre. Au bout de cinq années, l'envie de voyager me prit ; je quittai mes confrères ; & voulant commencer mes voyages par l'Estremadure, je gagnai Alcantara ; mais avant que d'y arriver, je trouvai une occasion d'exercer mes talens, & je ne la laissai point échapper. Comme j'étois à pied, & de plus chargé d'un havresac assez pesant, je m'arrêtois de tems en tems pour me reposer sous les arbres qui m'offroient leur ombrage à quelque pas du grand chemin. Je rencontrai deux enfans de famille qui s'entrenoient avec gaité sur l'herbe, en prenant le frais. Je les saluai très-civilement, &, ce qui me parut ne leur pas déplaire, j'entrai dans leur conversation. Le plus vieux n'avoit pas quinze ans. Ils étoient tous deux bien ingénus ; Seigneur cavalier, me dit le plus jeune, nous sommes fils de deux riches bourgeois de Placentia. Nous avons une extrême envie de voir le royaume de Portugal, & pour satisfaire notre curiosité nous avons pris chacun cent pistoles à nos parens. Bien que nous voyagions à pied,

nous ne laisserons pas d'aller loin avec cet argent. Qu'en pensez-vous? Si j'en avois autant, lui répondis-je. Je voudrois parcourir les quatre parties du monde. Deux cens pistoles! c'est une somme immense. Vous n'en verrez jamais la fin. Si vous l'avez pour agréable, messieurs, ajoutai-je, j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'à la ville d'Almérin, où je vais recueillir la succession d'un oncle qui, depuis vingt années ou environ, s'étoit établi là.

Les jeunes bourgeois me témoignèrent que ma compagnie leur feroit plaisir. Ainsi, lorsque nous nous fûmes tous trois un peu délassés, nous marchâmes vers Alcantara, où nous arrivâmes long-tems avant la nuit. Nous allâmes loger à une bonne hôtellerie. Nous demandâmes une chambre, & on nous en donna une où il y avoit une armoire qui fermoit à clef. Nous ordonnâmes d'abord le souper, & pendant qu'on nous l'apprêtoit, je proposai à mes compagnons de voyage de nous promener dans la ville. Ils acceptèrent la proposition. Nous serrâmes nos havresacs dans l'armoire, dont un des bourgeois prit la clef, & nous sortîmes de l'hôtellerie. Nous allâmes visiter les églises, & dans le tems que nous étions dans la principale, je feignis tout à coup d'avoir une affaire importante : Messieurs, dis-je à mes camarades,

je viens de me souvenir qu'une personne de Tolède m'a chargé de dire de sa part deux mots à un marchand qui demeure auprès de cette église. Attendez-moi, de grâce, ici, je serai de retour dans un moment. A ces mots, je m'éloignai d'eux. Je cours à l'hôtellerie ; je vole à l'armoire ; j'en force la serrure ; & fouillant dans les havresacs de mes jeunes bourgeois, j'y trouve leurs pistoles. Les pauvres enfans ! je ne leur en laissai pas seulement une pour payer leur gîte. Je les emportai toutes. Après cela, je sortis promptement de la ville, & pris la route de Mérida, sans m'embarrasser de ce qu'ils deviendroient.

Cette aventure, dont je ne fis que rire, me mit en état de voyager avec agrément. Quoique jeune, je me sentois capable de me conduire prudemment. Je puis dire que j'étois bien avancé pour mon âge. Je résolus d'acheter une mule, ce que je fis en effet au premier bourg. Je convertis même mon havresac en valise, & je commençai à faire un peu plus l'homme d'importance. La troisième journée, je rencontrai un homme qui chantoit vêpres à pleine tête sur le grand chemin. Je jugeai à son air que c'étoit un chantre, & je lui dis : Courage, seigneur Bachelier, cela va le mieux du monde ; vous avez, à ce que je vois, le cœur au métier. Seigneur, me répondit-il,

je suis chantre, pour vous rendre mes très-humbles services, & je suis bien aise de tenir ma voix en haleine.

Nous entrâmes de cette manière en conversation. Je m'aperçus que j'étois avec un personnage des plus spirituels & des plus agréables ; il avoit vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Comme il étoit à pied, je n'allois que le petit pas pour avoir le plaisir de l'entretenir. Nous parlâmes entre autres choses de Tolède. Je connois parfaitement cette ville, me dit le chantre ; j'y ai fait un assez long séjour, j'y ai même quelques amis. Eh ! dans quel endroit, interrompis-je, demeuriez vous à Tolède ? Dans la Rue Neuve, répondit-il. J'y demourois avec Don Vincent de Buéna Garra, Don Matthias de Cordel, & deux ou trois autres honnêtes cavaliers. Nous logions, nous mangions ensemble, nous passions fort bien le tems. Ces paroles me surprirent ; car il faut observer que les gentilshommes dont il me citoit les noms, étoient les aigrefins avec qui j'avois été faufile à Tolède. Seigneur chantre, m'écriai-je, ces messieurs que vous venez de nommer sont de ma connoissance, & j'ai demeuré aussi avec eux dans la Rue Neuve. Je vous entends, reprit-il en souriant, c'est-à-dire, que vous êtes entré dans la compagnie depuis trois ans que j'en suis sorti. Je viens, lui repartis-je, de

quitter ces seigneurs, parce que je me suis mis dans le goût des voyages. Je veux faire le tour de l'Espagne. J'en vaudrai mieux quand j'aurai plus d'expérience. Sans doute, me dit-il, pour se perfectionner l'esprit, il faut voyager. C'est aussi pour cette raison que j'abandonnai Tolède, quoique j'y vécusse fort agréablement. Je suis on ne peut pas plus charmé, poursuivit-il, de rencontrer un chevalier de mon ordre, lorsque j'y pensois le moins. Unissons-nous ; voyageons ensemble ; attentons sur la bourse du prochain ; profitons de toutes les occasions qui se présenteront d'exercer notre savoir-faire.

Il me fit cette proposition si franchement & de si bonne grâce, que je l'acceptai. Il gagna tout à coup ma confiance en me donnant la sienne. Nous nous ouvrîmes l'un à l'autre. Je lui contai mon histoire, & il ne me déguisa point ses aventures. Il m'apprit qu'il venoit de Portalègre, d'où une fourberie déconcertée par un contre-tems l'avoit obligé de se sauver avec précipitation, & sous l'habillement que je lui voyois. Après qu'il m'eût fait une entière confiance de ses affaires, nous résolûmes d'aller tous deux à Mérida tenter la fortune, d'y faire quelque bon coup, si nous pouvions, & d'en décamper aussi-tot pour nous rendre ailleurs. Dès ce moment, nos biens devinrent communs

entre nous. Il est vrai que Moralés, ainsi se nommoit mon compagnon, ne se trouvoit pas dans une situation fort aisée. Tout ce qu'il possédoit ne consistant qu'en cinq ou six ducats, avec quelques hardes qu'il portoit dans un bissac ; mais si j'étois mieux que lui en argent comptant, il étoit en récompense plus consommé que moi dans l'art de tromper les hommes. Nous montions ma mule alternativement, & nous arrivâmes de cette manière à Mérida.

Nous nous arrê tâmes dans une hôtellerie du fauxbourg, où mon camarade tira de son bissac un habit dont il ne fut pas sitôt revêtu, que nous allâmes faire un tour dans la ville pour reconnoître le terrain, & voir s'il ne s'offriroit point quelque occasion de travailler. Nous considérions fort attentivement tous les objets qui se présentoient à nos regards. Nous ressemblions, comme auroit dit Homère, à deux milans qui cherchent des yeux dans la campagne des oiseaux dont ils puissent faire leur proie. Nous attendions enfin que le hasard nous fournît quelque sujet d'employer notre industrie, lorsque nous apperçûmes dans la rue un cavalier à cheveux gris, qui avoit l'épée à la main, & qui se battoit contre trois hommes qui le pousoient vigoureusement. L'inégalité de ce combat me choqua, & comme je suis naturellement féraillieur, je volai au secours du

vieillard. Moralés, pour me montrer que je ne m'étois point associé avec un lâche, suivit mon exemple. Nous chargeâmes les trois ennemis du cavalier, & nous les obligeâmes à prendre la fuite.

Après leur retraite, le vieillard se répandit en discours reconnoissans. Nous sommes ravis, lui dis-je, de nous être trouvés ici si à propos pour vous secourir ; mais que nous sachions du moins à qui nous avons eu le bonheur de rendre service, & dites-nous, de grâce, pourquoi ces trois hommes vouloient vous assassiner ? Messieurs, nous répondit-il, je vous ai trop d'obligation pour refuser de satisfaire votre curiosité. Je m'appelle Jérôme de Moyadas, & je vis de mon bien dans cette ville. L'un de ces assassins dont vous m'avez délivré est un amant de ma fille. Il me la fit demander en mariage ces jours passés ; & comme il ne put obtenir mon aveu, il vient de me faire mettre l'épée à la main pour s'en venger. Eh ! peut-on, repris-je, vous demander encore pour quelle raison vous n'avez point accordé votre fille à ce cavalier ? Je vais vous l'apprendre, me dit-il. J'avois un frère marchand dans cette ville, il se nommoit Augustin. Il y a deux mois qu'il étoit à Calatrava logé chez Juan Vélez de la Menbrilla son correspondant. Ils étoient tous deux amis intimes ; & mon frère,

pour fortifier encore davantage leur amitié, promit Florentine ma fille unique au fils de son correspondant, ne doutant point qu'il n'eût assez de crédit sur moi, pour m'obliger à dégager sa promesse. Comme en effet, mon frère étant de retour à Mérida, ne m'eût pas plutôt parlé de ce mariage, que j'y consentis pour l'amour de lui. Il envoya le portrait de Florentine à Calatrava ; mais hélas, il n'a pas eu la satisfaction d'achever son ouvrage ; il est mort depuis trois semaines. En mourant il me conjura de ne disposer de ma fille qu'en faveur du fils de son correspondant. Je le lui promis, & voilà pourquoi j'ai refusé Florentine au cavalier qui vient de m'attaquer, quoique ce soit un parti fort avantageux. Je suis esclave de ma parole, & j'attends à tout moment le fils de Juan Vélez de la Menbrilla pour en faire mon gendre, bien que je ne l'aye jamais vu, non plus que son père. Je vous demande pardon, continua Jérôme de Moyadas, si je vous fais cette narration ; mais vous l'avez exigée de moi.

J'écoutai ce récit avec beaucoup d'attention, & m'arrêtant à une supercherie qui me vint tout à coup dans l'esprit, j'affectai un grand étonnement ; je levai les yeux au ciel. Ensuite me tournant vers le vieillard, je lui dis d'un ton pathétique : Ah ! seigneur de Moyadas,

est-il possible qu'en arrivant à Mérida, je sois assez heureux pour sauver la vie à mon beau-père ? Ces paroles causèrent une étrange surprise au vieux bourgeois, & n'étonnèrent pas moins Moralés, qui me fit connoître par sa contenance que je lui paroissois un grand fripon. Que m'apprenez-vous ? me répondit le vieillard. Quoi ! vous seriez le fils du correspondant de mon frère ? Oui, seigneur Jérôme de Moyadas, lui répliquai-je en payant d'audace, & en lui jetant les bras au cou, je suis le fortuné mortel à qui l'adorable Florentine est destinée. Mais avant que je vous témoigne la joie que j'ai d'entrer dans votre famille, permettez que je répande dans votre sein les larmes que renouvelle ici le souvenir de votre frère Augustin. Je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je n'étois vivement touché de la mort d'une personne à qui je dois le bonheur de ma vie. En achevant ces mots, j'embrassai encore le bon homme Jérôme, & je passai ensuite la main sur mes yeux, comme pour essuyer mes pleurs. Moralés qui comprit tout d'un coup l'avantage que nous pouvions tirer d'une pareille tromperie, ne manqua pas de me seconder. Il voulut passer pour mon valet, & il se mit à renchérir sur le regret que je marquois de la mort du seigneur Augustin. Monsieur Jérôme, s'écria-t-il, quelle perte vous

avez faite en perdant votre frère ! C'étoit un si honnête homme ! le phénix du commerce, un marchand désintéressé, un marchand de bonne foi, un marchand comme on n'en voit point.

Nous avons affaire à un homme simple & crédule ; bien loin d'avoir quelque soupçon de notre fourberie, il s'y prêta de lui-même. Eh pourquoi, me dit-il, n'êtes-vous pas venu tout droit chez moi ? Il ne falloit point aller loger dans une hôtellerie. Dans les termes où nous en sommes, on ne doit point faire de façons. Monsieur, lui dit Moralés, en prenant la parole pour moi, mon maître est un peu cérémonieux. Il a ce défaut-là. Il me permettra de le lui reprocher. Ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'il ne soit excusable en quelque manière de n'avoir pas voulu paroître devant vous en l'état où il est. Nous avons été volés sur la route. On nous a pris toutes nos hardes. Ce garçon, interrompis-je, vous dit la vérité, seigneur de Moyadas. Ce malheur a été cause que je ne suis point allé descendre chez vous. Je n'osois me présenter sous cet habit aux yeux d'une maîtresse qui ne m'a point encore vu, & j'attendois pour cela le retour d'un valet que j'ai envoyé à Calatrava. Cet accident, reprit le vieillard, ne devoit point vous empêcher de venir demeurer dans ma maison, & je

prétends que vous y preniez tout à l'heure un logement.

En parlant de cette sorte, il m'emmena chez lui ; mais avant que d'y arriver, nous nous entretenîmes du prétendu vol qu'on m'avoit fait, & je témoignai que mon plus grand chagrin étoit d'avoir perdu avec mes hardes le portrait de Florentine. Le bourgeois là-dessus, me dit en riant, qu'il falloit me consoler de cette perte, & que l'original valoit mieux que la copie. En effet, dès que nous fîmes dans sa maison, il appela sa fille, qui n'avoit pas plus de seize ans, & qui pouvoit passer pour une personne accomplie. Vous voyez, me dit-il, la dame que feu mon frère vous a promise. Ah ! seigneur, m'écriai-je d'un air passionné, il n'est pas besoin de me dire que c'est l'aimable Florentine qui s'offre à mes yeux. Ce discours est trop flatteur, me dit Florentine, & je ne suis pas assez vaine pour m'imaginer que je le justifie. Continuez vos complimens, interrompit alors le père. En même tems, il me laissa seul avec sa fille ; & prenant Moralés en particulier : Mon ami, lui dit-il, les voleurs vous ont donc emporté toutes vos hardes, & sans doute votre argent. Oui, monsieur, répondit mon camarade, une nombreuse troupe de bandits est venue fondre sur nous auprès de Castil-Blazo. Ils ne nous ont laissé que les

habits que nous avons sur le corps ; mais nous recevrons incessamment des lettres de change, & nous allons nous remettre sur pied.

En attendant vos lettres de change, répliqua le vicillard, en tirant de sa poche une bourse, voici cent pistoles dont vous pouvez disposer. Oh, monsieur, s'écria Moralés, mon maître ne voudra point les accepter ; vous ne le connoissez pas ; c'est un homme délicat sur cette matière. Ce n'est point un de ces enfans de famille qui sont prêts à prendre de toutes mains. Il n'aime pas à s'endetter, tout jeune qu'il est. Il demanderoit plutôt l'aumône que d'emprunter un maravédi. Tant mieux, dit le bourgeois, je l'en estime davantage. Je ne puis souffrir que l'on contracte des dettes. Je pardonne cela aux personnes de qualité, parce que c'est une chose dont ils sont en possession. Je ne veux pas, ajouta-t-il, contraindre ton maître ; & si c'est lui faire de la peine que de lui offrir de l'argent, il n'en faut plus parler. En disant ces paroles, il voulut remettre la bourse dans sa poche ; mais mon compagnon lui retint le bras : Attendez, seigneur de Moyadas, lui dit-il, quelque aversion que mon maître ait pour les emprunts, je ne désespère pas de lui faire agréer vos cent pistoles. Il n'y a que manière de s'y prendre avec lui. Après tout, ce n'est que des étrangers qu'il n'aime point à

emprunter. Il n'est pas si façonnier avec sa famille. Il demande même fort bien à son père tout l'argent dont il a besoin. Ce garçon, comme vous voyez, sait distinguer les personnes, & il doit vous regarder comme un second père.

Moralés par de semblables discours s'empara de la bourse du vieillard, qui vint nous rejoindre, & qui nous trouva sa fille & moi engagés dans les complimens. Il rompit notre entretien ; il apprit à Florentine l'obligation qu'il m'avoit ; & sur cela il me tint des propos qui me firent connoître combien il en étoit reconnoissant. Je profitai d'une si favorable disposition. Je dis au bourgeois, que la plus touchante marque de reconnoissance qu'il pût me donner, étoit de hâter mon mariage avec sa fille. Il céda de bonne grâce à mon impatience. Il m'assura que dans trois jours, au plus tard, je serois l'époux de Florentine. Il ajouta même, qu'au lieu de six mille ducats qu'il avoit promis pour sa dot, il en donneroit dix mille, pour me témoigner jusqu'à quel point il étoit pénétré du service que je lui avois rendu.

Nous étions donc, Moralés & moi, chez le bon homme Jérôme de Moyadas bien traités, & dans l'agréable attente de toucher dix mille ducats, avec quoi nous nous propositions de nous éloigner promptement de Mérida. Une

crainte pourtant troubloit notre joie ; nous appréhendions qu'avant trois jours le véritable fils de Juan Vélez de la Menbrilla ne vint traverser notre bonheur, ou plutôt le détruire en paroissant tout à coup. Cette crainte n'étoit pas mal fondée. Dès le lendemain, une espèce de paysan chargé d'une valise arriva chez le père de Florentine. Je ne m'y trouvai point alors ; mais mon camarade y étoit. Seigneur, dit le paysan au vieillard, j'appartiens au cavalier de Calatrava, qui doit être votre gendre, au seigneur Pédro de la Menbrilla. Nous venons tous deux d'arriver dans cette ville. Il sera ici dans un instant. J'ai pris les devans pour vous en avertir. A peine eut-il achevé ces mots, que son maître parut ; ce qui surprit fort le vieillard, & déconcerta un peu Moralés.

Le jeune Pédro étoit un garçon des mieux faits. Il adressa la parole au père de Florentine ; mais le bon homme ne lui donna pas le tems de finir son discours ; & se tournant vers mon compagnon, il lui demanda ce que cela signifioit. Alors Moralés, qui ne cédoit en effronterie à personne du monde, prit un air d'assurance, & dit au vieillard. Monsieur, ces deux hommes que vous voyez sont de la troupe des voleurs qui nous ont détroussés sur le grand chemin. Je les reconnois, & particulièrement celui qui a l'audace de se dire fils du seigneur

Juan Vélez de la Menbrilla. Le vieux bourgeois, sans hésiter, crut Moralés ; & persuadé que les nouveaux venus étoient des fripons, il leur dit : Messieurs, vous arrivez trop tard. On vous a prévenus. Pédro de la Menbrilla est chez moi depuis hier. Prenez garde à ce que vous dites, lui répondit le jeune homme de Calatrava. On vous trompe. Vous avez dans votre maison un imposteur. Sachez que Juan Vélez de la Menbrilla n'a point d'autre fils que moi. A d'autres, répliqua le vieillard ; je n'ignore pas qui vous êtes. Ne remettez-vous pas ce garçon, & ne vous ressouvenez-vous plus de son maître que vous avez volé sur le chemin de Calatrava ? Comment volé, repartit Pédro ! Ah ! si je n'étois pas chez vous, je couperois les oreilles à ce fourbe qui a l'insolence de me traiter de voleur. Qu'il rende grâces à votre présence, qui retient ma colère. Seigneur, poursuivit-il, je vous le répète, on vous trompe. Je suis le jeune homme à qui votre frère Augustin a promis votre fille. Voulez-vous que je vous montre toutes les lettres qu'il a écrites à mon père au sujet de ce mariage ? En croirez-vous le portrait de Florentine, qu'il m'envoya quelque tems avant sa mort ?

Non, interrompit le vieux bourgeois, le portrait ne me persuadera pas plus que les lettres. Je sais bien de quelle manière il est

tombé entre vos mains ; & je vous conseille charitablement de sortir au plutôt de Mérida, de peur d'éprouver le châtiment que méritent vos semblables. C'en est trop, interrompit à son tour le jeune cavalier. Je ne souffrirai point qu'on me vole impunément mon nom, ni qu'on me fasse passer pour un brigand. Je connois quelques personnes dans cette ville. Je vais les chercher, & je reviendrai avec eux confondre l'imposteur qui vous prévient contre moi. A ces mots, il se retira suivi de son valet, & Moralés demeura triomphant. Cette aventure même fut cause que Jérôme de Moyadas résolut de me faire épouser sa fille dès ce jour-là, & sur le champ il alla donner les ordres nécessaires pour consommer cet ouvrage.

Quoique mon camarade fût bien aise de voir le père de Florentine dans des dispositions si favorables pour nous ; il n'étoit pas sans inquiétude. Il craignit la suite des démarches qu'il jugeoit bien que Pédro ne manqueroit pas de faire, & il m'attendoit avec impatience pour m'informer de ce qui se passoit. Je le trouvai plongé dans une profonde rêverie. Qu'y a-t-il, mon ami ! lui dis-je, tu me parois bien occupé. Ce n'est pas sans raison, me répondit-il. En même tems il me mit au fait. Tu vois, ajouta-t-il ensuite, si j'ai tort de

rêver. C'est toi, téméraire, qui nous jette dans cet embarras. L'entreprise je l'avoue, étoit brillante, & t'auroit comblé de gloire, si elle eût réussi ; mais selon toutes les apparences, elle finira mal ; & je serois d'avis, pour prévenir les éclaircissemens, que nous prissions la fuite avec la plume, que nous avons tirée de l'aile du bon homme.

Monsieur Moralés, repris-je à ce discours, n'allons pas si vite ; vous cédez bien promptement aux difficultés. Vous ne faites guère d'honneur à Don Mathias de Cordel, ni aux autres cavaliers avec qui vous avez demeuré à Tolède. Quand on a fait son apprentissage sous de si grands maîtres, on ne doit pas si facilement s'allarmer. Pour moi, qui veux marcher sur les traces de ces héros, & prouver que j'en suis un digne élève, je me roidis contre l'obstacle qui vous épouvante, & je me fais fort de le lever. Si vous en venez à bout, me dit mon compagnon, je vous mettrai au-dessus de tous les grands hommes de Plutarque.

Comme Moralés achevoit de parler, Jérôme de Moyadas entra. Je viens, me dit-il, de tout disposer pour votre mariage. Vous serez mon gendre dès ce soir. Votre valet, ajouta-t-il, doit vous avoir conté ce qui vient d'arriver. Que dites-vous de l'effronterie du fripon, qui m'a voulu persuader qu'il étoit fils du

correspondant de mon frère ? Moralés étoit bien en peine de savoir comment je me tiendrois de ce mauvais pas ; & il ne fut pas peu surpris de m'entendre, lorsque, regardant tristement Moyadas, je répondis d'un air ingénu à ce bourgeois : Seigneur, il ne tiendrait qu'à moi de vous entretenir dans votre erreur, & d'en profiter ; mais je sens que je ne suis pas né pour soutenir un mensonge. Il faut vous faire un aveu sincère. Je ne suis point fils de Juan Vélez de la Menbrilla. Qu'entendis-je ? interrompit le vieillard, avec autant de précipitation que de surprise. Eh quoi ! vous n'êtes pas le jeune homme à qui mon frère. De grâce, seigneur, interrompis-je aussi puisque j'ai commencé un récit fidèle & sincère, daignez m'écouter jusqu'au bout. Il y a huit jours que j'aime votre fille, & que l'amour m'arrête à Mérida. Hier, après vous avoir secouru, je me préparois à vous la demander en mariage ; mais vous me fermâtes la bouche, en m'apprenant que vous la destiniez à un autre. Vous me dites que votre frère en mourant vous conjura de la donner à Pédro de la Menbrilla ; que vous la lui promîtes, & qu'enfin vous étiez esclave de votre parole. Ce discours, je l'avoue, m'accabla, & mon amour réduit au désespoir, m'inspira le stratagème dont je me suis servi. Je vous dirai pourtant

que je me le suis secrètement reproché ; mais j'ai cru que vous me le pardonneriez, quand je vous le decouvrirois, & quand vous sauriez que je suis un prince Italien qui voyage *incognito*. Mon père est souverain de certaines vallées qui sont entre les Suisses, le Milanois & la Savoye. Je m'imaginois même que vous seriez agréablement surpris, lorsque je vous révélerois ma naissance, & je me faisois un plaisir d'époux délicat & charmé, de la déclarer à Florentine, après l'avoir épousée. Le Ciel, poursuivis-je, en changeant de ton, n'a pas voulu permettre que j'eusse tant de joie. Pédro de la Membrilla paroît ; il faut lui restituer son nom, quelque chose qu'il m'en coûte à le lui rendre. Votre promesse vous engage à le choisir pour votre gendre ; vous devez me le préférer, sans avoir égard à mon rang, sans avoir pitié de la situation cruelle où vous m'allez réduire. Je ne vous représenterai pas que votre frère n'étoit que l'oncle de votre fille ; que vous en êtes le père, & qu'il seroit plus juste de vous acquitter envers moi de l'obligation que vous m'avez, que de vous piquer de l'honneur de tenir une parole qui ne vous lie que foiblement.

Oui, sans doute, cela est bien plus juste, s'écria Jérôme de Moyadas. Aussi je ne prétends point balancer entre vous & Pédro de la

Menbrilla. Si mon frère Augustin vivoit encore, il ne trouveroit pas mauvais que je donnasse la préférence à un homme qui m'a sauvé la vie, & qui plus est à un prince qui ne dédaigne pas mon alliance, & veut bien descendre jusqu'à moi. Il faudroit que je fusse ennemi de mon bonheur, & que j'eusse entièrement perdu l'esprit, si je ne vous donnois pas ma fille, & si je ne pressois pas même un mariage si avantageux pour elle. Seigneur, repris-je, n'agissez point par impetuosité. Ne consultez que vos seuls intérêts, & malgré la noblesse de mon sang. . . . Vous vous moquez de moi, interrompit-il, dois-je hésiter un moment? Non, mon prince; & je vous supplie de vouloir bien dès ce soir honorer de votre main l'heureuse Florentine. Eh bien, lui dis-je, soit. Allez vous même lui porter cette nouvelle, & l'instruire de son destin glorieux.

Tandis que le bon bourgeois s'empressoit d'aller dire à sa fille qu'elle avoit fait la conquête d'un prince, Moralés, qui avoit entendu toute la conversation, se mit à genoux devant moi, & me dit: Monsieur le prince Italien, fils du souverain des vallées qui sont entre les Suisses, le Milanois & la Savoye, souffrez que je me jette aux pieds de votre altesse, pour lui témoigner le ravissement où

je suis. Foi de fripon, je vous regarde comme un prodige. Je me croyois le premier homme du monde ; mais franchement je mets pavillon bas devant vous, quoique vous ayez moins d'expérience que moi. Tu n'as donc plus, lui dis-je, d'inquiétude ! Oh ! pour cela non, répondit-il, Je ne crains plus le seigneur Pédro. Qu'il vienne présentement ici tant qu'il lui plaira. Nous voilà Moralés & moi fermes sur nos étriers. Nous commençâmes à régler la route que nous prendrions, avec la dot sur laquelle nous comptions si bien, que si nous l'eussions déjà touchée, nous n'aurions pas cru être plus sûrs de l'avoir. Nous ne la tenions pas toutefois encore ; & le dénouement de l'aventure ne répondit pas à notre confiance.

Nous vîmes bientôt revenir le jeune homme de Calatrava ; il étoit accompagné de deux bourgeois & d'un alguazil, aussi respectable par sa moustache & sa mine brune, que par sa charge. Le père de Florentine étoit avec nous. Seigneur de Moyadas, lui dit Pédro, voici trois honnêtes gens que je vous amène. Ils me connoissent, & peuvent vous dire qui je suis. Oui, certes, s'écria l'alguazil, je puis le dire. Je le certifie à tous ceux qu'il appartiendra, je vous connois. Vous vous appelez Pédro, & vous êtes fils unique de Juan Vélez de la Menbrilla. Quiconque ose soutenir le contraire, est un

imposteur. Je vous crois, monsieur l'alguazil, dit alors le bon homme Jérôme de Moyadas. Je suis pleinement convaincu que le jeune cavalier qui vous a conduit ici est le fils unique du correspondant de mon frère ; mais que m'importe, je ne suis plus dans la résolution de lui donner ma fille.

Oh ! c'est une autre affaire, dit l'alguazil. Jene viens dans votre maison que pour vous assurer que ce jeune homme m'est connu. Vous êtes certainement maître de votre fille, & l'on ne sauroit vous contraindre à la marier malgré vous. Je ne prétends pas non plus, interrompit Pédro, faire violence aux volontés du seigneur Moyadas, qui peut disposer de sa fille comme bon lui semblera ; mais il me permettra de lui demander pourquoi il a changé de sentiment. A-t-il quelque sujet de se plaindre de moi ? Ah ! du moins qu'en perdant la douce espérance d'être son gendre, j'apprenne que je ne l'ai point perdue par ma faute. Je ne me plains pas de vous, répondit le bon vieillard ; je vous le dirai même, c'est à regret que je me vois dans la nécessité de vous manquer de parole, & je vous conjure de me le pardonner. Je suis persuadé que vous êtes trop généreux pour me savoir mauvais gré de vous préférer un rival qui m'a sauvé la vie. Vous le voyez, poursuivit-il, en me montrant,

c'est ce seigneur qui m'a tiré d'un grand péril ; & pour m'excuser encore mieux auprès de vous, je vous apprends que c'est un prince Italien.

A ces dernières paroles, Pédro demeura muet & confus. Les deux marchands ouvrirent de grands yeux, & parurent fort surpris ; mais l'alguazil, accoutumé à regarder les choses du mauvais côté, soupçonna cette merveilleuse aventure d'être une fourberie où il y avoit à gagner pour lui. Il m'envisagea fort attentivement ; & comme mes traits, qui lui étoient inconnus, mettoient en défaut sa bonne volonté, il examina mon camarade avec la même attention. Malheureusement pour mon altesse, il reconnut Moralés ; & se ressouvenant de l'avoir vu dans dans les prisons de Ciudad-Réal : Ah ! ah ! s'écria-t-il, voici une de mes pratiques. Je remets ce gentilhomme, & je vous le donne pour un des plus parfaits fripons qui soient dans les royaumes & principautés d'Espagne. Allons, bride en main, monsieur l'alguazil, dit Jérôme de Moyadas ; ce garçon dont vous nous faites un si mauvais portrait est un domestique du prince. Fort bien, répartit l'alguazil. Je n'en veux pas davantage pour savoir à quoi m'en tenir. Je juge du maître par le valet. Je ne doute pas que ces galans ne soient deux fourbes qui s'accordent pour vous tromper.

Je me connois en pareil gibier ; & pour vous faire voir que ces drôles sont des aventuriers, je vais les mener en prison tout à l'heure. Je prétends leur ménager un tête à tête avec monsieur le corrégidor, après quoi ils sentiront que tous les coups de fouet n'ont point encore été donnés. Halte-là, monsieur l'officier, reprit le vieillard. Ne poussons pas l'affaire si loin. Vous ne craignez pas vous autres messieurs de faire de la peine à un honnête homme. Ce valet ne sauroit-il être un fourbe, sans que son maître le soit ? Est-il nouveau de voir des fripons au service des princes ? Vous moquez vous avec vos princes, interrompit l'alguazil. Ce jeune homme est un intrigant, sur ma parole, & je l'arrête *de par le roi*, de même que son camarade. J'ai vingt archers à la porte qui les traîneront à la prison, s'ils ne s'y laissent pas conduire de bonne grâce. Allons, mon prince, me dit-il ensuite, marchons.

Je fus étourdi de ces paroles, ainsi que Moralés, & notre trouble nous rendit suspects à Jérôme de Moyadas, ou plutôt nous perdit dans son esprit. Il jugea bien que nous l'avions voulu tromper. Il prit pourtant dans cette occasion le parti que devoit prendre un galant homme : Monsieur l'officier, dit-il à l'alguazil, vos soupçons peuvent être faux ; peut-être ne sont-ils que trop véritables. Quoiqu'il en soit,

n'approfondissons point cela. Que ces deux jeunes cavaliers sortent & se retirent où ils voudront. Ne vous opposez point, je vous prie, à leur retraite. C'est une grâce que je vous demande pour m'acquitter envers eux de l'obligation que je leur ai. Si je faisais ce que je dois, répondit l'alguazil, j'emprisonnerois ces messieurs, sans avoir égard à vos prières ; mais je veux bien relâcher de mon devoir pour l'amour de vous, à condition que dès ce moment ils sortiront de cette ville ; car si je les rencontre demain, ils verront ce qui leur arrivera.

Lorsque nous entendîmes dire, Moralés & moi, qu'on nous laissoit libres, nous nous remîmes un peu. Nous voulûmes parler, avec fermeté, soutenir que nous étions des personnes d'honneur ; mais l'alguazil nous régarda de travers, & nous imposa silence. Je ne sais pourquoi ces gens-là ont un ascendant sur nous. Il fallut donc abandonner Florentine, & la dot à Pédro de la Menbrilla, qui sans doute devint gendre de Jérôme de Moyadas. Je me retirai avec mon camarade. Nous primes le chemin de Truxillo, avec la consolation d'avoir du moins gagné cent pistoles à cette aventure. Une heure avant la nuit, nous passâmes par un petit village, résolus d'aller coucher plus loin. Nous apperçûmes une hôtellerie d'assez belle

apparence pour ce lieu-là. L'hôte & l'hôtesse étoient à la porte assis sur de longues pierres. L'hôte, grand homme sec & déjà suranné, racloît une mauvaise guitare pour divertir sa femme, qui paroissoit l'écouter avec plaisir. Messieurs, nous cria l'hôte, lorsqu'il vit que nous ne nous arrêtions point, je vous conseille de faire halte en cet endroit. Il y a trois mortelles lieues d'ici au premier village que vous trouverez, & nous n'y serez pas si bien que dans celui-ci, je vous en avertis. Croyez-moi, entrez dans ma maison. Je vous y ferai bonne chère & à juste prix. Nous nous laissons persuader. Nous nous approchâmes de l'hôte & de l'hôtesse ; nous les saluâmes, & nous étant assis auprès d'eux, nous commençâmes à nous entretenir tous quatre de choses indifférentes. L'hôte se disoit officier de la sainte Hermandad, & l'hôtesse étoit une grosse réjouie qui avoit l'air de savoir bien vendre ses denrées.

Notre conversation fût interrompue par l'arrivée de douze à quinze cavaliers montés les uns sur des mules, les autres sur des chevaux, & suivis d'une trentaine de mulets chargés de balots. Ah ! que de princes, s'écria l'hôte, à la vue de tant de monde ; où pourrai-je les loger tous. Dans un instant le village se trouva rempli d'hommes & d'animaux. Il y avoit

par bonheur auprès de l'hôtellerie une vaste grange, où l'on mit les mulets & les balots. Les mules & les chevaux des cavaliers furent placés dans d'autres endroits. Pour les hommes, ils songèrent moins à chercher des lits, qu'à se faire apprêter un bon repas. L'hôte & l'hôtesse, & une jeune servante qu'ils avoient, ne s'y épargnèrent point. Ils firent main basse sur toute la volaille de leur basse-cour. Cela joint à quelques civés de lapins & de matous, & à une copieuse soupe aux choux faite avec du mouton, il y en eut pour tout l'équipage.

Nous regardions, Morales & moi, ces cavaliers, qui de tems en tems nous envisageoient aussi. Enfin, nous liâmes conversation, & nous leur dîmes que, s'ils le vouloient bien, nous souperions avec eux. Il nous témoignèrent que cela leur feroit plaisir. Nous voilà donc tous à table ensemble. Il y en avoit un parmi eux qui ordonnoit, & pour qui les autres, quoique d'ailleurs ils en usassent assez familièrement avec lui, ne laissoient pas de marquer des déférences. Il est vrai que celui-là tenoit le haut bout. Il parloit d'un ton de voix élevé ; il contredisoit même quelquefois d'un air cavalier les autres, qui, bien loin de lui rendre la pareille, sembloient respecter ses opinions. L'entretien tomba par hasard sur l'Andalousie,

& comme Moralés s'avisa de louer Séville, l'homme dont je viens de parler lui dit : Seigneur cavalier, vous faites l'éloge de la ville où j'ai pris naissance, ou du moins je suis né aux environs, puisque le bourg de Mayréna m'a vu naître. Je vous dirai la même chose, lui répondit mon compagnon. Je suis aussi de Mayréna, & il n'est pas possible que je ne connoisse point vos parens, moi qui connois depuis l'Alcade, jusqu'aux dernières personnes du bourg. De qui êtes-vous fils ? D'un honnête notaire, repartit le cavalier, de Martin Moralés. De Martin Moralés ! s'écria mon camarade avec autant de joie que de surprise ; certes, l'aventure est fort singulière ! vous êtes donc mon frère aîné Manuel Moralés ? Justement, dit l'autre, & vous êtes apparemment, vous, mon petit frère Luis, que je laissai au berceau, quand j'abandonnai la maison paternelle ? Vous m'avez nommé, répondit mon camarade. A ces mots, il se levèrent de table tous deux, & s'embrassèrent à plusieurs reprises. Ensuite le seigneur Manuel dit à la compagnie : Messieurs, cet évènement est tout à fait merveilleux ; le hasard veut que je rencontre & reconnoisse un frère que je n'ai point vu depuis plus de vingt années pour le moins. Permettez que je vous le présente. Alors tous les cavaliers, qui par bienséance se tenoient

debout, saluèrent le cadet Moralés, & l'accablèrent d'embrassades. Après cela, on se remit à table, & l'on y demeura toute la nuit. On ne se coucha point. Les deux frères s'assirent l'un auprès de l'autre, & s'entretenrent tout bas de leur famille, pendant que les autres convives buvoient & se réjouissoient.

Luis eut une longue conversation avec Manuel, & me prenant ensuite en particulier, il me dit : Tous ces cavaliers sont des domestiques du comte de Montanos, que le roi a nommé depuis peu à la viceroyauté de Majorque. Ils conduisent l'équipage du viceroy à Alicante, où ils doivent s'embarquer. Mon frère, qui est devenu intendant de ce seigneur, m'a proposé de m'emmener avec lui, & sur la répugnance, que je lui ai témoigné, que j'avois à vous quitter, il m'a dit que si vous voulez être du voyage, il vous fera donner un bon emploi. Cher ami, poursuivit-il, je te conseille de ne pas dédaigner ce parti. Allons ensemble à l'île de Majorque. Si nous y avons de l'agrément, nous y resterons, & si nous ne nous y plaisons point, nous reviendrons en Espagne.

J'acceptai volontiers la proposition. Nous nous joignîmes le jeune Moralés & moi aux officiers du comte, & nous partîmes avec eux de l'hôtellerie avant le lever de l'aurore. Nous

nous rendîmes à grandes journées à la ville d'Alicante, où j'achetai une guitare, & me fis faire un habit fort propre avant l'embarquement. Je ne pensois plus à rien qu'à l'île de Mayorque, & Luis Morales étoit dans la même disposition. Il sembloit que nous eussions renoncé aux friponneries. Il faut dire la vérité; nous voulions passer pour honnêtes gens parmi les cavaliers avec qui nous étions, & cela tenoit nos génies en respect. Enfin, nous nous embarquâmes gaiement, & nous nous flattions d'être bientôt à Mayorque; mais à peine fûmes-nous hors du golfe d'Alicante, qu'il survint une bourasque effroyable. J'aurois dans cet endroit de mon récit une occasion de vous faire une belle description de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, siffler les vents, soulever les flots, & *cætera*. Mais laissant à part toutes ces fleurs de rhétorique, je vous dirai que l'orage fut violent, & nous obligea de relâcher à la pointe de l'île de Cabrera. C'est une île deserte, où il y a un petit fort, qui étoit alors gardé par cinq ou six soldats, & par un officier qui nous reçut fort honnêtement.

Comme il nous falloit passer là plusieurs jours à raccommoder nos voiles & nos cordages, nous cherchâmes diverses sortes d'amusemens pour éviter l'ennui. Chacun suivoit

ses inclinations; les uns jouoient à la prime, les autres s'amusoient autrement, & moi j'allois me promener dans l'île avec ceux de nos cavaliers qui aimoient la promenade. C'étoit là mon plaisir. Nous sautions de rocher en rocher, car le terrain est inégal, plein de pierres par tout, & l'on y voit fort peu de terre. Un jour, tandis que nous considérions ces lieux secs & arides, & que nous admirions le caprice de la nature qui se montre féconde & stérile où il lui plaît, notre odorat fut saisi tout à coup d'une senteur agréable. Nous nous tournâmes aussi-tôt du côté de l'orient, d'où venoit cette odeur, & nous aperçûmes avec étonnement entre des rochers un grand rond de verdure de chèvrefeuilles plus beaux & plus odorans que ceux même qui croissent dans l'Andalousie. Nous nous approchâmes volontiers de ces arbrisseaux charmans qui parfumoient l'air aux environs; & il se trouva qu'ils bordoient l'entrée d'une caverne très-profonde. Cette caverne étoit large & peu sombre. Nous descendîmes au fond en tournant par des degrés de pierres dont les extrémités étoient parées de fleurs, & qui formoient naturellement un escalier en limaçon. Lorsque nous fûmes en bas, nous vîmes serpenter sur un sable plus jaune que l'or plusieurs petits ruisseaux qui tiroient

de leurs sources des gouttes d'eau que les rochers distilloient sans cesse en dedans, & qui se perdoient sous la terre. L'eau nous parut si belle, que nous en voulûmes boire; & nous la trouvâmes si fraîche, que nous résolûmes de revenir le jour suivant dans cet endroit, & d'y apporter quelques bouteilles de vin, persuadés qu'on ne les boiroit point là sans plaisir.

Nous ne quittâmes qu'à regret un lieu si agréable, & lorsque nous fûmes de retour au fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos camarades une si belle découverte; mais le commandant de la forteresse nous dit qu'il nous avertissoit en ami de ne plus aller à la caverne dont nous étions si charmés. Et pourquoi cela; lui dis-je; y a-t-il quelque chose à craindre? Sans doute, me répondit-il. Les corsaires d'Alger & de Tripoli descendent quelquefois dans cette île, & viennent faire provision d'eau à cette fontaine. Ils y surprirent un jour deux soldats de ma garnison qu'ils firent esclaves. L'officier eut beau parler d'un air très-sérieux, il ne put nous persuader. Nous crûmes qu'il plaisantoit, & dès le lendemain je retournai à la caverne avec trois cavaliers de l'équipage. Nous y allâmes même sans armes à feu, pour faire voir que nous n'appréhendions rien. Le

jeune Moralés ne voulut point être de la partie. Il aimait mieux, aussi-bien que son frère, demeurer à jouer dans le fort.

Nous descendîmes au fond de l'ancre comme le jour précédent, & nous fîmes rafraîchir dans les ruisseaux quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. Pendant que nous les buvions délicieusement, en jouant de la guitare & en nous entretenant avec gaieté, nous vîmes paroître au haut de la caverne plusieurs hommes qui avoient des moustaches épaisses, des turbans, & des habits à la Turquie. Nous nous imaginâmes que c'étoit une partie de l'équipage & le commandant du fort, qui s'étoient ainsi déguisés pour nous faire peur. Prévenus de cette pensée, nous nous mîmes à rire, & nous en laissâmes descendre jusqu'à dix, sans songer à notre défense. Nous fûmes bientôt tristement désabusés, & nous connûmes que c'étoit un corsaire qui venoit avec ses gens nous enlever. *Rendez vous, chiens,* nous cria-t-il en langue Castillane, *ou bien vous allez tous mourir.* En même tems, les hommes qui l'accompagnoient nous couchèrent en joue avec des carabines qu'ils portoient, & nous aurions essuyé une belle décharge, si nous eussions fait la moindre résistance; mais nous fûmes assez sages pour n'en faire aucune. Nous préférâmes l'esclavage à la mort. Nous don-

nâmes nos épées au pirate. Il nous fit charger de chaines & conduire à son vaisseau, qui n'étoit pas loin de là. Puis mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'est de cette manière que nous fûmes justement punis d'avoir négligé l'avertissement de l'officier de la garnison. La première chose que fit le corsaire, fut de nous fouiller, & de prendre ce que nous avions d'argent. La bonne capture pour lui ! Les deux cens pistoles des bourgeois de Placentia, les cent que Moralès avoit reçues de Jérôme de Moyadas, & dont par malheur j'étois chargé, tout cela me fut rafié sans miséricorde. Mes compagnons avoient aussi la bourse bien garnie. Enfin c'étoit un excellent coup de filet. Le pirate en paroissoit tout réjoui, & le bourreau ne se contentoit pas de nous enlever nos espèces, il nous insultoit par des railleries que nous sentions beaucoup moins que la nécessité de les souffrir. Après mille plaisanteries, & pour se moquer de nous d'une autre façon, il se fit apporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraîchir à la fontaine, & que ses gens avoient eu soin d'emporter. Il se mit à les vuidier avec eux, & à boire à notre santé par dérision.

Pendant ce tems-là mes camarades avoient une contenance qui rendoit témoignage de

ce qui se passoit en eux. Ils étoient d'autant plus mortifiés de leur esclavage qu'ils s'étoient fait une idée plus douce d'aller dans l'île de Majorque, où ils avoient compté qu'ils mèneroient une vie délicieuse. Pour moi, j'eus la fermeté de prendre mon parti, & moins consterné que les autres, je liai conversation avec le railleur. J'entrai même de bonne grâce dans ses plaisanteries ; ce qui lui plut. Jeune homme, me dit-il, j'aime le caractère de ton esprit. Et dans le fond, au lieu de gémir & de soupirer, il vaut mieux s'armer de patience, & s'accommoder au tems. Joue-nous un petit air, continua-t-il, en voyant que je portois une guitare ; voyons ce que tu sais faire. Je lui obeis, dès qu'il m'eut fait délier les bras ; & je commencai à jouer de la guitare d'une manière qui m'attira ses applaudissemens. Il est vrai que je jouois assez bien de cet instrument. Je chantai aussi, & l'on ne fut par moins satisfait de ma voix. Tous les Turcs qui étoient dans le vaisseau témoignèrent par des gestes admiratifs le plaisir qu'ils avoient eu à m'entendre ; ce qui me fit juger qu'en matière de musique ils n'étoient pas sans goût. Le pirate me dit que je ne serois pas un esclave malheureux, & qu'avec mes talens je pouvois compter sur un emploi qui rendroit ma captivité très-supportable.

Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vîmes un grand nombre de personnes assemblées pour nous voir ; & nous n'avions pas encore débarqué, qu'ils poussèrent mille cris de joie. Ajoutez à cela que l'air retentissoit du son confus des trompettes, des flûtes moresques, & d'autres instrumens dont on se sert en ce pays-là ; ce qui formoit une symphonie plus bruyante qu'agréable. La cause de ces réjouissances étoit un faux bruit qu'on avoit répandu dans la ville. On avoit oui dire que le renégat Méhémet, ainsi se nommoit notre pirate, avoit péri en attaquant un gros vaisseau Génois ; de sorte que tous ses parens & ses amis, informés de son retour, s'empressoient de lui en témoigner leur joie.

Nous n'eûmes pas mis pied à terre, qu'on me conduisit avec tous mes compagnons au palais du Bacha Soliman, où un écrivain chrétien nous interrogeant chacun en particulier, nous demanda nos noms, nos âges, notre patrie, notre religion & nos talens. Alors Méhémet me montrant au Bacha, lui vanta ma voix, & lui dit qu'avec cela je jouois de la guitare à ravir. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Soliman à me choisir pour son service. Je fus donc réservé pour son serrail, où l'on me conduisit pour m'installer dans l'emploi qui m'étoit destiné. Les autres captifs

furent menés dans une place publique & vendus suivant la coutume. Ce que Méhémet m'avoit prédit dans le vaisseau m'arriva ; j'éprouvai un heureux sort. Je ne fus point livré aux gardes des prisons, ni employé aux ouvrages pénibles. Soliman Bacha, par distinction, me fit mettre dans un lieu particulier avec cinq ou six esclaves de qualité, qui devoient incessamment être rachetés, & à qui l'on ne donnoit que de légers travaux. On me chargea du soin d'arroser dans les jardins les orangers & les fleurs. Je ne pouvois avoir une plus douce occupation.

Soliman, étoit un homme de quarante ans, bien fait de sa personne, fort poli & fort galant pour un Turc. Il avoit pour favorite une Cachemirienne qui par son esprit & par sa beauté s'étoit acquis un empire absolu sur lui. Il l'aimoit jusqu'à l'idolâtrie. Il la régaloit tous les jours de quelque fête ; tantôt d'un concert de voix & d'instrumens, & tantôt d'une comédie à la manière des Turcs, ce qui suppose des poëmes dramatiques où la pudeur & la bienséance n'étoient pas plus respectées que les règles d'Aristote. La favorite, qui s'appeloit Farrukhnaz, aimoit passionnément ces spectacles. Elle faisoit même quelquefois représenter par ses femmes des pièces Arabes devant le Bacha. Elle y jouoit des rôles elle-même, & charmoit tous les spectateurs par la grâce & la

vivacité qu'il y avoit dans son action. Un jour que j'étois parmi les musiciens à une de ces représentations, Soliman m'ordonna de jouer de la guitare & de chanter tout seul dans un entre acte. J'eus le bonheur de plaire à Soliman. Il m'applaudit non-seulement par des battemens de mains, mais même de vive voix ; & la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

Le lendemain de ce jour-là, comme j'arrosois des orangers dans les jardins, il passa près de moi un eunuque, qui, sans s'arrêter ni me rien dire, jeta un billet à mes pieds. Je le ramassai avec un trouble mêlé de plaisir & de crainte. Je me couchai par terre, de peur d'être aperçu des fenêtres du serrail ; &, me cachant derrière des caisses d'orangers, j'ouvris ce billet. J'y trouvai un diamant d'un assez grand prix, & ces paroles en bon Castillan : *Jeune chrétien, rends grâces au Ciel de ta captivité. L'amour & la fortune la rendront heureuse ; l'amour, si tu es sensible aux charmes d'une belle personne ; & la fortune, si tu as le courage de mépriser toutes sortes de périls.*

Je ne doutai pas un moment que la lettre ne fût de la sultane favorite ; le style & le diamant me le persuadèrent. Outre que je ne suis pas naturellement timide, la vanité d'être bien avec la maîtresse d'un grand seigneur, & plus

encore l'espérance de tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en faillait pour ma rançon, tout cela me fit former le dessein d'éprouver cette aventure, quelque danger qu'il y eût à courir. Je continuai mon travail en rêvant aux moyens d'entrer dans l'appartement de Farrukhnaz, ou plutôt en attendant qu'elle m'en ouvrit les chemins ; car je jugeois bien qu'elle n'en demeurerait point là. Je ne me trompois pas. Le même eunuque qui avoit passé près de moi, repassa une heure après, & me dit : Chrétien, as-tu fait tes réflexions, & auras-tu la hardiesse de me suivre ? Je répondis qu'oui. Eh bien, reprit-il, le Ciel te conserve. Tu me reverras demain dans la matinée. Tiens-toi prêt à te laisser couduire. En parlant de cette sorte, il se retira. Le jour suivant, je le vis en effet reparaitre sur les huit heures de matin. Il me fit signe d'aller à lui ; je le joignis, & il me mena dans une salle, où il y avoit un grand rouleau de toile qu'un autre eunuque & lui venoient d'apporter là, & qu'ils devoient porter chez la sultane pour servir à la décoration d'une pièce Arabe qu'elle préparoit pour le Bacha.

Les deux eunuques me voyant disposé à faire tout ce qu'on voudroit, ne perdirent point de tems. Ils déroulèrent la toile, me firent mettre dedans tout de mon long ; puis au hasard

de m'étouffer, ils la roulèrent de nouveau, & m'enveloppèrent dedans ; ensuite la prenant chacun par un bout, ils me portèrent ainsi impunément jusque dans la chambre de la belle Cachemirienne. Elle étoit seule avec une vieille esclave dévouée à ses volontés. Elles déroulèrent toutes deux la toile, & Farrukhnaz à ma vue fit éclater des transports de joie qui découvroient bien le génie des femmes de son pays. Tout hardi que j'étois naturellement, je ne pus me voir tout à coup transporté dans l'appartement secret des femmes, sans sentir un peu de frayeur. La dame s'en aperçut bien, & pour dissiper ma crainte : Jeune homme, me dit-elle, n'appréhende rien. Soliman vient de partir pour sa maison de campagne ; il y sera toute la journée ; nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me rassurèrent & me firent prendre une contenance qui redoubla la joie de la favorite. Vous m'avez plu, poursuivit-elle, & je prétends adoucir la rigueur de votre esclavage. Je vous crois digne des sentimens que j'ai conçus pour vous. Quoique sous les habits d'un esclave, vous avez un air noble & galant, qui fait connoître que vous n'êtes point une personne du commun. Parlez-moi confidemment. Dites-moi qui vous êtes. Je sais bien que les captifs qui ont de la naissance,

déguisent leur condition pour être rachetés à meilleur marché ; mais vous êtes dispensé d'en user de la sorte avec moi, & même ce seroit une précaution qui m'offenseroit, puisque je vous promets votre liberté. Soyez donc sincère, & m'avouez que vous êtes un jeune homme de bonne maison. Effectivement, madame, lui répondis je, il me siéroit mal de payer vos bontés de dissimulation. Vous vouleiez absolument que je vous découvre ma qualité ; il faut vous satisfaire. Je suis fils d'un grand d'Espagne. Je disois peut-être la vérité, du moins la sultane le crut, & s'applaudit d'avoir jeté les yeux sur un cavalier d'importance. Nous eûmes ensemble un fort long entretien. Je n'ai jamais vu de femme plus amusante. Elle savoit plusieurs langues, & sur-tout la Castellane qu'elle parloit assez bien. Lorsqu'elle jugea qu'il étoit tems de nous séparer, je me mis par son ordre dans une grande corbeille d'osier couverte d'un ouvrage de soie fait de sa main ; puis les deux esclaves, qui m'avoient apporté, furent appelés, & ils me remportèrent comme un présent que la favorite envoyoit au Bacha ; ce qui est sacré pour tous les hommes commis à la garde des femmes.

Nous trouvâmes Farrukhnaz & moi d'autres moyens encore de nous parler ; Mais un contretems déranger nos petites affaires, & ma fortune

changea de face entièrement. Un jour que dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avoit fait pour un spectacle, j'avois été introduit chez la sultane, & que je m'entretenois avec elle, Soliman, que je croyois occupé hors de la ville survint. Il entra si brusquement dans l'appartement de sa favorite, que la vieille esclave eut à peine le tems de nous avertir de son arrivée. J'eus encore moins le loisir de me cacher. Ainsi, je fus le premier qui s'offrit à la vue du Bacha.

Il parut fort étonné de me voir, & ses yeux tout à coup s'allumèrent de fureur. Je me regardai comme un homme qui touchoit à son dernier moment, & je m'imaginois être déjà dans les supplices. Pour Farrukhnaz, je m'aperçus à la vérité qu'elle étoit effrayée ; mais au lieu de demander pardon à Soliman, elle lui dit : Seigneur, avant que vous prononciez mon arrêt, daignez m'écouter. Les apparences sans doute me condamnent. Cependant je suis innocente ; j'en atteste notre grand prophète. J'ai voulu entretenir cet esclave chrétien pour le détacher de sa secte, & l'engager à suivre celle des croyans. J'ai trouvé en lui une résistance à laquelle je m'étois bien attendue. J'ai toutefois vaincu ses préjugés, & il vient de me promettre qu'il embrassera le Mahométisme.

Je conviens que je devois démentir la favorite, sans avoir égard à la conjoncture dangereuse où je me trouvois; mais dans l'accablement où j'avois l'esprit, touché du péril où je la voyois, & tremblant encore plus pour moi-même, je demeurai interdit & confus. J'n ne pus proférer une parole; & le Bacha, persuadé par mon silence que sa maîtresse ne disoit rien qui ne fût véritable, se laissa désarmer. Madame, répondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point offensé; & que l'envie de faire une chose agréable au prophète a pu vous engager à hasarder une action si délicate. J'excuse donc votre imprudence, pourvu que ce captif prenne tout à l'heure le turban. Aussi-tôt il fit venir un marabou. On me revêtit d'un habit à la Turquie. Je fis tout ce qu'on voulut, sans que j'eusse la force de m'en défendre; ou, pour mieux dire, je ne savois ce que je faisois dans le désordre où étoient mes sens. Que de chrétiens auroient été aussi lâches que moi dans cette occasion!

Après la cérémonie, je sortis du serrail, pour aller sous le nom de Sidy Hally, exercer un petit emploi que Soliman me donna. Je ne revis plus la sultane; mais un de ses eunuques vint un jour me trouver. Il m'apporta de sa part des pierreries pour deux mille sultanins

d'or, avec un billet par lequel la dame m'assuroit quelle n'oublieroit jamais la généreuse complaisance que j'avois eue de me faire Mahométan pour lui sauver la vie. Véritablement, outre les présens que j'avois reçus de Farrukhnaz, j'obtins par son canal un emploi plus considérable que je premier, & je devins en moins de six à sept années un des plus riches renégats de la ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que si j'assistois aux prières que les Mussulmans font dans leurs mosquées, & remplissois les autres devoirs de leur religion, ce n'étoit que par pure grimace. Je conservois une volonté déterminée de rentrer dans le sein de l'église; & pour cet effet, je me proposois de me retirer un jour en Espagne ou en Italie avec les richesses que j'aurois amassées. En attendant je vivois fort agréablement. J'étois logé dans une belle maison; j'avois des jardins superbes, & un grand nombre d'esclaves. Quoique l'usage du vin soit défendu en ce pays-là aux Mahométans, il ne laissent pas, pour la plupart, d'en boire en secret. Pour moi, j'en buvois sans façon, comme font tous les renégats. Je me souviens que j'avois deux amis avec qui je passois souvent la nuit à table. L'un étoit Juif, & l'autre Arabe. Je les croyois honnêtes gens; & dans cette opinion je vivois avec eux

sans contrainte. Un soir, je les invitai à souper chez moi. Il m'étoit mort ce jour-là un chien que j'aimois passionnément; nous lavâmes son corps, & l'enterrâmes avec toute la cérémonie qui s'observe aux funeraillles des Mahométans. Ce que nous en faisons n'étoit pas pour tourner en ridicule la religion Musulmane; c'étoit seulement pour nous réjouir, & satisfaire une folle envie qui nous prit dans la débauche de rendre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me pensa perdre, comme vous l'allez voir. Le lendemain, il vint chez moi un homme, qui me dit: Seigneur Sidy Hally, une affaire importante m'amène chez vous. Monsieur le cadî veut vous parler; prenez, s'il vous plaît, la peine de venir chez lui tout à l'heure. Apprenez-moi, de grâce, ce qu'il me veut, lui répondis-je. Il vous l'apprendra lui-même, reprit-il. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un marchand Arabe qui soupa hier avec vous, lui a donné avis de certaine impiété par vous commise à l'occasion d'un chien que vous avez enterré. C'est pour cela que je vous somme de comparoître aujourd'hui devant ce juge. Faute dequoi je vous avertis qu'il sera procédé criminellement contre vous. Il sortit en achevant ces paroles, & me laissa fort étourdi

de cette sommation. L'Arabe n'avoit aucun sujet de se plaindre de moi, & je ne pouvois comprendre pourquoi ce traître m'avoit joué ce tour-là. La chose néanmoins méritoit quelque attention. Je connoissois le cadi pour un homme sévère en apparence, mais au fond peu scrupuleux, & de plus, avare. Je mis deux cens sultanins d'or dans ma bourse, & j'allai trouver ce juge. Il me fit entrer dans son cabinet, & me dit d'un air rébarbatif: Vous êtes un impie, un sacrilège, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un Musulman ! quelle profanation ! Est-ce donc ainsi que vous respectez nos cérémonies les plus saintes ; & ne vous êtes vous fait Mahométan que pour vous moquer de nos pratiques de dévotion ? Monsieur le cadi, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un si mauvais rapport, ce faux ami est complice de mon crime, si c'en est un d'accorder les honneurs de la sépulture à une fidèle domestique, à un animal qui possédoit mille bonnes qualités. Il aimoit tant les personnes de mérite & de distinction, qu'en mourant même il a voulu leur donner des marques de son amitié. Il leur laisse tous ses biens par un testament qu'il a fait, & dont je suis l'exécuteur. Il lègue à un vingt écus, trente à l'autre, & il ne vous a point oublié, monseigneur, poursuivis-je, en tirant ma

bourse ; voilà deux cens sultanins d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. Le cadi à ce discours perdit sa gravité ; il ne put s'empêcher de rire ; & comme nous étions seuls, il prit sans façon la bourse, & me dit en me renvoyant : Allez, seigneur Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumer avec pompe & avec honneur un chien qui avoit tant de considération pour les honnêtes gens.

Je me tirai d'affaire par ce moyen ; & si cela ne me rendit pas plus sage, j'en devins du moins plus circonspect. Je ne vis plus l'Arabe, ni même le Juif. Je choisis pour boire avec moi un jeune gentilhomme de Livourne qui étoit mon esclave. Il s'appeloit Azarini. Je ne ressemblois point aux autres renégats, qui font souffrir plus de maux aux esclaves chrétiens, que les Turcs mêmes. Tous mes captifs attendoient assez patiemment qu'on les rachetât. Je les traitois, à la vérité, si doucement, que quelquefois ils me disoient, qu'ils appréhendoient plus de changer de patron, qu'ils ne soupiroient après la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les personnes qui sont dans l'esclavage.

Un jour les vaisseaux du Bacha revinrent avec des prises considérables. Ils amenoient plus de cent esclaves de l'un & de l'autre fexe, qu'ils avoient enlevés sur les côtes d'Espagne.

Soliman n'en garda qu'un très-petit nombre, & tout le reste fut vendu. J'arrivai dans la place où la vente s'en faisoit, & j'achetai une fille Espagnole de dix à douze ans ; elle pleuroit à chaudes larmes, & se désespéroit. J'étois surpris de la voir à son âge si sensible à sa captivité. Je lui dis en Castillan de modérer son affliction, & je l'assurai qu'elle étoit tombée entre les mains d'un maître qui ne manquoit pas d'humanité, quoiqu'il eût le turban. La petite personne, toujours occupée du sujet de sa douleur, ne m'écoutoit pas. Elle ne faisoit que gémir, que se plaindre du sort, & de tems en tems elle s'écrioit d'un air attendri : Oh ! ma mère, pourquoi sommes-nous séparées ? Je prendrois patience, si nous étions toutes deux ensemble. En prononçant ces mots, elle tournoit sa vue vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans, que l'on voyoit à quelques pas d'elle, & qui les yeux baissés attendoit dans un morne silence que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille si la personne qu'elle regardoit étoit sa mère. Hélas ! oui, seigneur, me répondit-elle ; de grâce, faites que je ne la quitte point. Eh bien, mon enfant, lui dis-je, si pour vous consoler, il ne faut que vous réunir l'une & l'autre, vous serez bientôt satisfaite. En même tems je m'approchai de la mère, pour la marchander ; mais je ne l'eûs

pas sitôt envisagée, que je reconnus, avec toute l'émotion que vous pouvez penser, les traits, les propres traits de Lucinde. C'est ma mère, dis-je en moi-même, je n'en saurois douter. Pour elle, soit qu'un vif ressentiment de ses malheurs ne lui fit voir que des ennemis dans les objets qui l'environnoient, soit que mon habit me déguisât, ou bien que je fusse changé depuis douze années que je ne l'avois vue, elle ne me remit point. Après l'avoir aussi achetée, je la menai avec sa fille à ma maison.

Là, je voulus leur donner le plaisir d'apprendre qui j'étois : Madame, dis-je à Lucinde, est-il possible que mon visage ne vous frappe point ? Ma moustache & mon turban vous font-ils méconnoître Raphaël votre fils ? Ma mère tressaillit à ces paroles, me considéra, & me reconnut, & nous nous embrassâmes tendrement. J'embrassai ensuite sa fille, qui ne savoit peut-être pas plus qu'elle eût un frère, que je savois que j'avois une sœur. Avouez, dis-je à ma mère, que dans toutes vos pièces de théâtre, vous n'avez pas une reconnaissance aussi parfaite que celle-ci. Mon fils, me répondit-elle, en soupirant, j'ai d'abord eu de la joie de vous revoir ; mais ma joie se convertit en douleur. Dans quel état, hélas ! vous retrouvé-je ? Mon esclavage me fait mille fois moins de peine que l'habilement odieux...

Madame, interrompis-je en riant, j'admire votre délicatesse ; j'aime cela dans une comédienne. Eh ! ma mère, vous êtes donc bien changée, si ma métamorphose vous blesse si fort la vue. Au lieu de vous révolter contre mon turban, regardez-moi plutôt comme un acteur qui représente sur la scène un rôle de Turc. Quoique renégat, je ne suis pas plus Musulman que je l'étois en Espagne ; & dans le fond je me sens toujours attaché à ma religion. Quand vous saurez toutes les aventures qui me sont arrivées en ce pays-ci, vous m'excuserez. Une autre raison, encore, ajoutai-je, doit modérer en vous le déplaisir de me voir dans la situation où je suis. Vous vous attendiez à n'éprouver dans Alger qu'une captivité rigoureuse, & vous trouvez dans votre patron un fils tendre, respectueux, & assez riche pour vous faire vivre ici dans l'abondance, jusqu'à ce que nous saisissons l'occasion de retourner surement en Espagne. Demeurez d'accord de la vérité du proverbe, qui dit qu'à *quelque chose malheur est bon*.

Mon fils, me dit Lucinde, si vous avez dessein de repasser un jour dans votre pays, & d'abjurer le Mahométisme, je suis toute consolée, puisque je pourrai ramener saine & sauve en Castille votre sœur Béatrix. Oui, madame, m'écriai-je, vous le pourrez. Nous

irons tous trois, le plutôt qu'il nous sera possible, rejoindre le reste de notre famille ; car vous avez apparemment encore en Espagne d'autres enfans. Non, dit ma mère, je n'ai que vous deux. Je vais, poursuivit-elle, vous conter mon histoire depuis votre sortie de Madrid. Alors elle me fit le récit suivant.

Il y a, dit ma mère, s'il vous en souvient, près de treize ans que vous quittâtes le jeune Léganez. Dans ce tems-là je fis connoissance avec le duc de Médina Céli. J'espérois tout des bontés de ce seigneur et j'avois lieu de me flatter que je ne serois pas trompée dans mon attente, lorsqu'une femme de mes amies & moi, nous nous rendîmes à une assemblée où il étoit avec la duchesse son épouse. Nous y allions pour entendre un concert de voix & d'instrumens qu'on y faisoit. Nous nous plaçâmes par hasard assez près de la duchesse, qui s'avisa de trouver mauvais que j'osasse paroître dans un lieu où elle étoit. Elle m'envoya dire par une de ses femmes, qu'elle me prioit de sortir promptement. Je fis une réponse brutale à la messagère. La duchesse irritée s'en plaignit à son époux, qui vint à moi lui-même, & me dit : Sortez, Lucinde. Quand de grands seigneurs s'attachent à de petites créatures comme vous, elles ne doivent point pour cela s'oublier : & toutes les fois que vous

serez assez insolentes pour vouloir vous mettre en comparaison avec des femmes de qualité, vous aurez toujours la honte d'être traitées avec indignité.

Heureusement le duc me tint ce cruel discours d'un ton de voix si bas, qu'il ne fut point entendu des personnes qui étoient autour de nous. Je me retirai toute honteuse, & je pleurai de dépit d'avoir essuyé cet affront. Pour surcroît de chagrin, les comédiens & les comédiennes apprirent cette aventure dès le soir même. Tous mes camarades surent donc ce qui s'étoit passé au concert, & se réjouirent bien à mes dépens. Il règne parmi les comédiens un esprit de charité qui se manifeste dans ces sortes d'occasions. Je me mis pourtant au-dessus de leurs caquets, & je me consolai bientôt de la perte du duc de Médina Céli.

De tous les hommes qui briguoient l'honneur de ma connoissance un gros Allemand gentilhomme du duc d'Ossune me parut un des plus empressés. Ce n'étoit pas une figure fort aimable ; mais il s'attira mon attention par un millier de pistoles qu'il avoit amassées au service de son maître. Ce bon sujet se nommoit Brutandorf. Tant qu'il fit de la dépense, je le reçus favorablement ; dès qu'il fut ruiné, il trouva ma porte fermée. Mon procédé lui déplut. Il vint me chercher à la comédie

pendant le spectacle. J'étois derrière le théâtre. Il voulut me faire des reproches ; je lui ris au nez. Il se mit en colère, & me donna un soufflet en franc Allemand. Je poussai un grand cri. J'interrompis l'action. Je parus sur le théâtre, & m'adressant au duc d'Ossune qui étoit ce jour-là à la comédie avec la duchesse sa femme ; je lui demandai justice des manières Germaniques de son gentilhomme. Le duc ordonna de continuer la comédie, & dit qu'il entendroit les parties, quand on auroit achevé la pièce. D'abord qu'elle fut finie, je me présentai fort émue devant le duc, & j'exposai vivement mes griefs. Pour l'Allemand, il n'employa que deux mots pour sa défense ; il dit qu'au lieu de se repentir de ce qu'il avoit fait, il étoit homme à recommencer. Parties ouies, le duc d'Ossune dit au Germain : Brutandorf, je vous chasse de chez moi, & vous défends de paroître à mes yeux, non pour avoir donné un soufflet à une comédienne, mais pour avoir manqué de respect à votre maître & à votre maîtresse, & avoir osé troubler le spectacle en leur présence.

Ce jugement me demeura sur le cœur. Je conçus un dépit mortel de ce qu'on ne chassoit pas l'Allemand pour m'avoir insultée. Je m'imaginois qu'une pareille offense faite à une comédiennne, devoit être aussi sévère-

ment punie qu'un crime de lèze-majesté, & j'avois compté que le gentilhomme subiroit une peine afflictive. Ce désagréable évènement me détrompa, & me fit connoître que le monde ne confond pas les acteurs avec les rôles qu'ils représentent. Cela me dégoûta du théâtre. Je résolus de l'abandonner, & d'aller vivre loin de Madrid. Je choisis la ville de Valence pour lieu de ma retraite, & je m'y rendis *incognito*, avec la valeur de vingt mille ducats que j'avois tant en argent qu'en pierres, ce qui me parut plus que suffisant pour m'entretenir le reste de mes jours, puisque j'avois dessein de mener une vie retirée. Je louai à Valence une petite maison, & pris pour domestiques une femme & un page, à qui je n'étois pas moins inconnue qu'à toute la ville. Je me donnai pour veuve d'un officier de chez le roi, & je dis que je venois m'établir à Valence, sur la réputation que ce séjour avoit d'être un des plus agréables d'Espagne. Je ne voyois que très-peu de monde; & je tenois une conduite si régulière, qu'on ne me soupçonna point d'avoir été comédienne. Malgré pourtant le soin que je prenois de me cacher, je m'attirai les regards d'un gentilhomme qui avoit un château près de Paterna. C'étoit un cavalier assez bien fait, de trente-cinq à quarante ans; mais un noble fort

endetté; ce qui n'est pas plus rare dans le royaume de Valence, que dans beaucoup d'autres pays.

Ce seigneur *Hidalgo* trouvant ma personne à son gré, voulut savoir si d'ailleurs j'étois son fait. Il découpla des grisons pour courir aux enquêtes, & il eut le plaisir d'apprendre par leur rapport qu'avec un assez joli minois, j'étois une douairière assez opulente. Là-dessus, jugeant que je lui convenois, il envoya bientôt chez moi une bonne vieille, qui me dit de sa part que charmé de ma vertu autant que de ma beauté, il m'offroit sa foi, & qu'il étoit prêt à me conduire à l'autel, si je voulois bien devenir sa femme. Je demandai trois jours pour me consulter là-dessus. Je m'informai du gentilhomme; & le bien qu'on me dit de lui, quoiqu'on ne me celât point l'état de ses affaires, me détermina sans peine à l'épouser peu de tems après.

Don Manuel de Xérica (c'est ainsi que mon époux s'appeloit) me mena d'abord à son château, qui avoit un air antique, dont il étoit fort vain. Il prétendoit qu'un de ses ancêtres l'avoit autrefois fait bâtir; & il concluoit de là qu'il n'y avoit point de maison plus ancienne en Espagne, que celle de Xérica. Mais un si beau titre de noblesse alloit être détruit, par le tems; le château, étayé en plusieurs endroits, menaçoit

ruine. Quel bonheur pour Don Manuel de m'avoir épousée ! La moitié de mon argent fut employé aux réparations, & le reste servit à nous mettre en état de faire une brillante figure dans le pays. Me voilà donc, pour ainsi dire, dans un nouveau monde, changée en nymphe de château, en dame de paroisse. Quelle métamorphose ! J'étois trop bonne actrice, pour ne pas soutenir la splendeur que mon rang répandoit sur moi. Je prenois de grands airs, des airs de théâtre, qui faisoient concevoir dans le village une haute opinion de ma naissance. Qu'on se seroit égayé à mes dépens, si l'on eût été au fait sur mon compte ! La noblesse des environs m'auroit donné mille brocards, & les paysans auroient bien rabattu des respects qu'ils me rendoient.

Il y avoit déjà près de six années que je vivois fort heureuse avec Don Manuel, lorsqu'il mourut. Il me laissa des affaires à débrouiller, & votre sœur Béatrix qui avoit quatre ans passés. Le château qui étoit notre unique bien, se trouva par malheur engagé à plusieurs créanciers, dont le principal se nommoit Bernard Astuto. Qu'il soutenoit bien son nom ! Il exerçoit à Valence une charge de procureur, qu'il remplissoit en homme consommé dans la procédure, & qui même avoit étudié en droit pour apprendre à mieux faire des

injustices. Le terrible créancier ! Un château sous la griffe d'un semblable procureur, est comme une colombe dans les serres d'un milan. Aussi le seigneur Astuto, dès qu'il sut la mort de mon mari, ne manqua pas de former le siège du château. Il l'auroit indubitablement fait sauter par les mines que la chicane commençoit à faire, si mon étoile ne s'en fût mêlée ; mais mon bonheur voulut que l'assiégeant devint mon esclave. Je le charmai dans une entrevue que j'eus avec lui au sujet de ses poursuites. Je n'épargnai rien, je l'avoue, pour lui plaire, & l'envie de sauver ma terre, me fit essayer sur lui tous les airs de visage qui m'avoient tant de fois si bien réussi. Il étoit si enfoncé dans son métier, qu'il ne paroissoit pas susceptible d'une amoureuse impression. Cependant ce surnois, ce grimaud, ce gratte-papier, prenoit plus de plaisir que je ne pensois à me regarder. Madame, me dit-il, je ne sais point faire l'amour. Je me suis toujours tellement appliqué à ma profession, que cela m'a fait négliger d'apprendre les us & coutumes de la galanterie. Je n'ignore pourtant pas l'essentiel ; & pour venir au fait, je vous dirai que si vous voulez m'épouser, nous brûlerons toute la procédure ; j'écarterai les créanciers qui se sont joints à moi pour faire vendre votre terre.

Vous en aurez le revenu, & votre fille la propriété. L'intérêt de Béatrix & le mien ne me permirent pas de balancer. J'acceptai la proposition. Le procureur tint sa promesse; il tourna ses armes contre les autres créanciers, & m'assura la possession de mon château. C'étoit peut-être la première fois de sa vie qu'il eût bien servi la veuve & l'orphelin.

Je devins donc procureuse, sans toutefois cesser d'être dame de paroisse; mais ce nouveau mariage me perdit dans l'esprit de la noblesse de Valence. Les femmes de qualité me regardèrent comme une personne qui avoit dérogé, & ne voulurent plus me voir. Il fallut m'en tenir au commerce des bourgeoises. Ce qui ne laissa pas d'abord de me faire un peu de peine, parce que j'étois accoutumée depuis six ans à ne fréquenter que des dames de distinction; je m'en consolai pourtant bientôt. Je fis connoissance avec une greffière, & deux procureuses, dont les caractères étoient fort plaisans. Il y avoit dans leurs manières un ridicule qui me réjouissoit. Ces petites demoiselles se croyoient des femmes hors du commun. Hélas! disois-je quelquefois en moi-même, quand je les voyois s'oublier; voilà le monde. Chacun s'imagine être au-dessus de son voisin. Je pensois qu'il n'y avoit

que les comédiennes qui se méconnaissent. Les bourgeoises, à ce que je vois, ne sont pas plus raisonnables. Je voudrois pour les punir, qu'on les obligeât à garder dans leurs maisons les portraits de leurs ayeux ; elles ne les placeroient pas dans l'endroit le plus éclairé.

Après quatre années de mariage, le seigneur Bernard Astuto tomba malade, & mourut sans enfans. Avec le bien dont il m'avoit avantagée en m'épousant, & celui que je possédois déjà, je me vis une riche douairière. Aussi j'en avois la réputation ; & sur ce bruit un gentilhomme Sicilien nommé Colifichini résolut de s'attacher à moi. Il étoit venu de Palerme pour voir l'Espagne ; & après avoir satisfait sa curiosité, il attendoit, disoit-il, à Valence l'occasion de repasser en Sicile. Le cavalier n'avoit pas vingt-cinq ans ; il étoit bien fait, quoique petit, & sa figure enfin me revenoit. Il trouva moyen de me parler en particulier, & je vous l'avouerai franchement, j'en devins folle dès le premier entretien que j'eus avec lui. De son côté, le petit fripon se montra fort épris. Je crois que nous nous serions mariés sur le champ, si la mort du procureur, encore toute recente, m'eût permis de contracter sitôt un nouvel engagement.

Nous convinmes donc de différer notre mariage de quelque tems par bienséance.

Cependant Colifichini me rendoit des soins , & son amour, loin de se rallentir, sembloit devenir plus vif de jour en jour. Le pauvre garçon n'étoit pas trop bien en argent comptant. Je m'en apperçus, & il ne manqua plus d'espèces. Nous attendîmes le plus patiemment qu'il nous fut possible, le tems que le respect humain prescrit aux veuves pour se remarier. Lorsqu'il fut arrivé, nous allâmes à l'autel, où nous nous liâmes l'un à l'autre par des nœuds éternels. Nous nous retirâmes ensuite dans mon château, où je puis dire que nous y vécûmes pendant deux années, moins en époux qu'en tendres amans ; mais, hélas ! nous n'étions pas unis tous deux, pour être long-tems si heureux ; une pleurésie emporta mon cher Colifichini.

J'interrompis en cet endroit ma mère. Eh quoi ! madame, lui dis-je, votre troisième époux mourut encore ? Que voulez-vous, mon fils ? me répondit-elle. Puis-je prolonger des jours que le Ciel a comptés ? Si j'ai perdu trois maris, je n'y saurois que faire. J'en ai fort regretté deux. Celui que j'ai le moins pleuré, c'est le procureur. Comme je ne l'avois épousé que par intérêt, je me consolai facilement de sa perte. Mais, continua-t-elle, pour revenir à Colifichini, je vous dirai que quelques mois après sa mort, je voulus aller voir par

moi-même auprès de Palerme une maison de campagne qu'il m'avoit assignée pour douaire dans notre contrat de mariage. Je m'embarquai avec ma fille pour passer en Sicile ; mais nous avons été prises sur la route par les vaisseaux du Bacha d'Alger. On nous a conduites dans cette ville. Heureusement pour nous, vous vous êtes trouvé dans la place où l'on vouloit nous vendre. Sans cela nous serions tombés entre les mains de quelque patron barbare, qui nous auroit maltraitées, & chez qui peut-être nous aurions été toute notre vie en esclavage, sans que vous eussiez entendu parler de nous.

Tel fut le récit que fit ma mère. Après quoi, messieurs, je lui donnai le plus bel appartement de ma maison, avec la liberté de vivre comme il lui plairoit. Hally Pégelin, renégat Grec, qui venoit quelquefois au logis attira bientôt toute son attention. Elle conçut pour lui plus d'amour qu'elle n'en avoit jamais eu pour Colifichini. Je ne fis pas semblant de m'appercevoir de leur intelligence. Je ne songeois alors qu'à m'en retourner en Espagne. Le Bacha m'avoit déjà permis d'armer un vaisseau, pour aller en course & faire le pirate. Cet armement m'occupoit, & huit jours avant qu'il fût achevé, je dis à Lucinde : Madame, nous partirons d'Alger incessamment ; nous allons perdre de vue ce séjour que vous détestez.

Ma mère pâlit à ces paroles, & garda un silence glacé. J'en fus étrangement surpris. Que vois-je ? lui dis-je ; d'où vient que vous m'offrez un visage épouvanté ? Il semble que je vous afflige, au lieu de vous causer de la joie. Je croyois vous annoncer une nouvelle agréable, en vous apprenant que j'ai tout disposé pour notre départ. Est-ce que vous ne souhaiteriez pas de repasser en Espagne ? Non, mon fils, je ne le souhaite plus, répondit ma mère. J'y ai eu tant de chagrin que j'y renonce pour jamais. Qu'entends-je ? m'écriai-je avec douleur. Quel changement ! Quand vous arrivâtes dans cette ville, tout ce qui se présentait à vos regards vous étoit odieux ; mais Hally Pégelin vous a mise dans une autre disposition. Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde ; j'aime ce renégat, & j'en veux faire mon quatrième époux. Quel projet ! interrompis-je avec horreur. Vous épouser un Musulman ! Vous oubliez que vous êtes chrétienne ; ou plutôt vous ne l'avez été jusqu'ici que de nom ? Ah ! ma mère, que me faites-vous envisager ? Vous avez résolu votre perte. Vous allez faire volontairement ce que je n'ai fait que par nécessité.

Je lui tins bien d'autres discours encore pour la détourner de son dessein ; mais je la haranguai fort inutilement ; elle avoit pris son parti.

Elle ne se contenta pas même de suivre son mauvais penchant, & de me quitter pour aller vivre avec ce renégat ; elle voulut emmener avec elle Béatrix. Je m'y opposai. Ah ! malheureuse Lucinde, lui dis-je, si rien n'est capable de vous retenir, abandonnez-vous du moins toute seule à la fureur qui vous possède. N'entraînez point une jeune innocente dans le précipice où vous courez vous jeter. Lucinde s'en alla sans répliquer. Je crus qu'un reste de raison l'éclairait & l'empêchoit de s'obstiner à demander sa fille. Que je connoissois mal ma mère ! Un de mes esclaves me dit deux jours après : Seigneur, prenez garde à vous. Un captif de Pégelin vient de me faire une confidence dont vous ne sauriez trop tôt profiter. Votre mère a changé de religion ; & pour vous punir de lui avoir refusé Béatrix, elle a formé la résolution d'avertir le Bacha de votre fuite. Je ne doutai pas un moment que Lucinde ne fût femme à faire ce que mon esclave me disoit. J'avois eu le tems d'étudier la dame ; & je m'étois aperçu qu'à force de jouer des rôles sanguinaires dans les tragédies, elle s'étoit familiarisée avec le crime. Elle m'auroit fort bien fait brûler tout vif, & je ne crois pas qu'elle eût été plus sensible à ma mort, qu'à la catastrophe d'une pièce de théâtre.

Je ne voulus donc point négliger l'avis que me donnoit mon esclave. Je pressai mon embarquement. Je pris des Turcs selon la coutume des corsaires d'Alger qui vont en course ; mais je n'en pris seulement que ce qu'il m'en falloit pour ne me pas rendre suspect, & je sortis du port le plutôt qu'il me fut possible avec tous mes esclaves & ma sœur Béatrix. Vous jugez bien que je n'oubliai pas d'emporter en même tems ce que j'avois d'argent & de pierreries. Ce qui pouvoit monter à la valeur de six mille ducats. Lorsque nous fumes en pleine mer, nous commençâmes par nous assurer des Turcs. Nous les enchainâmes facilement, parce que mes esclaves étoient en plus grand nombre. Nous eûmes un vent si favorable, que nous gagnâmes en peu de tems les côtes d'Italie. Nous arrivâmes le plus heureusement du monde au port de Livourne, où je crois que toute la ville accourut pour nous voir débarquer. Le père de mon esclave Azarini se trouva, par hasard ou par curiosité, parmi les spectateurs. Il considéroit attentivement tous mes captifs, à mesure qu'ils mettoient pied à terre ; mais quoiqu'il cherchât en eux les traits de son fils, il ne s'attendoit pas à le revoir. Que de transports ! que d'embrassemens suivirent leur reconnoissance, quand ils vinrent tous deux à se reconnoître !

Sitôt qu'Azarini eut appris à son père qui j'étois, & ce qui m'amenoit à Livourne, le vieillard m'obligea, de même que Béatrix, à prendre un logement chez lui. Je passerai sous silence le détail de mille choses qu'il me fallut faire pour rentrer dans le sein de l'église; je dirai seulement que j'abjurai le Mahométisme de meilleure foi que je ne l'avois embrassé, ensuite je vendis mon vaisseau, & donnai la liberté à tous mes esclaves. Pour les Turcs, on les retint dans les prisons de Livourne, pour les échanger contre des chrétiens. Je reçus de l'un & de l'autre Azarini toutes sortes de bons traitemens; le fils épousa même ma sœur Béatrix, qui n'étoit pas, à la vérité, un mauvais parti pour lui, puisqu'elle étoit fille d'un gentilhomme, & qu'elle avoit le château de Xérica, que ma mère avoit pris soin de donner à bail à un riche laboureur de Paterna, lorsqu'elle voulut passer en Sicile.

De Livourne, après y avoir demeuré quelque tems, je partis pour Florence que j'avois envie de voir. Je n'y allai pas sans lettres de recommandation. Azarini le père avoit des amis à la cour du Grand-Duc, & il me recommandoit à eux comme un gentilhomme Espagnol qui étoit son allié. J'ajoutai le *Don* à mon nom, imitant en cela bien des Espagnols roturiers qui prennent sans façon ce titre

d'honneur hors de leur pays. Je me faisois donc appeler effrontément Don Raphaël, & comme j'avois apporté d'Alger de quoi soutenir dignement ma noblesse, je parus à la cour avec éclat. Les cavaliers à qui le vieil Azarini avoit écrit en ma faveur, y publièrent que j'étois une personne de qualité; si bien que leur témoignage & les airs que je me donnois me firent passer sans peine pour un homme d'importance. Je me faufilai bientôt avec les principaux seigneurs, qui me présentèrent au Grand-Duc. J'eus le bonheur de lui plaire. Je m'attachai à faire ma cour à ce prince, & à l'étudier. J'écoutai attentivement ce que les plus vieux courtisans lui disoient, & par leurs discours, je démêlai ses inclinations. Je remarquai entre autres choses qu'il aimoit les plaisanteries, les bons contes & les bons mots. Je me réglai là-dessus. J'écrivois tous les matins sur mes tablettes les histoires que je voulois lui conter dans la journée. J'en savois une grande quantité; j'en avois, pour ainsi dire, un sac tout plein. J'eus beau toutefois les ménager, mon sac se vuیدا peu à peu, de sorte que j'aurois été obligé de me répéter ou de faire voir que j'étois au bout de mes apophthégmes, si mon génie, fertile en fictions, ne m'en eût pas abondamment fourni; mais je composai des contes galans &

comiques qui divertirent fort le Grand-Duc, & ce qui arrive souvent aux beaux esprits de profession, je mettois le matin sur mon agenda des bons mots, que je donnois l'après-dinée pour des *impromptus*.

Je m'érigeai même en poëte, & je consacrai ma muse aux louanges du prince. Je demeure d'accord de bonne foi que mes vers n'étoient pas bons. Aussi ne furent-ils pas critiqués; mais quand ils auroient été meilleurs, je doute qu'ils eussent été mieux reçus du Grand-Duc. Il en paroissoit très-content. La matière peut-être l'empêchoit de les trouver mauvais. Quoiqu'il en soit, ce prince prit insensiblement tant de goût pour moi, que cela donna de l'ombrage aux courtisans. Ils voulurent découvrir qui j'étois. Ils n'y réussirent point. Ils apprirent seulement que j'avois été renégat. Ils ne manquèrent pas de le dire au prince, dans l'esperance de me nuire. Ils n'en vinrent pourtant pas à bout; au contraire, le Grand-Duc un jour m'obligea de lui faire une relation fidèle de mon voyage d'Alger. Je lui obéis, & mes aventures, que je ne lui déguisai point, le réjouirent infiniment.

Don Raphaël, me dit-il, après que j'en eus achevé le récit, j'ai de l'amitié pour vous, & je veux vous en donner une marque qui ne vous permettra pas d'en douter. Je vous fais

dépositaire de mes secrets ; & pour commencer à vous mettre dans ma confiance, je vous dirai que j'aime la femme d'un de mes ministres. C'est la dame de ma cour la plus aimable, mais en même-tems la plus vertueuse. Renfermée dans son domestique, uniquement attachée à un époux qui l'idolâtre, elle semble ignorer le bruit que ses charmes font dans Florence.

La passion que j'ai pour cette dame, continue-t-il, n'est connue que d'elle seule. Au lieu de suivre mon penchant sans contrainte, & d'agir en souverain, je dérobe à tout le monde la connoissance de mon amour. Je crois devoir ce ménagement à Mascarini, c'est l'époux de la personne que j'aime. Le zèle & l'attachement qu'il a pour moi, ses services & sa probité m'obligent à me conduire avec beaucoup de secret & de circonspection, car je suis persuadé qu'il mourroit de douleur s'il savoit la confiance que je vous fais en ce moment. Je cache donc mes démarches, & j'ai résolu de me servir de vous pour exprimer à Lucrèce tous les maux que me fait souffrir la contrainte que je m'impose. Vous serez l'interprète de mes sentimens. Je ne doute point que vous ne vous acquittiez à merveilles de cette commission. Liez commerce avec Mascarini. Attachez-vous à gagner son amitié. Intro-

duisez-vous chez lui, & vous ménagez la liberté de parler à sa femme. Voilà ce que j'attends de vous, & ce que je suis assuré que vous ferez avec toute l'adresse & la discrétion que demande un emploi si délicat.

Je promis au Grand-Duc de faire tout mon possible pour répondre à sa confiance. Je lui tins bientôt parole. Je n'épargnai rien pour plaire à Mascarini, & j'en vins à bout sans peine. Charmé de voir son amitié recherchée par un homme aimé du prince, il fit la moitié du chemin. Sa maison me fut ouverte. J'eus un libre accès auprès de son épouse, & j'ose dire que je me composai si bien, qu'il n'eut pas le moindre soupçon de la négociation dont j'étois chargé. Il est vrai qu'il étoit peu jaloux pour un Italien. J'entretins d'abord la dame de l'amour du Grand-Duc, & lui dis que je ne venois chez elle que pour lui parler de ce prince. Elle ne me parut pas éprise de lui, & je m'apperçus néanmoins que la vanité l'empêchoit de rejeter ses soupirs.

Je suis naturellement hardi avec les femmes. J'ai contracté cette habitude, bonne ou mauvaise, chez les Turcs. Lucrèce étoit belle. J'oubliai que je ne devois faire que le personnage d'ambassadeur. Je parlai pour mon compte. J'offris mes services à la dame le plus galamment qu'il me fut possible. Au lieu

de paroître choquée de mon audace, & de me répondre avec colère, elle me dit en souriant: Avouez, Don Raphaël, que le Grand-Duc a fait choix d'un agent fort fidèle & fort zélé. Vous le servez avec une intégrité qu'on ne peut assez louer; mais poursuivit-elle, en prenant son sérieux, changeons d'entretien. Je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, à condition qu'il ne vous arrivera plus de me tenir de pareils propos; autrement vous pourrez vous en repentir.

Quoique cela fût un avis au lecteur, & que je dusse en profiter, je ne cessai pas d'entretenir de ma passion la femme de Mascarini. La dame alors s'offensant de mes discours & de mes manières Musulmanes, me rompit en visière. Elle me menaça de faire savoir au Grand-Duc mon insolence, en m'assurant qu'elle le prioit de me punir comme je le méritois. Je fus piqué de ces menaces à mon tour. Mon amour se changea en haine. Je résolus de me venger du mépris que Lucrèce m'avoit témoigné. J'allai trouver son mari, & après l'avoir obligé de jurer qu'il ne me commettrait point, je l'informai de l'intelligence que sa femme avoit avec le prince, dont je ne manquai pas de la peindre fort amoureuse, pour rendre la scène plus intéressante. Le ministre renferma, sans autre forme de procès, son épouse

dans un appartement secret, où il la fit étroitement garder par des personnes affidées. Tandis qu'elle étoit environnée d'Argus qui l'observoient & l'empêchoient de donner de ses nouvelles au Grand-Duc, j'annonçai d'un air triste à ce prince qu'il ne devoit plus penser à Lucrèce; je lui dis que Mascarini avoit sans doute tout découvert, puisqu'il s'avisait de veiller sur sa femme; que je ne savois pas ce qui pouvoit lui avoir donné lieu de me soupçonner, attendu que je croyois m'être toujours conduit avec beaucoup d'adresse; que la dame peut-être avoit elle-même avoué tout à son époux, & que de concert avec lui, elle s'étoit laissée renfermer pour se dérober à des poursuites qui allarmoient sa vertu. Le prince parut fort affligé de mon rapport. Je fus touché de sa douleur, & je me repentis plus d'une fois de ce que j'avois fait; mais il n'étoit plus tems. D'ailleurs, je le confesse, je sentois une maligne joie, quand je me représentois la situation où j'avois réduit l'orgueilleuse qui avoit dédaigné mes vœux.

Je goûtois impunément le plaisir de la vengeance qui est si doux à tout le monde, & principalement aux Espagnols, lorsqu'un jour le Grand-Duc étant avec cinq ou six seigneurs de sa cour & moi, nous dit: De quelle manière jugeriez-vous à propos qu'on punit un homme qui auroit abusé de la confiance de son prince?

Il faudroit, dit un des courtisans, le faire tirer à quatre chevaux. Un autre fut d'avis qu'on l'assommât, & le fît mourir sous le bâton. Le moins cruel de ces Italiens, & celui qui opina le plus favorablement pour le coupable, dit qu'il se contenteroit de le faire précipiter du haut d'une tour en bas. Et Don Raphaël, reprit alors le Grand-Duc, de quelle opinion est-il ? Je suis persuadé que les Espagnols ne sont pas moins sévères que les Italiens dans de semblables conjonctures.

Je compris bien, comme vous pouvez penser, que Mascarini n'avoit pas gardé son serment, ou que sa femme avoit trouvé moyen d'instruire le prince de ce qui s'étoit passé entre elle & moi. On remarquoit sur mon visage le trouble qui m'agitoit. Cependant, tout troublé que j'étois, je répondis d'un ton ferme au Grand-Duc : Seigneur, les Espagnols sont plus généreux. Ils pardonneroient en cette occasion au confident, & feroient naître par cette bonté dans son âme un regret éternel de les avoir trahis. Eh bien ! me dit le prince, je me sens capable de cette générosité. Je pardonne au traître. Aussi-bien, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même d'avoir donné ma confiance à un homme que je ne connoissois point, & dont j'avois sujet de me défier, après tout ce qu'on m'en avoit dit. Don Raphaël, ajouta-t-il,

voici de quelle manière je veux me venger de vous. Sortez incessamment de mes états, & ne paraissez plus devant moi. Je me retirerai sur le champ, moins affligé de ma disgrâce, que ravi d'en être quitte à si bon marché. Je m'embarquai dès le lendemain dans un vaisseau de Barcelone, qui sortit du port de Livourne pour s'en retourner.

J'interrompis Don Raphaël dans cet endroit de son histoire. Pour un homme d'esprit, lui dis-je, vous fîtes, ce me semble, une grande faute de ne pas quitter Florence immédiatement après avoir découvert à Mascarini l'amour du prince pour Lucrèce. Vous deviez bien vous imaginer que le Grand-Duc ne tarderoit pas à savoir votre trahison. J'en demeure d'accord, répondit le fils de Lucinde. Aussi, malgré l'assurance que le ministre m'avoit donnée de ne me pas exposer au ressentiment du prince, je me proposois de disparaître au plutôt.

J'arrivai à Barcelone, continua-t-il, avec le reste des richesses que j'avois apportées d'Alger, & dont j'avois dissipé la meilleure partie à Florence, en faisant le gentilhomme Espagnol. Je ne demeurai pas long-tems en Catalogne. Je mourois d'envie de revoir Madrid, le lieu charmant de ma naissance, & je satisfis le plutôt qu'il me fut possible le désir qui me pressoit. En arrivant dans cette ville, j'allai

loger par hasard dans un hôtel garni, où demouroit une dame qu'on appeloit Camille. Quoiqu'elle fût hors de minorité, c'étoit une creature fort piquante. J'en atteste le seigneur Gil Blas, qui l'a vue à Valladolid presque dans le même tems. Elle avoit encore plus d'esprit que de beauté, & jamais aventurière n'a eu plus de talent pour amorcer les dupes.

Nous nous aimâmes l'un l'autre dès que nous nous vîmes, & la conformité de nos inclinations nous lia si étroitement, que nous fûmes bientôt en communauté de biens. Nous n'en avions pas, à la vérité, de considérables, & nous les mangeâmes en peu de tems. Ensuite nous eûmes recours aux fourberies. Nous en fîmes tant que le corrégidor en entendit parler, & ce juge sévère chargea un de ses alguazils de nous arrêter ; mais l'alguazil, aussi bon que le corrégidor étoit mauvais, nous laissa le loisir de sortir de Madrid pour une petite somme que nous lui donnâmes. Nous primes la route de Valladolid, & nous allâmes nous établir dans cette ville. J'y louai une maison où je logeai avec Camille. Nous tinmes d'abord notre industrie en bride, & nous commençâmes d'étudier le terrain avant que de former aucune entreprise.

Un jour un homme m'aborda dans la rue, me salua très-civilement, & me dit : Seigneur

Don Raphaël, me reconnoissez-vous ? Je lui répondis que non. Et moi, reprit-il, je vous remets parfaitement. Je vous ai vu à la cour de Toscane, & j'étois alors garde du Grand-Duc. Il y a quelques mois, ajouta-t-il, que j'ai quitté le service de ce prince. Je suis venu en Espagne avec un Italien des plus subtils. Nous sommes à Valladolid depuis trois semaines. Nous demeurons avec un Castillan & un Galicien, qui sont sans contredit deux honnêtes garçons. Nous vivons ensemble du travail de nos mains. Nous faisons bonne chère, & nous nous divertissons comme des princes. Si vous voulez vous joindre à nous, vous serez agréablement reçu de mes confrères, car vous m'avez toujours paru un galant homme, peu scrupuleux de votre naturel, & profès dans notre ordre.

La franchise de ce fripon excita la mienne. Puisque vous me parlez à cœur ouvert, lui dis-je, vous méritez que je m'explique de même avec vous. Veritablement je ne suis pas novice dans votre profession ; & si ma modestie me permettoit de conter mes exploits, vous verriez que vous n'avez pas jugé trop avantageusement de moi ; mais je laisse là les louanges, & je me contenterai de vous dire, en acceptant la place que vous m'offrez dans votre compagnie, que je ne négligerai rien

pour vous prouver que je n'en suis pas indigne. Je n'eus pas sitôt dit à cet ambidextre que je consentois d'augmenter le nombre de ses camarades. qu'il me conduisit où ils étoient, & là je fis connoissance avec eux. C'est dans cet endroit que je vis pour la première fois l'illustre Ambroise de Laméla. Ces messieurs m'interrogèrent sur l'art de s'approprier finement le bien du prochain. Ils voulurent savoir si j'avois des principes ; mais je leur montrai bien des tours qu'ils ignoroient, & qu'ils admirèrent. Ils furent encore plus étonnés, lorsque méprisant la subtilité de ma main, comme une chose trop ordinaire, je leur dis que l'excellois dans les fourberies qui demandent de l'esprit. Pour le leur persuader, je leur racontai l'aventure de Jérôme de Moyadas ; & sur le simple récit que j'en fis, ils me trouvèrent un génie si supérieur, qu'ils me choisirent d'une commune voix pour leur chef. Quand nous avions besoin d'une actrice pour nous seconder dans le besoin, nous nous servions de Camille, qui jouoit à ravir tous les rôles qu'on lui donnoit.

Dans ce tems-là, notre confrère Ambroise fut tenté de revoir sa patrie. Il partit pour la Galice, en nous assurant que nous pouvions compter sur son retour. Il contenta son envie, & comme il s'en revenoit, étant allé à Burgos, pour y faire quelque coup, un hôtellicr de sa

connoissance le mit au service du seigneur Gil Blas de Santillane, dont il n'oublia pas de lui apprendre les affaires. Seigneur Gil Blas, poursuivit Don Raphaël en m'adressant la parole, vous savez de quelle manière nous vous dévalisâmes dans un hôtel garni de Valladolid ; je ne doute pas que vous n'ayez soupçonné Ambroise d'avoir été le principal instrument de ce vol, & vous avez eu raison. Il vint nous trouver en arrivant ; il nous exposa l'état où vous étiez, & messieurs les entrepreneurs se réglèrent là-dessus. Mais vous ignorez les suites de cette aventure. Je vais vous en instruire. Nous enlevâmes, Ambroise & moi, votre valise, & tous deux montés sur vos mules, nous prîmes le chemin de Madrid, sans nous embarrasser de Camille ni de nos camarades, qui furent sans doute aussi surpris que vous de ne nous pas revoir le lendemain.

Nous changeâmes de dessein la seconde journée. Au lieu d'aller à Madrid, nous passâmes par Zebréros & continuâmes notre route jusqu'à Tolède. Notre premier soin dans cette ville fut de nous habiller fort proprement. Puis nous donnant pour deux frères Galiciens qui voyageoient par curiosité, nous connûmes bientôt de fort honnêtes gens. J'étois si accoutumé à faire l'homme de qualité, qu'on s'y méprit aisément ; & comme on éblouit d'ordinaire

par la dépense, nous jetâmes de la poudre aux yeux de tout le monde par les fêtes galantes que nous commençâmes à donner aux dames. Parmi les femmes que je voyois, il y en eut une qui me toucha. J'appris qu'elle se nommoit Violante, & qu'elle avoit épousé un cavalier qui la négligeoit beaucoup.

Elle ne tarda guère à s'appercevoir de sa conquête. Je commençai à suivre par-tout ses pas, & à faire cent folies pour lui plaire. Enfin je reçus d'elle un billet en réponse de plusieurs que je lui avois fait tenir par une de ces vicilles qui sont d'une si grande commodité en Espagne & en Italie. La dame me mandoit que son mari soupoit tous les soirs en ville, & ne revenoit au logis que fort tard. Dès la même nuit j'allai sous les fenêtres de Violante, & je liai avec ella une conversation des plus tendres. Avant que de nous séparer, nous convînmes que toutes les nuits à pareille heure nous pourrions nous entretenir de la même manière.

Jusque-là Don Baltazar, ainsi se nommoit l'époux de Violante, ne s'étoit pas apperçu de ces entretiens ; je vis venir dans la rue un homme qui sembloit m'observer. En effet, c'étoit le mari qui revenoit chez lui de meilleure heure qu'à l'ordinaire, & qui remarquant un cavalier près de sa maison, au lieu d'y entrer, se promenoit dans la rue. J'y demeurai quelque

tems incertain de ce que je devois faire. Enfin, je pris le parti d'aborder Don Baltazar, que je ne connoissois point, & dont je n'étois pas connu. Seigneur cavalier, lui dis-je, laissez-moi, je vous prie, la rue libre pour cette nuit. J'aurai une autrefois la même complaisance pour vous. Seigneur, me répondit-il, j'allois vous faire la même prière. Je suis amoureux d'une fille que son frère fait soigneusement garder, & qui demeure à vingt pas d'ici. Je souhaiterois qu'il n'y eût personne dans la rue. Il y a, repris-je, moyen de nous satisfaire tous deux sans nous incommoder. Car, ajoutai-je, en lui montrant sa propre maison, la dame que je sers loge là. Il faut même que nous nous secourions, si l'un ou l'autre vient à être attaqué. J'y consens, repartit-il, je vais à mon rendez-vous, & nous nous épaulerons, s'il en est besoin. A ces mots, il me quitta, mais c'étoit pour mieux m'observer; ce que l'obscurité de la nuit lui permettoit de faire impunément.

Pour moi, j'approchai de bonne foi du balcon de Violante. Elle parut bientôt, & nous commençâmes à nous entretenir. Je m'avançai après notre conversation, vers le lieu où Don Baltazar m'avoit dit qu'il avoit affaire. Il vint au devant de moi, & me dit: Eh bien! seigneur cavalier, êtes-vous content de votre bonne fortune? J'ai sujet de l'être, lui répondis-je. Et

vous, qu'avez-vous fait ? L'amour vous a-t-il favorisé ? Hélas ! non, repartit-il, le frère de la beauté que j'aime est de retour d'une maison de compagnie, d'où nous avons cru qu'il ne reviendrait que demain. Ce contre-tems m'a sevré du plaisir dont je m'étois flatté.

Nous nous fîmes Don Baltazar & moi des protestations d'amitié, & nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans la grande place. Ce cavalier, après que nous nous fûmes séparés, entra chez lui, & ne fit nullement connoître à Violence qu'il sût de ses nouvelles. Il se trouva le jour suivant dans la grande place. J'y arrivai un moment après lui. Nous nous saluâmes avec des démonstrations d'amitié aussi perfides d'un côté que sincères de l'autre. Ensuite, l'artificieux Don Baltazar me fit une fausse confidence de son intrigue avec la dame dont il m'avoit parlé la nuit précédente. Il me raconta là dessus une longue fable, qu'il avoit composée, & tout cela pour m'engager à lui dire à mon tour de quelle façon j'avois fait connoissance avec Violante. Je ne manquai pas de donner dans le piège ; j'avouai tout avec la plus grande franchise du monde. Je lui dis même qu'elle m'avoit promis que si je voulois me rendre sous ses fenêtres de meilleure heure qu'à l'ordinaire, elle étoit résolue à me faire entrer chez elle ;

mais qu'à tout hasard je devois prendre la précaution de me faire escorter par deux ou trois amis, de crainte de surprise. Que cette dame est prudente ! dit-il. Je m'offre à vous accompagner. Ah ! mon cher ami, m'écriai-je, tout transporté de joie, & jetant mes bras au col de Don Baltazar, que je vous ai d'obligation ! Je ferai plus, reprit-il, je connois un jeune homme qui est un César. Il sera de la partie, & vous pourrez alors vous reposer hardiment sur une pareille escorte.

Je ne savois que dire à ce nouvel ami pour le remercier, tant j'étois charmé de son zèle. Enfin, j'acceptai les secours qu'il m'offroit, & nous donnant rendez-vous sous le balcon de Violante à l'entrée de la nuit, nous nous séparâmes. Il alla trouver son beau-frère, qui étoit le César en question, & moi, je me promenai jusqu'au soir avec Laméla, qui bien qu'étonné de l'ardeur avec laquelle Don Baltazar entroit dans mes intérêts, ne s'en défia pas plus que moi. Nous donnions tête baissée dans le panneau. Je conviens que cela n'étoit guère pardonnable à des gens comme nous. Quand je jugeai qu'il étoit tems de me présenter devant les fenêtres de Violante, Ambroise & moi nous y parûmes armés de bonnes rapières. Nous y trouvâmes le mari de ma dame avec un autre homme. Ils nous attendoient de pied

ferme. Don Baltazar m'aborda, & me montrant son beau-frère, il me dit: Seigneur, voici le cavalier dont je vous ai tantôt vanté la bravoure.

Après quelques complimens de part & d'autre, je frappai à la porte de Violante. Une espèce de duègne vint ouvrir. J'entrai, & sans prendre garde à ce qui se passoit derrière moi, je m'avançai dans une salle où étoit cette dame. Pendant que je la saluois, les deux traîtres qui m'avoient suivi dans la maison, & qui en avoient fermé la porte si brusquement après eux, qu'Ambroise étoit resté dans la rue, se découvrirent. Vous vous imaginez bien qu'il en fallut alors découdre. Ils me chargèrent tous deux en même-tems; mais je leur fis voir du pays. Je les occupai l'un & l'autre, de manière qu'ils se repentirent peut-être de n'avoir pas pris une voye plus sûre pour se venger. Je perçai l'époux. Son beaufrère le voyant hors de combat, gagna la porte, que la duègne & Violante avoient ouverte, pour se sauver, tandis que nous nous battions. Je le poursuivis jusques dans la rue, où je rejoignis Laméla, qui n'ayant pu tirer un seul mot des femmes qu'il avoit vu fuir, ne savoit précisément ce qu'il devoit juger du bruit qu'il venoit d'entendre. Nous retournâmes à notre auberge. Nous prîmes ce que nous avions de meilleur, & montant sur nos

mules, nous sortîmes de la ville, sans attendre le jour.

Nous comprîmes bien que cette affaire pourroit avoir des suites, & qu'on feroit dans Tolède des perquisitions que nous n'avions pas tort de prévenir. Nous allâmes coucher à Villarubia. Nous logeâmes dans une hôtellerie, où, quelque tems après nous, il arriva un marchand de Tolède qui alloit à Ségorbe. Nous soupâmes avec lui, Il nous conta l'aventure tragique du mari de Violante, & il étoit si éloigné de nous soupçonner d'y avoir part, que nous lui fîmes hardiment toute sorte de questions. Messieurs, nous dit-il comme je partoisi ce matin, j'ai appris ce triste évènement. On cherchoit par-tout Violante, & l'on m'a dit que le corrégidor, qui est parent de Don Baltazar, a résolu de ne rien épargner pour découvrir les auteurs de ce meurtre. Voilà tout ce que je sais.

Je ne fus guère allarmé des recherches du corrégidor de Tolède. Cependant je formai la résolution de sortir promptement de la Castille Nouvelle. Je fis réflexion que Violante retrouvée avoueroit tout; & que sur le portrait qu'elle feroit de ma personne à la justice, on mettroit des gens à mes trousses. Cela fut cause que dès le jour suivant nous évitâmes le grand chemin par précaution. Heureusement Laméla con-

noissoit les trois quarts de l'Espagne, & savoit par quel détour nous pouvions surement nous rendre en Arragon. Au lieu d'aller tout droit à Cuença, nous nous engageâmes dans les montagnes qui sont devant cette ville, & par des sentiers qui n'étoient pas inconnus à mon guide, nous arrivâmes devant une grotte qui me parut avoir tout l'air d'un hermitage. Effectivement, c'étoit celui où vous êtes venu hier au soir me demander un asyle.

Pendant que j'en considérois les environs qui offroient à ma vue un paysage des plus charmans, mon compagnon me dit : Il y a six ans que je passai par ici. Dans ce tems-là cette grotte servoit de retraite à un vieil hermite, qui me reçut charitablement. Il me fit part de ses provisions. Je me souviens que c'étoit un saint homme, & qu'il me tint des discours qui pensèrent me détacher du monde. Il vit peut-être encore ; je vais m'en éclaircir. En achevant ces mots, le curieux Ambroise descendit de dessus sa mule, & entra dans l'hermitage. Il y demeura quelques momens. Puis il revint, & m'appelant : Venez, me dit-il, Don Raphaël, venez voir une chose très touchante. Je mis aussi-tôt pied à terre. Nous attachâmes nos mules à des arbres, & je suivis Laméla dans la grotte, où j'apperçus sur un grabat un vieil anachorète tout étendu, pâle & mourant. Une

barbe blanche & fort épaisse lui couvroit l'estomac, & l'on voyoit dans ses mains jointes un grand rosaire entrelassé. Au bruit que nous fîmes en nous approchant de lui, il ouvrit des yeux, que la mort déjà commençoit à fermer ; & après nous avoir envisagés un instant : *Qui que vous soyez, nous dit-il, mes frères, profitez du spectacle qui se présente à vos regards. J'ai passé quarante années dans le monde, & soixante dans cette solitude. Ah ! qu'en ce moment le tems que j'ai donné à mes plaisirs me paroît long, & qu'au contraire celui que j'ai consacré à la pénitence me semble court ! Hélas ! je crains que les austérités de Frere Juan n'aient pas assez expié les péchés du licencié Don Juan de Solis.*

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il expira. Nous fûmes frappés de cette mort. Ces sortes d'objets font toujours quelque impression sur les plus grands libertins même ; mais nous n'en fûmes pas long-tems touchés. Nous oubliâmes bientôt ce qu'il venoit de nous dire, & nous commençâmes à faire un inventaire de tout ce qui étoit dans l'hermitage. Ce qui ne nous occupa pas infiniment. Tous les meubles consistant dans ceux que vous avez pu remarquer dans la grotte. Le frère Juan n'étoit pas seulement mal meublé, il avoit encore une très-mauvaise cuisine. Nous ne trouvâmes chez

lui pour toutes provisions que des noisettes, & quelques grignons de pain d'orge fort durs, que les gencives du saint homme n'avoient apparemment pu broyer. Je dis ses gencives, car nous remarquâmes que toutes les dents lui étoient tombées. Tout ce que cette demeure solitaire contenoit, tout ce que nous considérions, nous faisoit regarder ce bon anachorète comme un saint. Une chose seule nous choqua; nous ouvrîmes un papier plié en forme de lettre qu'il avoit mis sur une table, & par lequel il prioit la personne qui liroit ce billet de porter son rosaire & ses sandales à l'évêque de Cuença. Nous ne savions dans quel esprit ce nouveau père du désert pouvoit avoir envie de faire un pareil présent à son évêque. Cela nous sembloit blesser l'humilité, & nous paroissoit d'un homme qui vouloit trancher du bienheureux. Peut-être aussi n'y avoit-il là-dedans que de la simplicité. C'est ce que je ne déciderai point.

En nous entretenant là-dessus, il vint une idée assez plaisante à Laméla. Demeurons, me dit-il, dans cet hermitage. Déguisons-nous en hermites. Enterrons le frère Juan. Vous passerez pour lui; & moi, sous le nom de frère Antoine, j'irai quêter dans les villes & les bourgs voisins. Outre que nous serons à couvert des perquisitions du corrégidor, car je ne

pense pas qu'on s'avise de nous venir chercher ici, j'ai à Cuença de bonnes connoissances que nous pourrons entretenir. J'approuvai cette bizarre imagination, moins pour les raisons qu'Ambroise me disoit, que par fantaisie, & comme pour jouer un rôle dans une pièce de théâtre. Nous fîmes une fosse à trente ou quarante pas de la grotte, & nous enterrâmes modestement le vieil anachorète, après l'avoir dépouillé de ses habits, c'est-à-dire d'une simple robe que nouoit par le milieu une ceinture de cuir. Nous lui coupâmes aussi la barbe pour m'en faire une postiche, & enfin après ses funérailles nous prîmes possession de l'hermitage.

Nous fîmes fort mauvaise chère le premier jour. Il nous fallut vivre des provisions du défunt ; mais le lendemain avant le lever de l'aurore, Laméla se mit en campagne avec les deux mules qu'il alla vendre à Toralva, & le soir il revint chargé de vivres & d'autres choses qu'il avoit achetées. Il en apporta tout ce qui étoit nécessaire pour nous travestir. Il se fit lui-même une robe de bure, & une petite barbe rousse de crins de cheval, qu'il s'attacha artistement aux oreilles. Il n'y a point de garçon au monde plus adroit que lui. Il tressa aussi la barbe du frère Juan ; il me l'appliqua, & mon bonnet de laine brune achevoit de couvrir

l'artifice. On peut dire que rien ne manquoit à notre déguisement. Nous nous trouvions l'un & l'autre si plaisamment équipés, que nous ne pouvions sans rire nous regarder sous ces habits qui véritablement ne nous convenoient guère. Avec la robe de frère Juan j'avois son rosaire & ses sandales, dont je ne me fis pas scrupule de priver l'évêque de Cuença.

Il y avoit déjà trois jours que nous étions dans l'hermitage, sans y avoir vu paroître personne ; mais le quatrième il entra dans la grotte deux paysans. Ils apportoit du pain, du fromage, & des oignons au défunt qu'ils croyoient encore vivant. Je me jetai sur notre grabat, dès que je les apperçus, & il ne me fut pas difficile de les tromper. Outre qu'on ne voyoit point assez pour pouvoir bien distinguer mes traits, j'imitai, le mieux que je pus, le son de la voix du frère Juan, dont j'avois entendu les dernières paroles. Ils n'eurent aucun soupçon de cette supercherie. Ils parurent seulement étonnés de rencontrer là un autre hermite ; mais Laméla, remarquant leur surprise, leur dit d'un air hypocrite : Mes frères, ne soyez pas surpris de me voir dans cette solitude. J'ai quitté un hermitage que j'avois en Arragon, pour venir ici tenir compagnie au vénérable & discret frère Juan, qui, dans l'extrême vieillesse où il est, a besoin d'un camarade qui puisse

pourvoir à ses besoins. Les paysans donnèrent à la charité d'Ambroise des louanges infinies, & témoignèrent qu'ils étoient bien aises de pouvoir se vanter d'avoir deux saints personnages dans leur contrée.

Laméla chargé d'une grande besace, qu'il n'avoit pas oublié d'acheter, alla pour la première fois quêter dans la ville de Cuença, qui n'est éloignée de l'hermirage que d'une petite lieue. Avec l'extérieur pieux qu'il a reçu de la nature & l'art de le faire valoir qu'il possède au suprême degré, il ne manqua pas d'exciter les personnes charitables à lui faire l'aumône. Il remplit sa besace de leurs libéralités. Monsieur Ambroise, lui dis-je à son retour, je vous félicite de l'heureux talent que vous avez pour attendrir les âmes chrétiennes. L'on diroit que vous avez été frère quêteur chez les Capucins. J'ai fait bien autre chose que remplir mon bissac, me répondit-il. Vous saurez que j'ai déterré certaine nymphe appelée Barbe, que j'aimois autrefois. Je l'ai trouvée bien changée; elle s'est mise comme nous dans la dévotion. Elle demeure avec deux ou trois autres béates qui édifient le monde en public, & mènent une vie scandaleuse en particulier. Elle ne me reconnoissoit pas d'abord. Comment donc, lui ai-je dit, madame Barbe, est-il possible que vous ne remettiez point un de vos anciens amis,

votre serviteur Ambroise ? Seigneur de Laméla, s'est-elle écriée, je ne me serois jamais attendu à vous revoir sous les habits que vous portez. Par quelle aventure êtes-vous devenu hermite ? C'est ce que je ne puis vous raconter présentement, lui ai-je reparti. Le détail est un peu long ; mais je viendrai demain au soir satisfaire votre curiosité. De plus je vous amènerai le frère Juan mon compagnon. Le frère Juan, a-t-elle interrompu, ce bon hermite qui a un hermitage auprès de cette ville ! Vous n'y pensez pas. On dit qu'il a plus de cent ans. Il est vrai, lui ai-je dit, qu'il a eu cet âge-là ; mais il est bien rajeuni depuis quelques jours. Il n'est pas plus vieux que moi. Eh bien ! qu'il vienne avec vous, a répliqué Barbe. Je vois bien qu'il y a du mystère là-dessous.

Nous ne manquâmes pas le lendemain, dès qu'il fut nuit, d'aller chez ces bigotes, qui pour nous mieux recevoir avoient préparé un grand repas. Nous passâmes presque toute la nuit à table, & nous ne nous retirâmes à notre grotte qu'un moment avant le jour. Nous y retournâmes bientôt après, ou pour mieux dire, nous fîmes la même chose pendant trois mois ; mais un jaloux qui a tout découvert, en a informé la justice, qui doit aujourd'hui se transporter à l'hermitage pour se saisir de nos personnes. Hier Ambroise en quête à Cuença, rencontra

une de nos béates, qui lui donna un billet & lui dit : Une femme de mes amies m'écrit cette lettre que j'allois vous envoyer par un exprès. Montrez-la au frère Juan, & prenez vos mesures là-dessus. C'est ce billet, messieurs, que Laméla m'a mis entre les mains devant vous, & qui nous à si brusquement fait quitter notre demeure solitaire.

Quand Don Raphaël eut achevé de conter son histoire, dont le récit me parut un peu long; Don Alphonse, par politesse, lui témoigna qu'elle l'avoit fort diverti. Après cela, le seigneur Ambroise prit la parole, & l'adressant au compagnon de ses exploits: Don Raphaël, lui dit-il, songez que le soleil se couche. Il seroit à propos, ce me semble, de délibérer sur ce que nous avons à faire. Vous avez raison, lui répondit son camarade, il faut déterminer l'endroit où nous voulons aller. Pour moi, reprit Laméla, je suis d'avis que nous nous remettions en chemin sans perdre de tems, que nous gagnions Réquéna cette nuit, & que demain nous entrions dans le royaume de Valence, où nous donnerons l'essor à notre industrie. Je pressens que nous y ferons de bons coups. Son confrère, qui croyoit là-dessus

ses pressentimens infailibles, se rangea de son opinion. Pour Don Alphonse & moi, comme nous nous laissions conduire par ces deux honnêtes gens, nous attendimes, sans rien dire, le resultat de la conférence.

Il fut donc résolu que nous prendrions la route de Réquena, & nous commençâmes à nous y disposer. Nous fîmes un repas semblable à celui du matin; puis nous chargeâmes le cheval de l'outre & du reste de nos provisions. Ensuite la nuit qui survint, nous prêtant l'obscurité dont nous avions besoin pour marcher surement, nous voulûmes sortir du bois; mais nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous découvrîmes entre les arbres une lumière qui nous donna beaucoup à penser. Que signifie cela? dit Don Raphaël. Ne seroit-ce point les furets de la justice de Cuença qu'on auroit mis sur nos traces, & qui nous sentant dans cette forêt, nous y viendroient chercher? Je ne le crois pas, dit Ambroise. Ce sont plutôt des voyageurs. La nuit les aura surpris, & ils seront entrés dans ce bois pour y attendre le jour; mais, ajouta-t-il, je puis me tromper. Je vais reconnoître ce que c'est. Demeurez ici tous trois; je serai de retour dans un moment. A ces mots, il s'avance vers la lumière qui n'étoit pas fort éloignée; il s'en approche à pas de loup.

Il écarte doucement les feuilles & les branches qui s'opposent à son passage, & regarde avec toute l'attention que la chose lui paroît mériter. Il vit sur l'herbe, autour d'une chandelle qui brûloit dans une motte de terre, quatre hommes assis, qui achevoient de manger un pâté, & de vider une assez grosse outre qu'ils baisoient à la ronde. Il aperçut encore à quelques pas d'eux une femme & un cavalier attachés à des arbres, & un peu plus loin une chaise roulante avec deux mules richement caparaçonnées. Il jugea d'abord que ces hommes assis devoient être des voleurs; & les discours qu'il leur entendit tenir, lui firent connoître qu'il ne se trompoit pas dans sa conjecture. Laméla, instruit de ce que c'étoit, vint nous rejoindre, & nous fit un fidèle rapport de tout ce qu'il avoit vu & entendu.

Messieurs, dit alors Don Alphonse, cette dame & ce cavalier que les voleurs ont attachés à des arbres, sont peut-être des personnes de la première qualité. Souffrirons-nous que des brigands les assassinent. Croyez-moi, chargeons ces bandits. Qu'ils tombent sous nos coups. J'y consens, dit Don Raphaël. Je ne suis pas moins prêt à faire une bonne action qu'une mauvaise. Ambroise de son côté témoigna qu'il ne demandoit pas mieux que de prêter la main à une entreprise aussi

louable, & dont il prévoyoit, disoit-il, que nous serions bien payés. J'ose dire aussi, qu'en cette occasion le péril ne m'épouvanta point, & que jamais aucun chevalier errant ne se montra plus prompt au service des demoiselles. Mais pour dire les choses sans trahir la vérité, le danger n'étoit pas grand ; car Laméla nous ayant rapporté que les armes des voleurs étoient toutes en un monceau à dix ou douze pas d'eux, il ne nous fut pas fort difficile d'exécuter notre dessein. Nous liâmes notre cheval à un arbre, & nous nous approchâmes à petit bruit de l'endroit où étoient les brigands. Ils s'entretenoient avec beaucoup de chaleur, & faisoient un bruit qui nous aidait à les surprendre. Nous nous rendîmes maîtres de leurs armes, avant qu'ils nous découvrirent, puis tirant sur eux à bout portant, nous les étendîmes tous sur la place.

Pendant cette expédition la chandelle s'éteignit, de sorte que nous demeurâmes dans l'obscurité. Nous ne laissâmes pas toutefois de délier l'homme & la femme, que la crainte tenoit saisis à un point, qu'ils n'avoient pas la force de nous remercier de ce que nous venions de faire pour eux. Il est vrai qu'ils ignoroient encore s'ils devoient nous regarder comme leurs libérateurs, ou comme de nouveaux bandits qui ne les enlevoient

point aux autres pour les mieux traiter. Mais nous les rassurâmes, en leur disant que nous allions les conduire jusqu'à une hôtellerie qu'Ambroise soutenoit être à une demi lieue de là, & qu'ils pourroient en cet endroit prendre toutes les précautions nécessaires pour se rendre surement où ils avoient affaire. Après cette assurance, dont ils parurent très-satisfaits, nous les remîmes dans leur chaise, & les tirâmes hors du bois, en tenant la bride de leurs mules. Nos anachorètes visitèrent ensuite les poches des vaincus. Puis nous allâmes reprendre le cheval de Don Alphonse. Nous prîmes aussi ceux des voleurs que nous trouvâmes attachés à des arbres auprès du champ de bataille. Puis emmenant avec nous tous ces chevaux, nous suivîmes le frère Antoine, qui monta sur une des mules pour mener la chaise à l'hôtellerie, où nous n'arrivâmes pourtant que deux heures après, quoiqu'il eût assuré qu'elle n'étoit pas fort éloignée du bois.

Nous frappâmes rudement à la porte. Tout le monde étoit déjà couché dans la maison. L'hôte & l'hôtesse se levèrent à la hâte, & ne furent nullement fâchés de voir troubler leur repos par l'arrivée d'un équipage qui paroissoit devoir faire chez eux beaucoup plus de dépense qu'il n'en fit. Toute l'hôtellerie fut éclairée dans un moment. Don

Alphonse & l'illustre fils de Lucinde donnèrent la main au cavalier & à la dame pour les aider à descendre de la chaise ; ils leur servirent même d'écuyers jusqu'à la chambre où l'hôte les conduisit. Il se fit là bien des complimens, & nous ne fûmes pas peu étonnés quand nous apprîmes que c'étoit le comte de Polan lui-même & sa fille Séraphine que nous venions de délivrer. On ne sauroit dire quelle fut la surprise de cette dame, non plus que celle de Don Alphonse, lorsqu'ils se reconnurent tous deux. Le comte n'y prit pas garde, tant il étoit occupé d'autres choses. Il se mit à nous raconter de quelle manière les voleurs l'avoient attaqué, & comment ils s'étoient saisis de sa fille & de lui, après avoir tué son postillon, un page, & un valet de chambre. Il finit en nous disant qu'il sentoît vivement l'obligation qu'il nous avoit, & que si nous voulions l'aller trouver à Tolède, où il seroit dans un mois, nous éprouverions s'il étoit ingrat ou reconnaissant.

La fille de ce seigneur n'oublia pas de nous remercier aussi de son heureuse délivrance ; & comme nous jugâmes Raphaël & moi que nous ferions plaisir à Don Alphonse, si nous lui donnions le moyen de parler un moment en particulier à cette jeune veuve, nous y réussîmes en amusant le comte de Polan.

Belle Séraphine, dit tout bas Don Alphonse à la dame, je cesse de me plaindre du sort qui m'oblige à vivre comme un homme banni de la société civile, puisque j'ai eu le bonheur de contribuer au service important qui vous à été rendu. Eh quoi ! lui répondit-elle en soupirant, c'est vous qui m'avez sauvé la vie & l'honneur ! c'est à vous que nous sommes mon père & moi si redevables ? Ah ! Don Alphonse, pourquoi avez-vous tué mon frère ? Elle ne lui en dit pas davantage ; mais il comprit assez par ces paroles, & par le ton dont elles furent prononcées, que s'il aimoit éperdument Séraphine, il n'en étoit guère moins aimé.

LIVRE SIXIEME.

LE comte de Polan, après avoir passé la moitié de la nuit à nous remercier, & à nous assurer que nous pouvions compter sur sa reconnoissance, appela l'hôte pour le consulter sur les moyens de se rendre surement à Turis, où il avoit dessein d'aller. Nous laissâmes ce seigneur prendre ses mesures là-dessus, nous sortîmes ensuite de l'hôtellerie, & suivîmes la route qu'il plut à Laméla de choisir.

Après deux heures de chemin, le jour nous surprit auprès de Campillo. Nous gagnâmes promptement les montagnes qui sont entre ce bourg & Réquéna. Nous y passâmes la journée à nous reposer, & à compter nos finances que l'argent des voleurs avoit fort augmentées ; car on avoit trouvé dans leurs poches plus de trois cens pistoles en toutes sortes d'espèces. Nous nous remîmes en marche au commencement de la nuit, & le lendemain matin nous entrâmes dans le royaume de Valence. Nous nous retirâmes dans le premier bois qui s'offrit à nos yeux. Nous nous y enfonçâmes, & nous arrivâmes à un endroit où couloit un ruisseau d'une onde cristalline, qui alloit joindre lentement les eaux du Guadalaviar. L'ombre que les arbres nous prêtoient, & l'herbe que le lieu fournissoit abondamment à nos chevaux, nous auroient déterminés à nous y arrêter, quand nous n'aurions pas été dans cette résolution.

Nous mîmes là pied à terre, & nous nous disposâmes à passer la journée fort agréablement ; mais lorsque nous voulûmes déjeûner, nous nous apperçûmes qu'il nous restoit très-peu de vivres. Le pain commençoit à nous manquer, & notre outre étoit devenu un corps sans âme. Messieurs, nous dit Ambroise, les plus charmantes retraites ne plaisent guère

sans Bacchus & sans Cérès. Je suis d'avis que nous renouvellions aujourd'hui nos provisions. Je vais pour cet effet à Xelva. C'est une assez belle ville, qui n'est qu'à deux petites lieues d'ici. J'aurai bientôt fait ce voyage. En parlant de cette sorte, il chargea un cheval de l'outre & de la besace, monta dessus, & sortit du bois avec une vîtesse qui promettoit un prompt retour.

Nous avions tout lieu de l'espérer, & nous attendions de moment en moment Laméla. Cependant il ne revint pas sitôt. Plus de la moitié du jour s'écoula ; la nuit même déjà s'apprétoit à couvrir les arbres de ses ailes noires, quand nous revîmes notre pourvoyeur, dont le retardement commençoit à nous donner de l'inquiétude. Il trompa notre attente par la quantité de choses dont il revint chargé. Il apportoit non-seulement l'outre plein d'un vin excellent, & la besace remplie de pain & de toutes sortes de gibier roti, il y avoit encore sur son cheval un gros paquet de hardes que nous regardâmes avec beaucoup d'attention. Il s'en aperçut, & nous dit en souriant : Messieurs, vous considérez ces hardes avec surprise, & je vous le pardonne. Vous ne savez pas pourquoi je viens de les acheter à Xelva. Je le donneroie à deviner à Don Raphaël, & à toute la terre ensemble. En

disant ces paroles, il défit le paquet pour nous montrer en détail ce que nous considérions en gros. Il nous fit voir un manteau, & une robe noire fort longue ; deux pourpoints, une de ces écritaires composées de deux pièces liées par un cordon, & dont le cornet est séparé de l'étui où l'on met les plumes ; une main de beau papier blanc ; un cadenas avec un gros cachet, & de la cire verte ; & lorsqu'il nous eut enfin exhibé toutes ses emplettes, Don Raphaël lui dit en plaisantant : Il faut avouer, Monsieur Ambroise, que vous avez fait là un bon achat. Quel usage, s'il vous plaît, en prétendez-vous faire ? Un admirable, répondit Laméla. Toutes ces choses ne m'ont coûté que dix doublons, & je suis persuadé que nous en retirerons plus de cinq cens ; comptez là-dessus. Je ne suis pas homme à me charger de nippes inutiles ; & pour vous prouver que je n'ai point acheté tout cela comme un sot, je vais vous communiquer un projet que j'ai formé.

Après avoir fait ma provision de pain, poursuivait-il, je suis entré chez un rotisseur, où j'ai ordonné qu'on mit à la broche six perdrix, autant de poulets & de lapreaux. Tandis que ces viandes cuisoient, il arrive un homme en colère, & qui se plaignant hautement des manières d'un marchand de la ville à son égard,

dit au rotisseur : Samuel Simon est le marchand de Xelva le plus ridicule. Il vient de me faire un affront en pleine boutique. Le ladre n'a pas voulu me faire crédit de six aunes de drap. Cependant il sait bien que je suis un artisan solvable, & qu'il n'y a rien à perdre avec moi. N'admirez-vous pas cet animal ? Il vend volontiers à crédit aux personnes de qualité. Il aime mieux hasarder avec eux, que d'obliger un honnête bourgeois sans rien risquer. Quelle manie ! le Juif ! puisse-t-il y être attrapé ! Mes souhaits seront accomplis quelque jour ; il y a bien des marchands qui m'en répondroient.

En entendant parler ainsi cet artisan, qui dit beaucoup d'autres choses encore, il me prit envie de le venger, & de jouer un tour à ce Samuel Simon. Mon ami, dis-je à l'homme qui se plaignoit de ce marchand, de quel caractère est ce personnage dont vous parlez ? D'un très-mauvais caractère, répondit-il brusquement. Je vous le donne pour un usurier tout des plus vifs, quoiqu'il affecte le maintien d'un homme d'honneur ; c'est un Juif qui s'est fait catholique ; mais dans le fonds de l'âme, il est encore Juif comme Pilate ; car on dit qu'il a fait abjuration par intérêt.

Je prêtai une oreille attentive à tous les discours de l'artisan, & je ne manquai pas,

au sortir de chez le rotisseur, de m'informer de la demeure de Samuel Simon. Une personne me l'enseigne ; on me la montre. Je parcours des yeux sa boutique ; j'examine tout, & mon imagination, prompte à m'obéir, enfante une fourberie que je digère, & qui me paroît digne du valet du seigneur Gil Blas. Je vais à la fripperie où j'achète ces habits que j'apporte, l'un pour jouer le rôle d'inquisiteur, l'autre pour représenter un greffier, & le troisième enfin pour faire le personnage d'un alguazil.

Ah ! mon cher Ambroise, interrompit en cet endroit Don Raphaël, tout transporté de joie, la merveilleuse idée ! Le beau plan ! Je suis jaloux de l'invention. Je donneroîs volontiers les plus grands traits de ma vie pour un effort d'esprit si heureux. Oui, Laméla, poursuivait-il, je vois, mon ami, toute la richesse de ton dessein, & l'exécution ne doit pas t'inquiéter. Tu as besoin de deux bons acteurs qui te secondent. Ils sont tout trouvés. Tu as un air de beat ; tu feras fort bien l'inquisiteur. Moi, je représenterai le greffier, & le seigneur Gil Blas, s'il lui plaît, jouera le rôle de l'alguazil. Voilà, continua-t-il, les personnages distribués ; demain nous jouerons la pièce, & je répons du succès, à moins qu'il n'arrive quelqu'un de ces contre-tems, qui confondent les desseins les mieux concertés.

Je ne concevois encore que très-confusément le projet que Don Raphaël trouvoit si beau ; mais on me mit au fait en soupant, & le tour me parut ingénieux. Après avoir expédié une partie du gibier, & fait à notre outre de copieuses saignées, nous nous étendîmes sur l'herbe, & nous fûmes bientôt endormis. Mais notre sommeil ne fut pas de longue durée, & l'impitoyable Ambroise l'interrompit une heure après. Debout, debout, s'écria-t-il avant le jour ; des gens qui ont une grande entreprise à exécuter, ne doivent pas être paresseux. Que vous êtes alerte, monsieur l'inquisiteur, lui dit Don Raphaël, en se reveillant en sursaut ! Cela me paroît d'un très mauvais augure pour monsieur Samuel Simon. J'en demeure d'accord, reprit Laméla. Je vous dirai de plus, ajouta-t-il en riant, que j'ai rêvé cette nuit, que je lui arrachois des poils de la barbe. N'est-ce pas là un vilain songe pour lui, monsieur le greffier ? Ces plaisanteries furent suivies de mille autres qui nous mirent tous de belle humeur. Nous déjeûnâmes gaiement, & nous nous disposâmes ensuite à faire nos personnages. Ambroise se revêtit de la longue robe & du manteau ; en sorte qu'il avoit tout l'air d'un commissaire du saint office. Nous nous habillâmes aussi, Don Raphaël & moi, de façon que nous ne

ressemblions point mal aux greffiers & aux alguazils. Nous employâmes bien du tems à nous déguiser & il étoit plus de deux heures après midi, lorsque nous sortîmes du bois, pour nous rendre à Xelva. Il est vrai que rien ne nous pressoit, & que nous ne devions commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit. Aussi nous n'allâmes qu'à petit pas, & nous nous arrêtâmes même aux portes de la ville, pour y attendre la fin du jour.

Dès qu'elle fut arrivée, nous laissâmes nos chevaux dans cet endroit sous la garde de Don Alphonse, qui se sut bon gré de n'avoir point d'autre rôle à faire. Don Raphaël, Ambroise & moi, nous allâmes d'abord, non chez Samuel Simon, mais chez un cabaretier qui demouroit à deux pas de sa maison. Monsieur l'inquisiteur marchoit le premier. Il entre, & dit gravement à l'hôte: Maître, je voudrois vous parler en particulier. J'ai à vous communiquer une affaire qui regarde le service de l'inquisition, & qui par conséquent est très-importante. L'hôte nous mena dans une falle, où Laméla le voyant seul avec nous, lui dit: Je suis commissaire du saint office. A ces paroles le cabaretier pâlit, & répondit d'une voix tremblante, qu'il ne croyoit pas avoir donné sujet à la sainte inquisition de se plaindre de lui. Aussi,

reprit Ambroise d'un air doux, ne songe-t-elle pas à vous faire de la peine. Tant s'en faut que trop prompte à punir, elle confonde le crime avec l'innocence, elle est sévère, mais toujours juste. En un mot, pour éprouver ses châtimens, il faut les avoir mérités. Ce n'est donc pas vous qui m'amenez à Xelva, c'est un certain marchand qu'on appelle Samuel Simon. Il nous a été fait de lui & de sa conduite un très-mauvais rapport. Il est, dit-on, toujours Juif, & il n'a embrassé le christianisme que par des motifs purement humains. Je vous ordonne de la part du saint office de me dire ce que vous savez de cet homme-là. Gardez-vous, comme son voisin, & peut-être son ami, de vouloir l'excuser; car je vous le déclare, si j'apperçois dans votre témoignage le moindre ménagement pour lui, vous êtes perdu vous-même. Allons, greffier, poursuivit-il en se tournant vers Raphaël, faites votre devoir.

Monsieur le greffier, qui déjà tenoit à la main son écritoire & son papier, s'assit à une table, & se prépara de l'air du monde le plus sérieux à écrire la déposition de l'hôte, qui de son côté protesta qu'il ne trahiroit point la vérité. Cela étant, lui dit le commissaire inquisiteur, nous n'avons qu'à commencer. Répondez seulement à mes questions, je ne vous en demande pas davantage. Voyez-

vous Samuel Simon fréquenter les églises? C'est a quoi je n'ai pas pris garde, répondit le cabaretier. Je ne me souviens pas de l'avoir vu à l'église. Bon! s'écria l'inquisiteur, écrivez qu'on ne le voit jamais dans les églises. Je ne dis pas cela, monsieur, répliqua l'hôte, je dis seulement que je ne l'y ai point vu. Il peut être dans une église où je serai, sans que je l'apperçoive. Mon ami, reprit Laméla, vous oubliez qu'il ne faut point dans votre interrogatoire excuser Samuel Simon. Je vous en ai dit les conséquences. Vous ne devez dire que des choses qui soient contre lui, & pas un mot en sa faveur. Sur ce pied-là, seigneur licencié, repartit l'hôte, vous ne tirerez pas grand fruit de ma déposition. Je ne connois point le marchand dont il s'agit; je n'en puis dire ni bien ni mal; mais si vous voulez savoir comment il vit dans son domestique, je vais faire venir ici Gaspard son garçon, que vous interrogerez. Ce garçon vient ici quelquefois boire avec ses amis; je puis vous assurer qu'il à bonne langue. Il vous dira toute la vie de son maître, & donnera sur ma parole de l'occupation a votre greffier.

J'aime votre franchise, dit alors Ambroise, & c'est témoigner du zèle pour le saint office, que de m'enseigner un homme instruit des

mœurs de Simon. J'en rendrai compte à l'inquisition. Hâtez-vous donc, continua-t-il, d'aller chercher ce Gaspard dont vous parlez; mais faites les choses discrètement; que son maître ne se doute point de ce qui se passe. Le cabaretier s'acquitta de sa commission avec beaucoup de secret & de diligence. Il amena le garçon marchand. C'étoit effectivement un jeune homme des plus babillards, & tel qu'il nous le falloit. Soyez le bien venu, mon enfant, lui dit Laméla. Vous voyez en moi un inquisiteur nommé par le saint office, pour informer contre Samuel Simon, que l'on accuse de judaïser. Vous demeurez chez lui; par conséquent vous êtes témoin de la plupart de ses actions. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous savez de lui, quand je vous l'ordonnerai de la part de la sainte inquisition. Seigneur licencié, répondit le garçon marchand, je suis tout prêt à vous contenter là-dessus, sans que vous me l'ordonniez de la part du saint office. Si l'on mettoit mon maître sur mon chapitre, je suis persuadé qu'il ne m'épargneroit point. Ainsi je ne le ménagerai pas non plus, & je vous dirai premièrement que c'est un sournois dont il est impossible de démêler les secrets sentimens; un homme qui affecte tous

les dehors d'un saint personnage, & qui dans le fond n'est nullement vertueux Je suis bien aise d'apprendre cela, interrompit Ambroise ; mais répondez précisément aux questions que je vais vous faire. C'est particulièrement sur la religion que je suis chargé de savoir quels sont ses sentimens. Dites-moi, mangez vous du porc dans votre maison ? Je ne pense pas, répondit Gaspard, que nous en ayons mangé deux fois depuis une année que j'y demeure. Fort bien, repartit monsieur l'inquisiteur ; écrivez, greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon. En récompense, continua-t-il, on y mange sans doute quelquefois de l'agneau. Oui, quelquefois, repartit le garçon ; nous en avons par exemple mangé un aux dernières fêtes de Pâques. L'époque est heureuse, s'écria le commissaire ; écrivez, greffier, que Simon fait la Pâque. Cela va le mieux du monde, & il me paroît que nous avons reçu de bons mémoires.

Apprenez-moi encore, mon ami, poursuivit Laméla, si vous n'avez jamais vu votre maître caresser de petits enfans. Mille fois, répondit Gaspard. Lorsqu'il voit passer de petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils soient jolis, ils les arrête & les flatte. Ecrivez, greffier, interrompit l'inquisiteur, que Samuel Simon est violemment soupçonné d'attirer chez

lui les enfans des chrétiens, pour les égorger. L'aimable prosélyte ! Oh ! oh ! monsieur Simon, vous aurez affaire au saint office, sur ma parole. Ne vous imaginez pas qu'il vous laisse faire impunément vos barbares sacrifices. Courage, zélé Gaspard, dit-il au garçon marchand, déclarez tout. Achevez de faire connoître que ce faux catholique est attaché plus que jamais aux coutumes & aux cérémonies des Juifs. N'est-il pas vrai que dans la semaine vous le voyez un jour dans une inaction totale ? Non, répondit Gaspard, je n'ai point remarqué celui-là. Je m'aperçois seulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans son cabinet, & qu'il y demeure très-long-tems. Hé ! nous y voilà, s'écria le commissaire, il fait le sabbat, ou je ne suis pas inquisiteur. Marquez, greffier, qu'il observe religieusement le jeûne du sabbat. Ah ! l'abominable homme ! il ne me reste plus qu'une chose à demander. Ne parle-t-il pas aussi de Jérusalem ? Fort souvent répartit le garçon. Il nous conte l'histoire des Juifs, & de quelle manière fut détruit le temple de Jérusalem. Justement, reprit Ambroise ; ne laissez pas échapper ce trait-là, greffier ; écrivez en gros caractères, que Samuel Simon ne respire que la restauration du temple, & qu'il médite jour & nuit le rétablissement de la nation. Je n'en veux pas savoir davantage, &

il est inutile de faire d'autres questions. Ce que vient de déposer le véridique Gaspard, suffiroit pour faire brûler toute une juiverie.

Après que monsieur le commissaire du saint office eut interrogé de cette sorte le garçon marchand, il lui dit qu'il pouvoit se retirer ; mais il lui ordonna, de la part de la sainte inquisition, de ne point parler à son maître de ce qui venoit de se passer. Gaspard promit d'obéir, & s'en alla. Nous ne tardâmes guère à le suivre ; nous sortîmes de l'hôtellerie aussi gravement que nous y étions entrés, & nous allâmes frapper à la porte de Samuel Simon. Il vint lui-même ouvrir ; & s'il fut étonné de voir chez lui trois figures comme les nôtres, il le fut bien davantage, quand Laméla, qui portoit la parole, lui dit d'un ton impératif : Maître Samuel, je vous ordonne de la part de la sainte inquisition, dont j'ai l'honneur d'être commissaire, de me donner tout à l'heure la clef de votre cabinet. Je veux voir si je ne trouverai point de quoi justifier les mémoires qui nous ont été présentés contre vous.

Le marchand, que ce discours déconcerta, fit deux pas en arrière comme si on lui eût donné une bourrade dans l'estomac. Bien loin de se douter de quelque supercherie de notre part, il s'imagina de bonne foi qu'un ennemi secret l'avoit voulu rendre suspect au saint

office ; peut-être aussi que ne se sentant pas trop bon catholique, il avoit sujet d'apprehender une information. Quoiqu'il en soit, je n'ai jamais vu d'homme plus troublé. Il obéit sans résistance, & avec le respect que peut avoir un homme qui craint l'inquisition. Il nous ouvrit son cabinet. Du moins, lui dit Ambroise en y entrant, du moins recevez-vous sans rebellion les ordres du saint office ; mais, ajouta-t-il, retirez-vous dans une autre chambre, & me laissez librement remplir mon emploi. Samuel ne se révolta pas plus contre cet ordre, que contre le premier. Il se tint dans sa boutique, & nous entrâmes tous trois dans son cabinet, où sans perdre de tems, nous nous mîmes à chercher ses espèces. Nous les trouvâmes sans peine ; elles étoient dans un coffre ouvert, & il y en avoit beaucoup plus que nous ne pouvions en emporter ; elles consistoient en un grand nombre de sacs amoncelés, mais le tout en argent. Nous aurions mieux aimé de l'or ; cependant les choses ne pouvant être autrement il fallut s'accommoder à la nécessité. Nous remplîmes nos poches de ducats. Nous en mîmes dans nos chausses, & dans tous les autres endroits que nous jugeâmes propres à les receler. Enfin nous en étions pesamment chargés, sans qu'il y parût, & cela par l'adresse d'Ambroise, & par celle de Don Raphaël, qui me firent

voir par là, qu'il n'est rien tel que de savoir son métier.

Nous sortîmes du cabinet, après y avoir fait si bien notre main ; & alors, pour une raison que le lecteur devinera fort aisément, monsieur l'inquisiteur tira son cadenas, qu'il voulut attacher lui-même à la porte, ensuite il y mit lui-même le scellé. Puis il dit à Simon : Maître Samuel, je vous défends de la part de la sainte inquisition de toucher à ce cadenas, de même qu'à ce sceau que vous devez respecter, puisque c'est le sceau du saint office. Je reviendrai demain ici à la même heure pour le lever, & vous apporter des ordres. A ces mots il se fit ouvrir la porte de la rue que nous enflâmes joyeusement l'un après l'autre. Dès que nous eûmes fait une cinquantaine de pas, nous commençâmes à marcher avec tant de vitesse & de légèreté, qu'à peine touchions-nous la terre, malgré le fardeau que nous portions. Nous fûmes bientôt hors de la ville ; & remontant sur nos chevaux, nous les poussâmes vers Ségorbe, en rendant grâces au dieu Mercure d'un si heureux évènement.

Nous allâmes toute la nuit, selon notre louable coutume, & nous nous trouvâmes au lever de l'aurore auprès d'un petit village à deux lieues de Ségorbe. Comme nous étions tous fatigués, nous quittâmes volontiers le

grand chemin pour gagner des saules que nous apperçûmes au pied d'une colline à dix ou douze cens pas du village, où nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Nous trouvâmes que ces saules faisoient un agréable ombrage, & qu'un ruisseau lavoit le pied de ces arbres. L'endroit nous plut, & nous résolûmes d'y passer la journée. Nous mîmes donc pied à terre. Nous débridâmes nos chevaux pour les laisser paître, & nous nous couchâmes sur l'herbe. Nous nous y reposâmes un peu; ensuite nous achevâmes de vider notre besace & notre outre. Après un ample déjeuner, nous nous amusâmes à compter tout l'argent que nous avions pris à Samuel Simon; ce qui se montoit à trois mille ducats; de sorte qu'avec cette somme, & celle que nous avions déjà, nous pouvions nous vanter de n'être pas mal en fonds.

Comme il falloit aller à la provision, Ambroise & Don Raphaël, après avoir quitté leurs habits d'inquisiteur & de greffier, dirent qu'ils vouloient se charger de ce soin-là tous deux; que l'aventure de Xelva ne faisoit que les mettre en goût, & qu'ils avoient envie de se rendre à Ségorbe, pour voir s'il ne se présenteroit pas quelque occasion de faire un nouveau coup. Vous n'avez, ajouta le fils de Lucinde, qu'à nous attendre sous ces saules;

nous ne tarderons pas à vous revenir joindre. A d'autres, seigneur Don Raphaël, m'écriai-je en riant, dites-nous plutôt de vous attendre sous l'orme. Si vous nous quittez, nous avons bien la mine de ne vous revoir de long-tems. Ce soupçon nous offense, répliqua le seigneur Ambroise; mais nous méritons que vous nous fassiez cet outrage. Vous êtes excusables de vous défier de nous, après ce que nous avons fait à Valladolid, & de vous imaginer que nous ne nous ferions pas plus de scrupule de vous abandonner que les camarades que nous avons laissés dans cette Ville. Vous vous trompez pourtant. Les confrères à qui nous avons faussé compagnie, étoient des personnes d'un fort mauvais caractère, & dont la société commençoit à nous devenir insupportable. Il faut rendre cette justice aux gens de notre profession, qu'il n'y a point d'associés dans la vie civile que l'intérêt divise moins; mais quand il n'y a pas entre nous de conformité d'inclinations, notre bonne intelligence peut s'altérer comme celle du reste des hommes. Ainsi, Seigneur Gil Blas, poursuivit Laméla, je vous prie, vous & le seigneur Don Alphonse, d'avoir un peu plus de confiance en nous, & de vous mettre l'esprit en repos, sur l'envie que nous avons Don Raphaël & moi d'aller à Ségorbe.

Il est bien aisé, dit alors le fils de Lucinde, de leur ôter là-dessus tout sujet d'inquiétude. Ils n'ont qu'à demeurer maîtres de la caisse. Ils auront entre leurs mains une bonne caution de notre retour. Vous voyez, seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, que nous allons d'abord au fait. Vous serez tous deux nantis, & je puis vous assurer que nous partirons, Ambroise & moi, sans appréhender que vous ne nous souffliez ce précieux nantissement. Après une marque si certaine de notre bonne foi, ne vous ferez-vous pas entièrement à nous? Oui, messieurs, leur dis-je, & vous pouvez présentement faire tout ce qu'il vous plaira. Ils partirent sur le champ, chargés de l'outre & de la besace, & me laissèrent sous les saules avec Don Alphonse, qui me dit après leur départ: Il faut, seigneur Gil Blas, il faut que je vous ouvre mon cœur. Je me reproche d'avoir eu la complaisance de venir jusqu'ici avec ces deux fripons. Vous ne sauriez croire combien de fois je m'en suis déjà repenti. Hier au soir, pendant que je gardois les chevaux, j'ai fait mille réflexions mortifiantes. J'ai pensé qu'il ne convenoit point à un jeune homme qui a des principes d'honneur, de vivre avec des gens aussi vicieux que Raphaël & Laméla; que si par malheur un jour, & cela peut fort bien arriver, le succès d'une fourberie est tel que nous tombions entre

les mains de la justice, j'aurai la honte d'être puni avec eux comme un voleur, & d'éprouver un châtement infame. Ces images s'offrent sans cesse à mon esprit, & je vous avouerai que j'ai résolu, pour n'être plus complice des mauvaises actions qu'ils feront, de me séparer d'eux pour jamais. Je ne crois pas, continua-t-il, que vous désapprouviez mon dessein. Non, je vous assure, lui répondis-je ; quoique vous m'ayez vu faire le personnage d'alguazil dans la comédie de Samuel Simon, ne vous imaginez pas que ces sortes de pièces soient de mon goût. En jouant un si beau rôle, je me suis dit à moi-même : Monsieur Gil Blas, si la justice venoit à vous saisir au collet présentement, vous mériteriez bien le salaire qui vous en reviendrait. Je ne me sens donc pas plus disposé que vous, seigneur Don Alphonse, à demeurer en si mauvaise compagnie ; & si vous le trouvez bon, je vous accompagnerai. Quand ces messieurs seront de retour, nous leur demanderons à partager nos finances, & demain matin, ou dès cette nuit même, nous prendrons congé deux.

L'amant de la belle Séraphine approuva ce que je proposois. Gagnons, me dit-il, Valence, & nous nous embarquerons pour l'Italie, où nous pourrons nous engager au service de la république de Venise. Ne

vaut-il pus mieux embrasser le parti des armes, que de mener la vie lâche & coupable que nous menons? Nous serons même en état de faire une assez bonne figure avec l'argent que nous aurons. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je me serve sans remords d'un bien si mal acquis; mais outre que la nécessité m'y oblige, si jamais je fais la moindre fortune dans la guerre, je dédommagerai Samuel Simon. J'assurai Don Alphonse que j'étois dans les mêmes sentimens; & nous résolûmes enfin de quitter nos camarades dès le lendemain avant le jour. Nous ne fûmes point tentés de profiter de leur absence, c'est-à-dire, de démenager sur le champ avec la caisse; la confiance qu'ils nous avoient marquée, en nous laissant maîtres des espèces, ne nous permit pas seulement d'en avoir la pensée.

Ambroise & Don Raphaël revinrent de Ségorbe sur la fin du jour. La première chose qu'ils nous dirent, fut que leur voyage avoit été très-heureux; qu'ils venoient de jeter les fondemens d'une fourberie, qui, selon toutes les apparences, nous seroit encore plus utile que celle du soir précédent. Et là-dessus le fils de Lucinde voulut nous mettre au fait; mais Don Alphonse prit alors la parole, & leur déclara poliment que ne se sentant pas né pour vivre comme ils faisoient, il étoit dans la résolution de

se séparer d'eux. Je leur appris de mon côté que j'avois le même dessein. Ils firent vainement tout leur possible pour nous engager à les accompagner dans leurs expéditions; nous primes congé d'eux le lendemain matin, après avoir fait un partage égal de nos espèces, & nous tirâmes vers Valence.

Nous poussâmes gaiement jusqu'à Bunol, où par malheur il fallut nous arrêter. Don Alphonse tomba malade. Il lui prit une grosse fièvre avec des redoublemens, qui me firent craindre pour sa vie. Heureusement il n'y avoit point là de médecins, & j'en fus quitte pour la peur. Il se trouva hors de danger au bout de trois jours, & mes soins achevèrent de le rétablir. Il se montra très-sensible à tout ce que j'avois fait pour lui; & comme nous nous sentions véritablement de l'inclination l'un pour l'autre, nous nous jurâmes une éternelle amitié.

Nous nous remîmes en chemin, toujours résolus, quand nous serions à Valence, de profiter de la première occasion qui s'offriroit de passer en Italie; mais le Ciel disposa de nous autrement. Nous vîmes à la porte d'un beau château des paysans de l'un & de l'autre sexe, qui dansoient en rond & se rejouissoient. Nous nous approchâmes d'eux pour voir leur fête, & Don Alphonse ne s'attendoit à rien moins qu'à la surprise dont il fut tout à coup

saisi. Il apperçut la baron de Steinbach, qui de son côté l'ayant reconnu vint à lui les bras ouverts, & lui dit avec transport: Ah, Don Alphonse, c'est vous! L'agréable rencontre! Pendant qu'on vous cherche par-tout, le hasard vous présente à mes yeux.

Mon compagnon descendit de cheval aussitôt, & courut embrasser le baron, dont la joie me parut immodérée. Venez, mon fils, lui dit ensuite ce bon vieillard, vous allez apprendre qui vous êtes, & jouir du plus heureux sort. En achevant ces paroles, il l'emmena dans le château. J'y entrai avec eux; car j'avois aussi mis pied à terre, & attaché nos chevaux à un arbre. Le maître du château fut la première personne que nous rencontrâmes. C'étoit un homme de cinquante ans, & de très-bonne mine: Seigneur, lui dit le baron de Steinbach, en lui présentant Don Alphonse, vous voyez votre fils. A ces mots Don César de Leyva, ainsi se nommoit la maître du château, jeta ses bras au col de Don Alphonse, & pleurant de joie: Mon cher fils, lui dit-il, reconnoissez l'auteur de vos jours. Si je vous ai laissé ignorer si long-tems votre condition, croyez que je me suis fait en cela une cruelle violence. J'en ai mille fois soupiré de douleur, mais je n'ai pu faire autrement. J'avois

épousé votre mère par inclination ; elle étoit d'une naissance fort inférieure à la mienne. Je vivois sous l'autorité d'un père dur, qui me réduisoit à la nécessité de tenir secret un mariage contracté sans son aveu. Le baron de Steinbach seul étoit dans ma confiance, & c'est de concert avec moi qu'il vous a élevé. Enfin mon père n'est plus, & je puis déclarer que vous êtes mon unique héritier. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, je vous marie avec une jeune dame, dont la noblesse égale la mienne. Seigneur, interrompit Don Alphonse, ne me faites point payer trop cher le bonheur que vous m'annoncez. Ne puis-je savoir que j'ai l'honneur d'être votre fils, sans apprendre en même tems que vous voulez me rendre malheureux ! Ah seigneur, ne soyez pas plus cruel que votre père ! S'il n'a point approuvé vos amours, du moins il ne vous a point forcé de prendre une femme. Mon fils répliqua Don César, je ne prétends pas non plus tyranniser vos désirs. Mais ayez la complaisance de voir la dame que je vous destine ; c'est tout ce que j'exige de votre obéissance. Quoique ce soit un personne charmante, & un parti fort avantageux pour vous, je promets de ne pas vous contraindre à l'épouser. Elle est dans ce château. Suivez-moi. Vous allez convenir qu'il n'y a point d'objet plus aimable. En

disant cela, il conduisit Don Alphonse dans un appartement, où je m'introduisis après eux avec le baron de Steinbach.

Là étoit le comte de Polan avec ses deux filles Séraphine & Julie, & Don Fernand de Leyva son gendre, qui étoit neveu de Don César. Il y avoit encore d'autres dames & d'autres cavaliers. Don Fernand, comme on l'a dit, avoit enlevé Julie, & c'étoit à l'occasion de leur mariage que les paysans des environs s'étoient assemblés ce jour-là pour se réjouir. Sitôt que Don Alphonse parut, & que son père l'eut présenté à la compagnie, le comte de Polan se leva & courut l'embrasser, en disant : Que mon libérateur soit le bien venu ! Don Alphonse, poursuivit-il, en lui adressant la parole, connoissez le pouvoir que la vertu a sur les âmes généreuses ; si vous avez tué mon fils, vous m'avez sauvé la vie. Je vous sacrifie mon ressentiment, & vous donne cette même Séraphine à qui vous avez sauvé l'honneur. Par là je m'acquitte envers vous. Le fils de Don César ne manqua pas de témoigner au comte de Polan combien il étoit pénétré de ses bontés ; & je ne sais s'il eut plus de joie d'avoir découvert sa naissance que d'apprendre qu'il alloit devenir l'époux de Séraphine. Effectivement ce mariage se fit quelques jours après, au grand contentement des parties les plus intéressées.

Comme j'étois aussi un des libérateurs du comte de Polan, ce seigneur, qui me reconnut, me dit qu'il se chargeoit du soin de faire ma fortune ; mais je le remerciai de sa générosité, & je ne voulus point quitter Don Alphonse, qui me fit intendant de sa maison, & m'honora de sa confiance. A peine fut-il marié, qu'ayant sur le cœur le tour qui avoit été fait à Samuel Simon, il m'envoya porter à ce marchand tout l'argent qui lui avoit été volé. J'allai donc faire une restitution. C'étoit commencer le métier d'intendant par où l'on devoit le finir.

LIVRE SEPTIEME.

J'ALLAI donc à Xelva porter au bon Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés. J'avouerai franchement que je fus tenté sur la route de m'approprier cet argent pour commencer mon mon intendance sous d'heureux auspices. Je pouvois faire ce coup impunément, je n'avois qu'à voyager cinq ou six jours, & m'en retourner ensuite, comme si je me fusse acquitté de ma commission. Don Alphonse & son père étoient trop prévenus en

ma faveur, pour soupçonner ma fidélité. Je ne succombai pourtant point à la tentation ; je puis même dire que je la surmontai en garçon d'honneur. Ce qui n'étoit pas peu louable dans un jeune homme qui avoit fréquenté de grands fripons. Bien des personnes qui ne voyent que d'honnêtes gens, ne sont pas si scrupuleuses, celles sur-tout à qui l'on a confié des dépôts qu'elles peuvent retenir sans intéresser leur réputation, pourroient en dire des nouvelles.

Après avoir fait la restitution au marchand, qui ne s'y étoit nullement attendu, je revins au château de Leyva. Le comte de Polan n'y étoit plus, il avoit repris le chemin de Tolède avec Julie & Don Fernand. Je trouvai mon nouveau maître plus épris que jamais de sa Séraphine, sa Séraphine enchantée de lui, & Don César charmé de les posséder tous deux. Je m'attachai à gagner l'amitié de ce tendre père, & j'y réussis. Je devins l'intendant de la maison ; c'étoit moi qui réglois tout ; je recevois l'argent des fermiers ; je faisais la dépense ; & j'avois sur les valets un empire despotique ; mais, contre l'ordinaire de mes pareils, je n'abusais point de mon pouvoir. Je ne chassois pas les domestiques qui me déplaisoient, ni n'exigeois pas des autres qu'ils me fussent entièrement dévoués. S'ils s'adres-

soient directement à Don César ou à son fils, pour leur demander des grâces, bien loin de les traverser, je parlois en leur faveur. D'ailleurs, les marques d'affection que mes deux maîtres me donnoient à toute heure, m'inspiroient un zèle pour leur service. Je n'avois en vue que leur intérêt. Aucun tour de passe-passe dans mon administration. J'étois un intendant comme on n'en voit point.

Pendant que je m'applaudissois du bonheur de ma condition, l'amour fit naître dans le cœur de la dame Lorença Séphora, première femme de Séraphine, une inclination violente pour monsieur l'intendant. Ma conquête, pour dire les choses en fidèle historien, faisoit la cinquantaine. La dame m'agaça long-tems ; mais au lieu de répondre à ses œillades, je fis d'abord semblant de ne pas m'appercevoir de son dessein ; par là je lui parus un galant tout neuf ; ce qui ne lui déplut point. S'imaginant donc ne devoir pas s'en tenir au langage des yeux, avec un jeune homme qu'elle croyoit moins éclairé qu'il ne l'étoit, dès le premier entretien que nous eûmes ensemble, elle me déclara ses sentimens en termes formels, afin que je n'en ignorasse. Elle s'y prit en femme qui avoit de l'école. Elle feignit d'être déconcertée en me parlant, & après m'avoir dit à bon compte tout ce qu'elle vouloit me dire, elle se cacha le

visage pour me faire croire qu'elle avoit honte de me laisser voir sa foiblesse. Il fallut bien me rendre ; & quoique la vanité me déterminât plus que le sentiment, je me montrai fort sensible à ces marques d'affection.

Mes affaires étoient dans cette heureuse disposition, lorsqu'un laquais de Don César m'apprit une nouvelle qui modéra ma joie. Ce garçon étoit un de ces domestiques curieux qui s'appliquent à découvrir ce qui se passe dans une maison. Comme il me faisoit assidument sa cour, & qu'il me régaloit de quelque nouveauté tous les jours, il me vint dire un matin qu'il avoit fait une plaisante découverte, qu'il vouloit m'en faire part, à condition que je garderois le secret, attendu que cela regardoit la dame Lorença Séphora, dont il craignoit, disoit-il, de s'attirer le ressentiment. J'avois trop d'envie d'apprendre ce qu'il avoit à me dire, pour ne pas lui promettre d'être discret ; mais sans paroître y prendre le moindre intérêt, je lui demandai le plus froidement qu'il me fut possible, ce que c'étoit que la découverte dont il me faisoit fête. Lorença, me dit-il, fait secrètement entrer tous les soirs dans son appartement le chirurgien du village, qui est un jeune homme des mieux bâtis, & le drôle y demeure assez long-tems. Je veux croire, ajouta-t-il d'un air malin, que cela

peut fort bien être innocent ; mais vous conviendrez qu'un garçon qui se glisse mystérieusement dans la chambre d'une fille dispose à mal juger d'elle.

Quoique ce rapport me fit autant de peine que si j'eusse été véritablement amoureux, je me gardai bien de le faire connoître. Je me contraignis jusqu'à rire de cette nouvelle. Mais je me dédommageai de cette contrainte dès que je me vis sans témoins. Je pestai, je jurai, je rêvai au parti que je prendrois. Tantôt méprisant Lorença, je me proposois de l'abandonner, sans daigner seulement m'éclaircir avec la coquette ; & tantôt m'imaginant qu'il y alloit de mon honneur de donner la chasse au chirurgien, je formois le dessein de l'appeler en duel. Cette dernière résolution prévalut. Je me mis en embuscade sur le soir, & je vis effectivement mon homme entrer d'un air mystérieux dans l'appartement de ma duègne. Il falloit cela pour entretenir ma fureur, qui se seroit peut-être rallentie. Je sortis du château, & m'allai poster sur le chemin par où le galant devoit s'en retourner. Je l'attendois de pied ferme, & chaque moment irritoit l'envie que j'avois de me battre. Enfin, mon ennemi parut, je fis quelques pas en matamore pour l'aller joindre ; mais je ne sais comment cela se fit, je me sentis tout à coup saisir, comme un

héros d'Homère, d'un mouvement de crainte qui m'arrêta. Je demeurai aussi troublé que Paris quand il se présenta pour combattre Ménélas. Je me mis à considérer mon homme, qui me sembla fort & vigoureux ; & je trouvai son épée d'une longueur excessive. Tout cela faisoit sur moi son effet. Néanmoins, par point d'honneur, ou autrement, quoique je visse le péril avec des yeux qui le grossissoient encore, & malgré la nature qui s'opiniâtroit à m'en détourner, j'eus l'assurance de m'avancer vers le chirurgien, & de mettre flamberge au vent.

Mon action le surprit. Qu'y a-t-il donc, seigneur Gil Blas ? s'écria-t-il. Pourquoi ces démonstrations de chevalier errant ? Vous voulez rire apparemment. Non, monsieur le barbier, lui répondis-je, non. Rien n'est plus sérieux. Je veux savoir si vous êtes aussi brave que galant. N'espérez pas que je vous laisse posséder tranquillement les bonnes grâces de la dame que vous venez de voir en secret au château. Voici, reprit le chirurgien, en faisant un éclat de rire, une plaisante aventure ! Les apparences sont bien trompeuses ! A ces mots, m'imaginant qu'il n'avoit pas plus d'envie que moi de se battre, j'en devins plus insolent. A d'autres, interrompis-je, mon ami, à d'autres. Ne pensez pas que je me paye

d'une simple négative. Je vois bien, répliqua-t-il, que je serai obligé de parler pour prévenir le malheur qui arriveroit à vous où à moi. Je vais donc vous révéler un secret, quoique les hommes de notre profession ne puissent pas être trop discrets. Si la dame Lorença me fait entrer à la sourdine dans son appartement, c'est pour cacher aux domestiques la connoissance de son mal. Elle a au dos un cancer invéréré que je vais panser tous les soirs. Voilà le sujet de ces visites qui vous allarment. Ayez donc désormais l'esprit en repos là-dessus. Mais, poursuivit-il, si vous n'êtes pas satisfait de cet éclaircissement, & que vous vouliez que nous en venions absolument aux mains, vous n'avez qu'à parler ; je ne suis pas homme à refuser de vous prêter le collet. En disant ces paroles, il tira sa longue rapière, qui me fit frémir, & se mit en garde d'un air qui ne me promettoit rien de bon. C'est assez, lui dis-je, en rengainant mon épée ; je ne suis pas un brutal à n'écouter aucune raison ; après ce que vous venez de m'apprendre, vous n'êtes plus mon ennemi. Embrassons-nous. A ce discours, qui lui fit assez connoître que je n'étois pas si méchant que j'avois paru d'abord, il remit en riant sa flamberge, me tendit les bras, & ensuite nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Depuis ce moment-là Séphora ne s'offrit plus que désagréablement à ma pensée. J'élu dai toutes les occasions qu'elle me donna de l'entretenir en particulier. Ce que je fis avec tant de soin & d'affectation, qu'elle s'en aperçut. Etonnée d'un si grand changement, elle en voulut savoir la cause; & trouvant enfin moyen de me parler à l'écart: Monsieur l'intendant, me dit-elle, apprenez-moi, de grâce, pourquoi vous fuyez jusqu'à mes regards. La question n'étoit pas peu délicate pour un homme naturel. Aussi je fus fort embarrassé. Je ne me souviens plus de la réponse que je fis à la dame; je me souviens seulement qu'elle lui déplut infiniment. Séphora, quoiqu'à son air doux & modeste on l'eût prise pour un agneau, étoit un tigre quand la colère la dominoit. Je croyois, me dit-elle, en me lançant un regard plein de dépit & de rage, je croyois faire beaucoup d'honneur à un petit homme comme vous, en lui découvrant des sentimens que de nobles cavaliers feroient gloire d'exciter. Je suis bien punie de m'être indignement abaissée jusqu'à un malheureux aventurier.

Elle n'en demeura pas là. J'en aurois été quitte à trop bon marché. Sa langue cédant à sa fureur, me donna cent épithètes qui en-chérissoient les unes sur les autres. Je sais bien que j'aurois dû les recevoir de sang froid;

mais j'étois trop vif pour souffrir des injures dont un homme sensé n'auroit fait que rire à ma place, & la patience m'échappa. Madame, lui dis-je, ne méprisons personne. Si ces nobles cavaliers dont vous parlez vous avoient vu le dos. . . . Je n'eus pas sitôt prononcé ce mot que la furieuse duègne m'appliqua le plus rude soufflet qu'ait jamais donné femme outragée. Je n'en attendis pas un second, & j'évitai par une prompte fuite un grêle de coups qui seroient tombés sur moi.

Je rendois grâces au Ciel de me voir hors de ce mauvais pas, & je m'imaginois n'avoir plus rien à craindre, puisque la dame s'étoit vengée. Il me sembloit que pour son honneur elle devoit taire l'aventure; effectivement, quinze jours s'écoulèrent sans que j'en entendisse parler. Je commençois moi-même à l'oublier, quand j'appris que Séphora étoit malade. Je fus assez bon pour m'affliger de cette nouvelle. J'eus pitié de la dame. Je me représentois avec douleur que j'étois la cause de sa maladie. Que je jugeois mal d'elle! Sa tendresse changée en haine, ne songeoit alors qu'à me nuire.

Un matin que j'étois avec Don Alphonse, je trouvai ce jeune cavalier triste & rêveur. Je lui demandai respectueusement ce qu'il avoit. Je suis chagrin, me dit-il, de voir

Séraphine foible, injuste, ingrate. Cela vous étonne, ajouta-t-il, en remarquant que je l'écoutois avec surprise; cependant rien n'est plus véritable. J'ignore quel sujet vous avez pu donner à la dame Lorença de vous haïr, mais je puis vous assurer que vous lui êtes devenu odieux à un point que si vous ne sortez au plus vite de ce château, sa mort, dit-elle, est certaine. Vous ne devez pas douter que Séraphine, à qui vous êtes cher, ne se soit d'abord révoltée contre une haine qu'elle ne peut servir sans injustice & sans ingratitude, Mais enfin c'est une femme. Elle aime tendrement Séphora qui l'a élevée. C'est pour elle une mère que cette gouvernante, dont elle croiroit avoir le trépas à se reprocher, si elle n'avoit la foiblesse de la satisfaire. Pour moi, quelque amour qui m'attache à Séraphine, je n'aurai jamais la lâche complaisance d'adhérer à ses sentimens là-dessus & de consentir à l'éloignement d'un garçon que je regarde plutôt comme un frère que comme un domestique.

Lorsque Don Alphonse eut ainsi parlé, je lui dis: Seigneur, je suis né pour être le jouet de la fortune. J'avois compté qu'elle cesseroit de me persécuter chez vous, où tout me promettoit des jours heureux & tranquilles. Il faut pourtant me résoudre à m'en

bannir, quelque agrément que j'y trouve. Non, non ! s'écria le généreux fils de Don César. Laissez moi faire entendre raison à Séraphine. Il ne sera pas dit que vous aurez été sacrifié aux caprices d'une duègne, pour qui d'ailleurs on n'a que trop de considération. Vous ne ferez, lui répliquai-je, seigneur, qu'aigrir Séraphine, en résistant à ses volontés. J'aime mieux me retirer, que de m'exposer, par un plus long séjour ici, à mettre la division entre deux époux si parfaits. Ce seroit un malheur dont je ne me consolerois de ma vie.

Don Alphonse me défendit de prendre ce parti ; & je le vis si ferme dans le dessein de me soutenir, qu'indubitablement Lorença en auroit eu le démenti, si j'eusse voulu tenir bon. Il y avoit des momens où, piqué contre la duègne, j'étois tenté de ne la point ménager ; mais quand je venois à considérer que ce seroit poignarder une pauvre créature dont je causois tout le malheur, & que deux maux sans remède conduisoient visiblement au tombeau, je ne me sentois plus que de la compassion pour elle. Je jugeai, puisque j'étois un mortel si dangereux, que je devois en conscience rétablir par ma retraite la tranquillité dans le château. Ce que j'exécutai dès le lendemain, avant le jour, sans dire adieu à mes deux maîtres, de

peur qu'ils ne s'opposassent à mon départ par amitié pour moi. Je me contentai de laisser dans ma chambre un écrit qui contenoit un compte exact que je leur rendois de mon administration.

J'étois monté sur un bon cheval qui m'appartenoit, & je portois dans ma valise deux cens pistoles dont la meilleure partie me venoit des bandits tués, & des 3000 ducats volés à Samuel Simon ; car Don Alphonse, sans me faire rendre ce que j'avois touché, avoit généreusement restitué cette somme entière de ses propres deniers. Ainsi, regardant mes effets comme un bien devenu légitime par cette restitution, j'en jouissois sans scrupule. Je possédois donc un fonds qui ne me permettoit pas de m'embarasser de l'avenir, outre la confiance qu'on a toujours en son mérite, à l'âge que j'avois. D'ailleurs, Tolède m'offroit un asyle agréable. Je ne doutois point que le comte de Polan ne se fit un plaisir de bien recevoir un de ses libérateurs, & de lui donner un logement dans sa maison. Mais j'envisageois ce seigneur comme mon pis aller, & je résolus avant que d'avoir recours à lui, de dépenser une partie de mon argent à voyager dans les royaumes de Murcie & de Grenade, que j'avois particulièrement envie de voir. Dans ce dessein, je pris le chemin d'Almansa ; d'où poursuivant ma

route, j'allai de ville en ville jusqu'à celle de Grenade, sans qu'il m'arrivât aucune mauvaise aventure. Il sembloit que la fortune, satisfaite de tant de tours qu'elle m'avoit joués, voulût enfin me laisser en repos. Mais la traîtresse m'en préparoit bien d'autres, comme on le verra dans la suite.

Une des premières personnes que je rencontrai dans les rues de Grenade, fut le seigneur Don Fernand de Leyva, gendre, ainsi que Don Alphonse, du comte de Polan. Nous fumes également surpris l'un & l'autre de nous trouver là. Comment donc, Gil Blas ! s'écria-t-il, vous dans cette ville ! qui vous amène ici ? Seigneur, lui dis-je, vous êtes étonné de me voir en ce pays-ci, vous le serez bien davantage, quand vous saurez pourquoi j'ai quitté le service du seigneur Don César & de son fils. Alors je lui contai tout ce qui s'étoit passé entre Séphora & moi sans lui rien déguiser. Il en rit de bon cœur ; puis reprenant son sérieux : Mon ami, me dit il, je vous offre ma médiation dans cette affaire. Je vais écrire à ma belle-sœur Non, non, seigneur, interrompis-je, ne lui écrivez point, je vous prie. Je ne suis pas sorti du château de Leyva, pour y retourner. Faites s'il vous plaît, un autre usage de la bonté que vous avez pour moi. Si quelqu'un de vos amis a besoin d'un secrétaire ou

d'un intendant, je vous conjure de lui parler en ma faveur. J'ose vous assurer qu'il ne vous reprochera pas de lui avoir donné un mauvais sujet. Très volontiers, répondit-il, je ferai ce que vous souhaitez. Je suis venu à Grenade, pour voir une vieille tante malade, j'y serai encore trois semaines, après quoi je partirai pour me rendre à mon château de Lorqui, où j'ai laissé Julie. Je demeure dans cette maison, poursuivit-il, en me montrant un hôtel qui étoit à cent pas de nous. Venez me trouver dans quelques jours. Je vous aurai peut-être déjà détaché un poste convenable.

Effectivement, dès la première fois que nous nous revîmes, il me dit : Monsieur l'archevêque de Grenade, mon parent & mon ami, voudroit avoir près de lui un homme qui eût de la littérature, & une bonne main, pour mettre au net ses écrits ; car c'est un grand auteur. Il a composé je ne sais combien d'homélies, & il en fait encore tous les jours, qu'il prononce avec applaudissement. Comme je vous crois son fait, je vous ai proposé, & il m'a promis de vous prendre. Allez vous présenter à lui de ma part. Vous jugerez par la réception qu'il vous fera, si je lui ai parlé de vous avantageusement.

La condition me sembla telle que je la pouvois désirer. Ainsi m'étant préparé de mon

mieux à paroître devant le prélat, je me rendis un matin à l'archevêché. Si j'imitois les faiseurs de romans, je ferois une pompeuse description du palais épiscopal de Grenade. Je m'étendrois sur la structure du bâtiment ; je vanterois la richesse des meubles ; je parlerois des statues & des tableaux qui y étoient ; je ne ferois pas grâce au lecteur de la moindre des histoires qu'ils représentoient ; mais je me contenterai de dire qu'il égaloit en magnificence le palais de nos rois.

Je trouvai dans les appartemens une foule d'ecclésiastiques, & de gens d'épée, dont la plupart étoient des officiers de monseigneur, ses aumôniers, ses gentilshommes, ses écuyers, ou ses valets de chambre. Les laïques avoient tous des habits superbes. On les auroit plutôt pris pour des seigneurs que pour des domestiques, ils étoient fiers, & faisoient les hommes de conséquence. Je ne pus m'empêcher de rire en les considérant, & de m'en moquer, en moi-même. Ces gens-ci, disois-je, sont bien heureux de porter le joug de la servitude sans le sentir ; car enfin s'ils le sentoient, il me semble qu'ils auroient des manières moins orgueilleuses. Je m'adressai à un grave & gros personnage, qui se tenoit à la porte du cabinet de l'archevêque, pour l'ouvrir & la fermer quand il le falloit. Je lui demandai civilement

s'il n'y avoit pas moyen de parler à monseigneur. Attendez, me dit-il, d'un air sec, sa grandeur va sortir pour aller entendre la messe ; elle vous donnera en passant un moment d'audience. Je ne répondis pas un mot. Je m'armai de patience, & je m'avisai de vouloir lier conversation avec quelques-uns des officiers ; mais ils commencèrent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, sans daigner me répondre une syllabe. Après quoi ils se regardèrent les uns les autres, en souriant avec orgueil de la liberté que j'avois prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai, je l'avoue, tout deconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étois pas encore bien remis de ma confusion quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'archevêque parut ; il se fit aussi-tôt un profond silence parmi ses officiers, qui quittèrent tout à coup leur maintien insolent pour en prendre un respectueux devant leur maître. Ce prélat étoit dans sa soixante-neuvième année, fait à peu près comme mon oncle le chanoine Gil Perez, c'est-à-dire, gros & court. Il avoit par dessus le marché les jambes fort tournées en dedans, & il étoit si chauve, qu'il ne lui restoit qu'un toupet de cheveux par derrière ; ce qui l'obligeoit d'emboîter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout

cela, je lui trouvois l'air d'un homme de qualité, sans doute parce que je savois qu'il en étoit un. Nous autres personnes du commun, nous regardons les grands seigneurs avec un préjugé qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'archevêque s'avança vers moi d'abord, & me demanda d'un ton de voix plein de douceur, ce que je souhaitois. Je lui dis que j'étois le jeune homme dont le seigneur Don Fernand de Leyva lui avoit parlé. Il ne me donna pas le tems de lui en dire davantage. Ah ! c'est vous, s'écria-t-il, c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge ; je vous retiens à mon service. Vous êtes une bonne acquisition pour moi. Vous n'avez qu'à demeurer ici. A ces mots, il s'appuya sur deux écuyers, & sortit après avoir écouté des ecclésiastiques qui avoient quelque chose à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes officiers qui avoient dédaigné ma conversation vinrent la rechercher. Les voilà qui m'environnent, qui me gracieusent, & me témoignent de la joie de me voir devenir commençal de l'archevêché. Ils avoient entendu les paroles que leur maître m'avoit dites, & ils mouroient d'envie de savoir sur quel pied j'allois être auprès du lui ; mais j'eus la

malice de ne pas contenter leur curiosité, pour me venger de leur mépris.

Monseigneur ne tarda guère à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet, pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avoit dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes, & me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les humanités. Je ne répondis point mal à ses questions. Il vit que je connoissois assez les auteurs Grecs & Latins. Il me mit ensuite sur la dialectique. C'est où je l'attendois. Il me trouva là-dessus ferré a glace. Votre éducation, me dit-il, avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. J'en tirai de ma poche une feuille que j'avois apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait. Je suis content de votre main, s'écria-t-il, & plus encore de votre esprit. Je remercierai mon neveu Don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon. C'est un vrai présent qu'il m'a fait.

Nous fumes interrompus par l'arrivée de quelques seigneurs Grenadins, qui venoient dîner avec l'archevêque. Je les laissai ensemble, & me retirai parmi les officiers, qui me prodiguèrent alors les honnêtetés. J'allai manger avec eux quand il en fut tems, & s'ils m'observèrent

pendant le repas, je les examinai bien aussi. Quelle sagesse il y avoit dans l'extérieur des ecclésiastiques ! Ils me parurent de saints personnages, tant le lieu où j'étois tenoit mon esprit en respect. Il ne me vint pas seulement en pensée que c'étoit de la fausse monnoie ; comme si l'on n'en pouvoit pas voir chez les princes de l'église.

J'étois assis auprès d'un vieux valet de chambre, nommé Melchior de la Ronda. Il prenoit soin de me servir de bons morceaux. L'attention qu'il avoit pour moi m'en donna pour lui, & ma politesse le charma. Seigneur cavalier, me dit-il tout bas après le dîner, je voudrois bien avoir une conversation particulière avec vous. En même-tems il me mena dans un endroit du palais où personne ne pouvoit nous entendre, & là il me tint ce discours : Mon fils, dès le premier instant que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination. Je veux vous en donner une marque certaine, en vous faisant une confidence qui vous sera d'une grande utilité. Vous êtes ici dans une maison, où les vrais & les faux dévots vivent pêle-mêle. Il vous faudroit un tems infini pour connoître le terrain. Je vais vous épargner une si longue & si désagréable étude, en vous découvrant les caractères des uns & des

autres. Après cela, vous pourrez facilement vous conduire.

Je commencerai, poursuivit-il, par monseigneur. C'est un prélat fort pieux, qui s'occupe sans cesse à édifier le peuple, à le porter à la vertu par des sermons pleins d'une morale excellente, qu'il compose lui-même. Il a depuis vingt années quitté la cour, pour s'abandonner entièrement au zèle qu'il a pour son troupeau. C'est un savant personnage, un grand orateur. Il met tout son plaisir à prêcher, & ses auditeurs sont ravis de l'entendre. Peut-être y a-t-il un peu de vanité dans son fait; mais outre que ce n'est point aux hommes à pénétrer les cœurs, il me siérait mal d'éplucher les défauts d'une personne dont je mange le pain. S'il m'étoit permis de reprendre quelque chose dans mon maître, je blâmerois sa sévérité; au lieu d'avoir de l'indulgence pour les foibles ecclésiastiques, il les punit avec trop de rigueur. Il persécute surtout sans miséricorde ceux, qui, comptant sur leur innocence, entreprennent de se justifier juridiquement au mépris de son autorité. Je lui trouve encore un autre défaut, qui lui est commun avec bien des personnes de qualité. Quoiqu'il aime ses domestiques, il ne fait aucune attention à leurs services. Il les laissera vieillir dans sa

maison, sans songer à leur procurer quelque établissement. Si quelquefois il leur fait des gratifications, ils ne les doivent qu'à la bonté de quelqu'un qui aura parlé pour eux. Il ne s'aviserait jamais de lui-même de leur faire le moindre bien.

Voilà ce que le vieux valet de chambre me dit de son maître. Il me dit après cela ce qu'il pensoit des ecclésiastiques avec qui nous avions dîné ; il m'en fit des portraits qui ne s'accordoient guère avec leur maintien. Il ne me les donna pas à la vérité pour de malhonnêtes gens, mais seulement pour d'assez mauvais prêtres. Il en excepta pourtant quelques-uns dont il me vanta fort la vertu. Je ne fus plus embarrassé de ma contenance avec ces messieurs. Dès le soir même en soupant je me parai comme eux d'un dehors sage. Cela ne coûte rien. Il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'hypocrites.

J'avois été dans l'après-dînée chercher mes hardes & mon cheval à l'hôtellerie où j'étois logé ; après quoi j'étois revenu souper à l'archevêché où l'on m'avoit préparé une chambre, fort propre & un lit de duvet. Le jour suivant, monseigneur me fit appeler de bon matin. C'étoit pour me donner une homélie à transcrire ; mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible.

Je n'y manquai pas ; je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoignna, fut mêlée de surprise. Père éternel ! s'écria-t-il avec transport, lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de plus correct ? Vous êtes trop bon copiste, pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami. N'avez-vous rien trouvé en écrivant qui vous ait choqué ? Quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre ? cela peut fort bien m'être échappé dans le feu de la composition. Oh ! monseigneur, lui répondis-je, d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques ; & quand je le serois, je suis persuadé que les ouvrages de votre grandeur braveroient ma censure. Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point ; mais il me laissa voir au travers de toute sa piété qu'il n'étoit pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour, & j'appris enfin de Don Fernand, qui le venoit voir très-souvent, que j'en étois aimé de manière que je pouvois compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de tems après par mon maître même, & voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec

enthousiasme dans son cabinet une homélie qu'il devoit prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensois en général; il m'obligea de lui dire les endroits qui m'avoient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimoit davantage, ses morceaux favoris. Par là je passai dans son esprit pour un homme qui avoit une connoissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage: Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût & du sentiment. Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille Béotienne. En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité: Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort. Je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime; & pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je n'eus pas si-tôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de sa grandeur, tout pénétré de reconnoissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, & je me regardai comme un homme qui étoit en train de s'enrichir. Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avoit interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Ecoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le seigneur bénit mes homélies. Elles touchent les

pêcheurs, les font rentrer en eux-mêmes, & recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors, & les répandre d'une prodigue main ; d'arracher un voluptueux au plaisirs ; de remplir d'ambitieux les hermitages, & d'affermir dans son devoir une épouse ébranlée par un amant séducteur. Ces conversions, qui sont fréquentes, devroient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins je t'avouerai ma foiblesse ; je me propose encore un autre prix ; un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement ; c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins & limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts & délicats ; mais je voudrois bien éviter le défaut des bons auteurs, qui écrivent trop long-tems, & me sauver avec toute ma réputation.

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle ; quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus ; mon amour propre pourroit me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien, que je connois bon ; je m'en rapporterai à ton jugement. Grâces au

Ciel ! lui dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce tems-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de votre grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre ; ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximénès, dont le génie supérieur, au lieu de s'affoiblir par les années, sembloit en recevoir de nouvelles forces. Point de flatterie, interrompit-il, mon ami. Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge, on commence à sentir les infirmités, & les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affoiblira, donne-m'en aussi-tôt avis. Ne crains pas d'être franc & sincère. Je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si par malheur pour toi il me revenoit qu'on dit dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, & que je devrois me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrois avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel seroit le fruit de ta sottise discrétion.

Le patron cessa de parler en cet endroit pour entendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitoit. Depuis ce moment-là, il n'eut plus rien de caché pour moi.

Je devins son favori. Tous les domestiques, excepté Melchior de la Ronda, ne s'en appercurent pas sans envie. C'étoit une chose à voir que la manière dont les gentilshommes & les écuyers vivoient alors avec le confident de monseigneur. Ils n'avoient pas honte de faire des bassesses pour captiver ma bienveillance ; je ne pouvois croire qu'ils fussent Espagnols. Je ne laissai pas de leur rendre service, sans être la dupe de leurs politesses intéressées. Monsieur l'archevêque, à ma prière, s'employa pour eux. Il fit donner à l'un une compagnie, & le mit en état de faire figure dans les troupes. Il en envoya un autre au Mexique, remplir un emploi considérable qu'il lui fit avoir ; & j'obtins pour mon ami Melchior une bonne gratification. J'éprouvai par là que si le prélat ne prévenoit pas, du moins il refusoit rarement ce qu'on lui demandoit.

Mais ce que je fis pour un prêtre me paroît mériter un détail. Un jour, certain licencié, appelé Louis Garcias, homme jeune encore, & de très-bonne mine, me fut présenté par notre maître d'hôtel, qui me dit : Seigneur Gil Blas, vous voyez un de mes meilleurs amis dans cet honnête ecclésiastique. Il a été aumônier chez des religieuses. La médisance n'a point épargné sa vertu. On l'a noirci dans l'esprit de monseigneur, qui l'a interdit, & qui par

malheur est si prévenu contre lui, qu'il ne veut écouter aucune sollicitation en sa faveur. Nous avons inutilement employé les premières personnes de Grenade, pour le faire réhabiliter. Notre maître est inflexible.

Messieurs, leur dis-je, voilà un affaire bien gâtée. Il vaudroit mieux qu'on n'eût point sollicité pour le seigneur licencié. On lui a rendu un mauvais office en voulant le servir. Je connois monseigneur ; les prières & les recommandations ne font qu'aggraver dans son esprit la faute d'un ecclésiastique. Il n'y a pas long-tems que je le lui ai ouï dire à lui-même : Plus, disoit-il, un prêtre, qui est tombé dans l'irrégularité, engage de personnes à me parler pour lui, plus il augmente le scandale, & plus j'ai de sévérité. Cela est fâcheux, reprit le maître d'hôtel ; & mon ami seroit bien embarrassé, s'il n'avoit pas une bonne main. Heureusement, il écrit à ravir, & il se tire d'intrigue par ce talent. Je fus curieux de voir si l'écriture qu'on me vanteroit valoit mieux que la mienne. Le licencié, qui en avoit sur lui, m'en montra une page, que j'admirai. Il sembloit que ce fut une exemple de maître écrivain. En considérant une si belle écriture, il me vint une idée. Je priai Garcias de me laisser ce papier, en lui disant que j'en pourrois faire quelque chose qui lui seroit utile ; que je ne

m'expliquois pas dans ce moment ; mais que, le lendemain, je lui en dirois davantage. Le licencié, à qui le maître d'hôtel avoit apparemment fait l'éloge de mon esprit, se retira aussi content que s'il eût déjà été remis dans ses fonctions.

J'avois véritablement envie qu'il le fût ; & dès le jour même j'y travaillai de la manière que je vais le dire. J'étois seul avec l'archevêque. Je lui fis voir l'écriture de Garcias. Mon patron en parut charmé. Alors profitant de l'occasion : Monseigneur, lui dis-je, puisque vous ne voulez pas faire imprimer vos homélies, je souhaiterois du moins qu'elles fussent écrites comme cela.

Je suis satisfait de ton écriture, me répondit le prélat, mais je t'avoue que je ne serois pas fâché d'avoir de cette main-là une copie de mes ouvrages. Votre grandeur, lui répliquai-je, n'a qu'à parler. L'homme qui peint si bien, est un licencié de ma connoissance. Il sera d'autant plus ravi de vous faire ce plaisir, qu'il pourra par ce moyen intéresser vôtre clémence à le tirer de la triste situation où il a le malheur de se trouver présentement.

Le prélat ne manqua pas de demander comment se nommoit ce licencié. Il s'appelle, lui dis-je, Louis Garcias. Il est au désespoir de s'être attiré votre disgrâce. Ce Garcias,

interrompit-il, a, si je ne me trompe, été aumônier dans un couvent de filles, il a encouru les censures ecclésiastiques. Je me souviens encore des mémoires qui m'ont été donnés contre lui. Ses mœurs ne sont pas fort bonnes. Monseigneur, interrompis-je à mon tour, je n'entreprendrai point de le justifier, mais je sais qu'il a des ennemis. Il prétend que les auteurs des mémoires que vous avez vus, se sont plus attachés à lui rendre de mauvais offices, qu'à dire la vérité. Cela peut être, reprit l'archevêque; il y a dans le monde des esprits bien dangereux. D'ailleurs, je veux que sa conduite n'ait pas toujours été irréprochable, il peut s'en être repenti; enfin à tout péché miséricorde. Amène-moi ce licencié, je lève l'interdiction.

C'est ainsi que les hommes les plus sévères rabattent de leur sévérité, quand leur plus cher intérêt s'y oppose. L'archevêque accorda sans peine au vain plaisir d'avoir ses œuvres bien écrites, ce qu'il avoit refusé aux plus puissantes sollicitations. Je portai promptement cette nouvelle au maître d'hôtel, qui la fit savoir à son ami Garcias. Ce licencié, dès le jour suivant, vint me faire des remerciemens proportionnés à la grâce obtenue. Je le présentai à mon maître, qui se contenta de lui faire une légère réprimande, & lui donna des homélies

à mettre au net. Garcias s'en acquitta si bien qu'il fut rétabli dans son ministère. Il obtint même la cure de Gabie, gros bourg aux environs de Grenade. Ce qui prouve bien que les bénéfices ne se donnent pas toujours à la vertu.

Tandis que je rendois ainsi service aux uns & aux autres, Don Fernand de Leyva se disposoit à quitter Grenade. J'allai voir ce seigneur avant son départ, pour le remercier de nouveau de l'excellent poste qu'il m'avoit procuré. Je lui en parus si satisfait, qu'il me dit : Mon cher Gil Blas, je suis ravi que vous soyez content de mon oncle l'archevêque. Je suis charmé de ce grand prélat, lui répondis-je, & je dois l'être. Outre que c'est un seigneur fort aimable, il a pour moi des bontés que je ne puis assez reconnoître. Il ne m'en falloit pas moins pour me consoler de n'être plus auprès du seigneur Don César & de son fils. Je suis persuadé, reprit-il, qu'ils sont aussi tous deux mortifiés de vous avoir perdu ; mais vous n'êtes pas peut-être séparés pour jamais. La fortune pourra quelque jour vous rassembler. Je n'entendis pas ces paroles sans m'attendrir. J'en soupirai, & je sentis dans ce moment-là que j'aimois tant Don Alphonse, que j'aurois volontiers abandonné l'archevêque, & les belles espérances qu'il m'avoit données, pour m'en retourner au château de Leyva, si l'on eût levé l'obstacle

qui m'en avoit éloigné. Don Fernand s'aperçut des mouvemens qui m'agitoient, & m'en sut si bon gré, qu'il m'embrassa, en me disant que toute sa famille prendroit toujours part à ma destinée.

Deux mois après que ce cavalier fut parti, dans le tems de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude allarme au palais épiscopal; l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, & on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paroissoit plus; mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avoit de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençoit à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattoit, tantôt il s'élevait trop haut, ou descendoit trop bas. C'étoit un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disoient tout bas les uns aux autres, Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-

même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe. Vous devez l'en avertir, non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriveroit ; vous seriez biffé de son testament, où il y aura sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo.

Après ces réflexions, j'en faisois d'autres toutes contraires : l'avertissement dont il s'agissoit, me paroissoit délicat à donner. Je jugeois qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourroit le recevoir mal ; mais rejetant cette pensée, je me représentois qu'il étoit impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptois bien de lui parler avec adresse, & de lui faire avaler la pillule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquois davantage à garder le silence qu'à le rompre je me déterminai à parler.

Je n'étois plus embarrassé que d'une chose ; je ne savois de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on pensoit de lui dans le monde, & si l'on étoit satisfait de son dernier discours. Je

répondis qu'on admiroit toujours ses homélies ; mais qu'il me sembloit que la dernière n'avoit pas si bien que les autres affecté l'auditoire. Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, auroit elle trouvé quelque Aristarque* ? Non, monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres, que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc & sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paroît pas tout-à-fait de la force des précédens. Ne pensez-vous pas cela comme moi ?

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé ; Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût ? Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. Je vous entends, répliqua-t-il ; je vous paroïs baisser, n'est-ce pas ? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est tems que je songe à la retraite. Je n'aurois pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si votre grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, & je la supplie

* Grand critique du tems de Ptolomée Philadelphie.

très-humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche. Il faudroit que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses ; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, & de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer ? N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie, que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidens. J'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il, en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, & que le Ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas ; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût.

Je sortis du cabinet de l'archevêque plus en colère contre lui, qu'affligé d'avoir perdu ses

bonnes grâces. Je doutai même quelque tems si j'irois toucher mes cent ducats ; mais, après y avoir bien réfléchi, je ne fus pas assez sot pour n'en rien faire. Je jugeai que cet argent ne m'ôteroit pas le droit de donner un ridicule à mon prélat. A quoi je me promettois bien de ne pas manquer, toutes les fois qu'on mettroit devant moi ses homélies sur le tapis.

J'allai donc demander cent ducats au trésorier. Je cherchai ensuite Melchior de la Ronda, pour lui dire un éternel adieu. Il m'aimoit trop pour n'être pas sensible à mon malheur. Pendant que je lui en faisois le récit, je remarquois que la douleur s'imprimoit sur son visage. Malgré tout le respect qu'il devoit à l'archevêque, il ne put s'empêcher de le blâmer. Mais comme dans la colère où j'étois, je jurai que le prélat me le payeroit, & que je rejouirois toute la ville à ses dépens ; le sage Melchior me dit : Croyez-moi, mon cher Gil Blas, dévorez plutôt votre chagrin. Les hommes du commun doivent toujours respecter les personnes de qualité, quelque sujet qu'ils ayent de s'en plaindre. Je conviens qu'il y a de fort plats seigneurs, qui ne méritent guère qu'on ait de la considération pour eux ; mais ils peuvent nuire, il faut les craindre.

Je remerciai le vieux valet de chambre du bon conseil qu'il me donnoit, & je lui promis d'en profiter. Après cela, il me dit : Si vous

allez à Madrid, voyez-y Joseph Navarro mon neveu. Il est chef d'office chez le seigneur Don Baltazar de Zuniga, & j'ose vous dire que c'est un garçon digne de votre amitié. Il est franc, vif, officieux, prévenant. Je souhaite que vous fassiez connoissance ensemble. Je lui répondis que je ne manquerois pas d'aller voir ce Joseph Navarro, sitôt que je serois à Madrid, où je comptois bien de retourner. Ensuite, je sortis du palais épiscopal pour n'y remettre jamais le pied. Je louai une chambre garnie, faisant mon plan de demeurer encore un mois à Grenade, & de me rendre après cela auprès du comte de Polan.

Comme l'heure du diner approchoit, je demandai à mon hôtesse s'il n'y avoit pas quelque auberge dans le voisinage. Elle me répondit qu'il y en avoit une excellente à deux pas de sa maison, que l'on y étoit bien servi, & qu'il y alloit quantité d'honnêtes gens. Je me la fis enseigner, & je m'y rendis bientôt. J'entrai dans une grande salle où dix à douze hommes assis à une longue table couverte d'une nappe mal propre, s'y entretenoient en mangeant chacun sa petite portion. L'on m'apporta la mienne, qui dans un autre tems sans doute m'auroit fait regretter la table que je venois de perdre. Mais j'étois alors si piqué contre l'archevêque, que la frugalité de mon auberge me paroissoit

préférable à la bonne chère qu'on faisoit chez lui.

Dans le tems que j'expédiois mon ordinaire, sans craindre de passer les bornes de la tempérance, le licencié Louis Garcias, devenu curé de Gabie de la manière que je l'ai dit ci-devant, arriva dans la salle. Du moment qu'il m'aperçut il vint me saluer d'un air empressé, ou plutôt en faisant toutes les démonstrations d'un homme qui sent une joie excessive. Il me serra entre ses bras, & je fus obligé d'essuyer un nouvel & très-long compliment sur le service que je lui avois rendu. Il me fatiguoit à force de se montrer reconnoissant. Il se plaça près de moi en me disant : Oh, mon cher patron, puisque ma bonne fortune veut que je vous rencontre, nous ne nous séparerons pas sans boire. Mais comme il n'y a pas de bon vin dans cette auberge, je vous menerai, s'il vous plait, après notre petit dîner, dans un endroit où je vous régalerai d'une bouteille de Lucène des plus secs, & d'un muscat de Foncaral exquis. Que n'ai-je le bonheur de vous posséder quelques jours seulement dans mon presbytère de Gabie ! Vous y seriez reçu comme un généreux Mécène à qui je dois la vie aisée & tranquille que j'y mène.

Pendant qu'il me tenoit ce discours, on lui apporta sa portion. Il se mit à manger sans

pourtant cesser de me dire par intervalles quelque chose de flatteur. Je saisis ce tems-là pour parler à mon tour ; & comme il n'oublia pas de me demander des nouvelles de son ami le maître d'hôtel, je ne lui fis pas un mystère de ma sortie de l'archevêché. Je lui contai même jusqu'aux moindres circonstances de ma disgrâce, qu'il écouta fort attentivement. Après tout ce qu'il venoit de me dire, qui ne se seroit pas attendu à l'entendre, pénétré d'une douleur reconnoissante, déclamer contre l'archevêque ; mais c'est à quoi il ne pensoit nullement. Au contraire, il devint froid & rêveur, acheva de dîner sans me dire une parole, puis se levant de table brusquement, il me salua d'un air glacé, & disparut. L'ingrat, ne me voyant plus en état de lui être utile, s'épargnoit jusqu'à la peine de me cacher ses sentimens. Je ne fis que rire de son ingratitude, & le regardant avec tout le mépris qu'il méritoit, je lui criai d'un ton assez haut pour en être entendu : Holà ! ho ! sage aumônier de religieuses, allez faire rafraîchir ce délicieux vin de Lucène dont vous m'avez fait fête.

Garcias n'étoit pas hors de la salle, qu'il y entra deux cavaliers fort proprement vêtus, qui vinrent s'asseoir auprès de moi. Ils commencèrent à s'entretenir des comédiens de la troupe de Grenade, & d'une comédie nouvelle qu'on

jouoit alors. Cette pièce, suivant leur discours, faisoit grand bruit dans la ville. Il me prit envie de l'aller voir représenter dès ce jour-là.

Je me rendis donc dans la salle des comédiens, lorsqu'il en fut tems, & j'y trouvai une nombreuse assemblée. J'entendis faire autour de moi des dissertations sur la pièce, avant qu'elle commençât, & je remarquai que tout le monde se mêloit d'en juger. L'un se déclaroit pour, l'autre contre. A-t-on jamais vu un ouvrage mieux écrit ? disoit-on à ma droite. Le pitoyable style ! s'écrioit-on à ma gauche. En vérité s'il y a bien de mauvais auteurs, il faut convenir qu'il y a encore plus de mauvais critiques. Et quand je pense au dégoût que les poètes dramatiques ont à essuyer, je m'étonne qu'il y en ait d'assez hardis pour braver l'ignorance de la multitude, & la censure dangereuse des demi savans, qui corrompent quelquefois le jugement du public.

Enfin le *Gracioso* se présenta pour ouvrir la scène. Dès qu'il parut, il excita un battement de mains général. Ce qui me fit connoître que c'étoit un de ces acteurs gâtés, à qui le parterre pardonne tout. Effectivement ce comédien ne disoit pas un mot, ne faisoit pas un geste, sans s'attirer des applaudissemens. On lui marquoit trop le plaisir que l'on prenoit à le voir. Aussi en abusoit-il. Je m'apperçus.

qu'il s'oublioit quelquefois sur la scène, & mettoit à une trop forte épreuve la prévention où l'on étoit en sa faveur. Si on l'eût sifflé, au lieu de l'applaudir, on lui auroit souvent rendu justice.

On battit aussi des mains à la vue de quelques autres acteurs, & particulièrement d'une actrice qui faisoit un rôle de suivante. Je m'attachai à la considérer, & il n'y a point de termes qui puissent exprimer quelle fut ma surprise, quand je reconnus en elle Laure que je croyois encore à Madrid auprès d'Arsénie. Je ne pouvois douter que ce ne fût elle. Sa taille, ses traits, le son de sa voix, tout m'assuroit que je ne me trompois point. Je demandai son nom à un cavalier qui étoit à côté de moi. Ah ! de quel pays venez-vous ? me dit-il. Vous êtes apparemment un nouveau débarqué, puisque vous ne connoissez pas la belle Estelle.

La ressemblance étoit trop parfaite pour prendre le change. Je compris bien que Laure, en changeant d'état, avoit aussi changé de nom ; & curieux de savoir ses affaires (car le public n'ignore guère celles des personnes de théâtre) je m'informai du même homme si cette Estelle avoit quelque amant d'importance. Il me répondit que depuis deux mois il y avoit à Grenade un grand seigneur Portugais, nommé le marquis de Marialva, qui faisoit beaucoup

de dépense pour elle. Je résolus d'aller la voir le jour suivant. Je sortis donc le lendemain sur les dix heures, & me rendis chez elle, après avoir été demander sa demeure à l'hôtel des comédiens. Je dis à une femme de chambre qui vint m'ouvrir la porte, qu'un jeune homme souhaitoit de parler à la dame Estelle. La femme de chambre rentra pour m'annoncer, & j'entendis aussitôt sa maîtresse, qui lui dit d'un ton de voix fort élevé: Qui est-il ce jeune homme? Que me veut-il? qu'on le fasse entrer.

Je jugeai par là que j'avois mal pris mon tems; que son amant Portugais étoit à sa toilette. Le marquis de Marialva passoit avec elle presque toutes les matinées. Ainsi je m'attendois à un mauvais compliment, lorsque cette originale actrice me voyant paroître, accourut à moi les bras ouverts, en s'écriant comme par enthousiasme: Ah! mon frère, est-ce vous que je vois? A ces mots, elle m'embrassa à plusieurs reprises. Puis se tournant vers le Portugais; Seigneur, lui dit-elle, pardonnez si en votre présence je cède à la force du sang. Après trois ans d'absence, je ne puis revoir un frère que j'aime tendrement, sans lui donner des marques de mon amitié. Eh bien! mon cher Gil Blas, continua-t-elle en m'apostrophant de nouveau, dites moi des nouvelles de la famille. Dans quel état l'avez-vous laissée?

Ce discours m'embarrassa d'abord ; mais j'y démêlai bientôt les intentions de Laure ; & secondant son artifice, je lui répondis d'un air accommodé à la scène que nous allions jouer tous deux : ma sœur lui dis-je, nos parens sont en bonne santé. Je ne doute pas, reprit-elle, que vous ne soyez étonné de me voir comédienne à Grenade ; mais ne me condamnez pas sans m'entendre. Il y a trois années, comme vous savez, que mon père crut m'établir avantageusement, en me donnant au capitaine Don Antonio Coëlle, qui m'amena des Austuries à Madrid, où il avoit pris naissance. Six mois après que nous y fûmes arrivés, il eut une affaire d'honneur, qu'il s'attira par son humeur violente. Il tua un cavalier qui s'étoit avisé de de faire quelque attention à moi. Le cavalier appartenoit à des personnes de qualité, qui avoient beaucoup de crédit. Mon mari, qui n'en avoit guère, se sauva en Catalogne, avec tout ce qui se trouva au logis de pierreries & d'argent comptant. Il s'embarque à Barcelone, passe en Italie, se met au service des Vénitiens, & perd enfin la vie dans la Morée, en combattant contre les Turcs. Pendant ce tems-là, une terre que nous avions pour tout bien, fut confisquée, & je devins une douairière des plus minces. A quoi me résoudre dans une si fâcheuse extrémité ? Une jeune veuve qui a de

l'honneur, se trouve bien embarrassée. Il n'y avoit pas moyen de m'en retourner dans les Asturies. Qu'y aurois-je fait? Je n'aurois reçu de ma famille que des condoléances pour toute consolation. D'un autre côté, j'avois été trop bien élevée, pour être capable de me laisser tomber dans le libertinage. A quoi donc me déterminer? Je me suis fait comédienne pour conserver ma réputation.

Il me prit une si forte envie de rire, lorsque j'entendis Laure finir ainsi son roman, que je n'eus pas peu de peine à m'en empêcher. J'en vins pourtant à bout, & même je lui dis d'un air grave : Ma sœur, j'approuve votre conduite, & je suis bien aise de vous retrouver à Grenade si honnêtement établie.

Le marquis de Marialva, qui n'avoit pas perdu un mot de tous ces discours, prit au pied de la lettre ce qu'il plut à la veuve de Don Antonio de débiter. Il se mêla même à l'entretien. Il me demanda si j'avois quelque emploi à Grenade, ou ailleurs. Je doutai un moment si je mentirois ; mais ne jugeant pas cela nécessaire, je dis la vérité. Je contai de point en point comment j'étois entré à l'archevêché, & de quelle façon j'en étois sorti. Ce qui divertit infiniment le seigneur Portugais. Il est vrai que malgré la promesse faite à Melchior, je m'égayai un peu aux dépens

de l'archevêque. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que, Laure, qui s'imaginoit que je composois une fable, à son exemple, faisoit des éclats de rire, qu'elle n'auroit pas faits, si elle eût su que je ne mentois point.

Après avoir achevé mon récit, que je finis par la chambre que j'avois louée, on vint avertir qu'on avoit servi. Je voulus aussi-tôt me retirer pour aller dîner à mon auberge, mais Laure m'arrêta. Quel est votre dessein, mon frère ? me dit elle. Vous dînez avec moi. Je ne souffrirai pas même que vous soyez plus long-tems dans une chambre garnie. Je prétends que vous mangiez dans ma maison, & que vous y logiez. Faites apporter vos hardes ce soir. Il y a ici un lit pour vous.

Le seigneur Portugais, à qui peut-être cette hospitalité ne faisoit pas plaisir, prit alors la parole, & dit à Laure : Non, Estelle, vous n'êtes pas logée ici assez commodément pour recevoir quelqu'un chez vous. Votre frère, ajouta-t-il, me paroît un joli garçon, & l'avantage qu'il a de vous toucher de si près, m'intéresse pour lui. Je veux le prendre à mon service. Ce sera celui de mes secrétaires que je chérirai le plus. J'en ferai mon homme de confiance. Qu'il ne manque pas de venir dès cette nuit coucher chez moi,

j'ordonnerai qu'on lui prépare un logement. Je lui donne quatre cens ducats d'appointemens; & si dans la suite, j'ai sujet, comme je l'espère, d'être content de lui, je le mettrai en état de se consoler d'avoir été trop sincere avec son archevêque.

Les remercimens que je fis là-dessus au marquis, furent suivis de ceux de Laure, qui enchérèrent sur les miens. Ne parlons plus de cela, interrompit-il; c'est une affaire finie. En achevant ces paroles il salua sa princesse de théâtre & sortit. Elle me fit aussi-tôt passer dans un cabinet, où se voyant seule avec moi: J'étoufferois, s'écria-t-elle, si je résistois plus long-tems à l'envie que j'ai de rire. Alors elle se renversa dans un fauteuil, & se tenant les côtés, elle s'abandonna comme une folle à des ris immodérés. Il me fut impossible de ne pas suivre son exemple, & quand nous nous en fûmes bien donné: Avoue, Gil Blas, me dit-elle, que nous venons de jouer une plaisante comédie. Mais je ne m'attendois pas au dénouement. J'avois dessein seulement de te ménager une table & un logement, & pour te les offrir avec bienséance. je t'ai fait passer pour mon frere. Je suis ravie que le hasard t'ait présenté un si bon poste. Le marquis de Marialva est un seigneur généreux, qui fera plus encore pour toi qu'il n'a promis de

faire. Une autre que moi, poursuivit-elle, n'auroit peut-être pas reçu si gracieusement un homme qui quitte ses amis, sans leur dire adieu.

Je demurai d'accord de bonne foi de mon impolitesse, & je lui en demandai pardon : après quoi elle me conduisit dans une salle à manger très-propre. Nous nous mîmes à table ; & comme nous avions pour témoins un femme de chambre & un laquais, nous nous traitâmes de frere & de sœur. Lorsque nous eûmes dîné, nous repassâmes dans le même cabinet où nous nous étions entretenus. Là, mon incomparable Laure se livrant à toute sa gaieté naturelle, me demanda compte de tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation. Je lui en fis un fidèle rapport ; & quand j'eus satisfait sa curiosité, elle contenta la mienne, en me faisant le récit de son histoire dans ces termes.

FIN DU SECOND TOME.

